

En quête du bois. Visions périphériques.
24 rues, Nantes Métropole

Livret I

Anne Bossé (Laua) et Myriam Héaulmé
Avec la contribution cartographique de Céline Cassourret

« Péri : ville invisible ? Enjeux et outils d'un urbanisme descriptif ».
Programme de recherche PUCA *Du péri urbain à l'urbain*
2012-2014

SOMMAIRE

1.	Echos de recherche.....	4
1.1	De l'opportunité de se laisser décontenancer.....	4
	Participer d'enjeux théoriques	4
	Se donner artificiellement un terrain d'enquête... avec le <i>bois</i> comme guide.....	5
	La mise au point du protocole, l'être deux.....	6
	Des travaux précédents, l'enjeu du stéréotype.....	8
	Le truchement du bois.....	10
	Être photographe dans l'espace urbain	11
	Faire avec à la masse des images... ..	12
	Un travail hybride, entre pensée discursive et pensée du sensible.....	13
1.2	De l'opportunité de photographier en <i>terra (in)cognita</i> et ses conséquences	15
	Photographie et narration.....	15
	Cuisine photographique, comment faire et montrer les images ?	15
	Photographier les rues.....	17
	Découper les images aux ciseaux, leur tourner autour : montage et assemblage.....	18
	Réamorcer le regard.....	19
	L'espace-temps de la recherche ou comment je suis rentrée en rue du bois	20
	« J'habite en périurbain !? », quelques notes réflexives sur mon environnement.....	21
	Épilogue.....	24
2.	Dans les 24 rues du bois.....	25
3.	Annexes.....	66

En quête du bois. Visions périphériques.
24 rues, Nantes Métropole

Dans cette recherche, une chercheur - Anne Bossé - et une photographe - Myriam Héaulmé - se font chercheur-photographe et photographe-chercheur. Elles s'engagent dans un travail photographique et d'écriture, à deux. Elles ont déjà eu des occasions de collaborations car elles animaient un collectif de photographes actif entre 2004 et 2009. Anne Bossé s'intéresse depuis longtemps aux manières de lier la photographie qu'elle pratique en amatrice depuis ses études d'architecture aux savoirs des sciences sociales. À côté de sa thèse de géographie (obtenue en 2010), elle collabore à des recherches sur le périurbain menées au sein du Laua et y contribue par des réflexions sur les représentations photographiques et filmiques de ces espaces dits à faible puissance figurative et narrative. Myriam Héaulmé est diplômée de l'école nationale de la photographie de Arles en 2003. Photographe auteur indépendante, elle mène depuis un travail de réflexion et de création autour de l'image, nourri par des collaborations artistiques et diverses expériences professionnelles (d'enseignante, d'iconographe, d'archiviste). Plus récemment elle développe un travail de commandes liées à l'architecture et à l'habitat individuel. C'est la première fois qu'elle participe à une recherche en sciences sociales. En réponse à l'appel du PUCA, *Du péri urbain à l'urbain*, elles font la proposition de mettre à l'épreuve de ce double regard 24 rues, une pour chaque commune de l'agglomération nantaise, choisies parce qu'elles s'appellent rue du bois (petit ou joli, hardy ou doré...) et que seul ce mot bois est commun aux rues de ces 24 communes. Loin d'être absurde ou de n'être qu'un prétexte ludique, la création de ce territoire *via* cet artifice du nom, livre au cours de la recherche de nombreuses potentialités liées à l'enjeu collectif, annoncé dans la réponse, d'un regard renouvelé sur les mondes périphériques. Cette enquête et sa restitution sont composées de différents temps. Une fois le protocole décidé, la chercheur et la photographe arpentent et photographient les 24 rues en 5 jours, on est en juin 2012, il fait beau. De retour de ce voyage labyrinthique, elles entament un long travail sur les images rapportées, un travail en chambre et sur mur. Après des tentatives de traitements plus classiques du matériau que le lecteur trouvera dans les annexes de ce document, la production prend la forme du livret d'images, apport majeur de cette recherche aux enjeux descriptifs et narratifs. Dans un dernier temps s'élabore la restitution écrite livrée ci-après. Elle est constituée de deux parties différentes. La première est composée de deux textes qui donnent la parole à chacune des protagonistes pour revenir depuis son point de vue sur cette expérience ; les textes se font écho et mettent en évidence les positions quasi transfuges qu'elles ont occupées et le travail d'hybridation et hybridé issu de cette rencontre entre deux ancrages professionnels mais aussi deux appartenances territoriales distinctes (Anne habite dans le centre ville de Nantes, Myriam au Pellerin, une commune de l'agglomération située sur la rive sud de la Loire). La seconde partie est la description des 24 rues, un texte écrit donc à la toute fin de l'ensemble du travail. Il vise à expérimenter comment la description peut se nourrir de la pratique photographique, sur le terrain comme dans le travail sur les images. Il redonne à chaque rue une présence singulière complémentaire du livret d'images, voyage photographique en périphérie.

1. Echos de recherche

1.1 De l'opportunité de se laisser décontenancer

Participer d'enjeux théoriques

Les débats théoriques et épistémologiques autour de la définition, des méthodes et des pratiques relevant de la sociologie visuelle montrent que si la place des images et notamment de la photographie dans la recherche est *a priori* de plus en plus légitime, elle reste peu appropriée en pratique, l'image étant encore entourée de suspicions, de doutes. L'ouvrage issu du colloque de sociologie visuelle organisé par l'université libre de Bruxelles en 2010 cherche à mettre fin au discrédit que la sociologie accordait jusqu'à il y a peu au statut de l'image, en présentant des travaux de « sociologie par l'image » très convaincants¹. D'autres contributions visent elles à asseoir la légitimité de la sociologie visuelle en tant que discipline, en revenant sur les raisons d'une histoire distincte de la place faite aux images entre l'anthropologie et la sociologie, ou en cherchant à préciser la définition et les contours de ce qui relève de cette discipline, souvent répartis en trois types de travaux ou applications² : *sur* les images (images récoltées), *avec* les images (image comme outil de recherche, le chercheur produit des images), *en* images (restitution des analyses par les images). Ces états des débats traduisent en toile de fond la récurrence de difficultés. Celle de l'exigence de ne pas reléguer l'image au statut d'illustration de thèses sociologiques élaborées en amont, cette version « minimaliste » de la sociologie visuelle³ souvent rappelée qui alimente une posture parfois assez critique à l'égard de chercheurs qui se font photographes⁴. Redondante par rapport à cette version minimaliste, au sens où elle laisse aussi la photographie en position d'éventuel complément de la boîte à outils de l'enquête de terrain, celle « maximaliste » insistant sur la photographie comme facilitatrice dans le travail de terrain, sans que les enjeux épistémologiques soient toujours clairement posés des effets de ce recours à la photographie dans l'entretien⁵. Enfin une des difficultés essentielles concernent les restitutions photographiques de travaux dont la scientificité est alors mise en doute. Anne

¹ Daniel Vander Gucht (dir.), *La sociologie par l'image*, Actes du colloque de sociologie visuelle (GdR oPus, CR 18 AISLF, GRESAC), Université libre de Bruxelles, 28-29 octobre 2010, Revue de l'Institut de sociologie de l'Université libre de Bruxelles, 2012. Deux colloques, l'un organisé en 2011 sur les usages de la photographie dans la recherche urbaine, l'autre en 2013 sur les usages des images de chercheurs-photographes dans les études urbaines ont poursuivi ces réflexions.

² Distinction reprise dans Sylvain Maresca, Mickaël Meyer, *Précis de photographie à l'usage des sociologues*, Rennes : PUR, 2013.

³ Papinot, C., « La photographie dans la fabrique des sciences sociales. Déclinaison historique de la question de l'observateur dans le champ de l'observation » in *op. cit.*

⁴ Daniel Vander Gucht regrette ainsi que la pratique de la sociologie visuelle s'apparente le plus souvent à une forme de documentaire expérimental sauvage ou à des laborieux collages textes/images de pure veine illustrative (« La sociologie au risque de l'image », *op. cit.*). Un chercheur comme Sylvain Maresca rappelle ainsi toujours l'écart entre la facilité supposée de la photographie, médium accessible à tous, et l'exigence que doit avoir le chercheur dans sa prise de vue. Le récent *Précis de photographie à l'usage des sociologues* s'inscrit dans cette volonté à la fois didactique et opératoire (*op. cit.*).

⁵ Alors qu'un usage rigoureusement problématisé de la photo-élicitation comme le fait Mickaël Meyer dans sa sociologie visuelle du travail policier démontre la richesse de cette méthode (Meyer, « Quand le sociologue se met le doigt dans l'œil. L'observation ethnographique et la photographie à l'épreuve des compétences visuelles policières » in *op. cit.*).

Jarrigeon par exemple quand elle revient sur l'expérience d'exposition puis d'édition de son travail sur le quartier Gerland à Lyon évoque s'être heurtée à « l'injonction à l'encadrement linguistique des interprétations » et à la méconnaissance ou l'inintérêt de certains chercheurs pour les images et leurs agencements⁶.

Cette recherche pour moi s'inscrit dans la sociologie visuelle, une acception large et ouverte de ce sous-champ à l'instar dont Howard Becker par exemple y contribue⁷ ; c'est l'expérimentation d'une enquête photographique, d'une ethnographie en image et par l'image. La possibilité de restituer au PUCA des travaux avec une forte composante visuelle traduit vraisemblablement la reconnaissance montante des images comme produit et non seulement objet de la recherche. L'usage ou le recours à la photographie s'accompagne de l'exigence d'explicitation des méthodes, au sens où avec la photographie les données, comme dans toute enquête, ne sont pas dissociables de la démarche, et que les matériaux sont bien toujours les effets de la situation et non les représentations d'une réalité naturelle⁸. Ce texte se doit donc de revenir sur de nombreux aspects, sur le protocole de travail et la problématisation de l'objet, sur ma culture visuelle préalable comme sur le processus de travail en binôme.

Se donner artificiellement un terrain d'enquête... avec le *bois* comme guide

C'est par une expérience de désorientation typiquement périurbaine pensais-je alors, qu'émergent les prémises de cette histoire. En quête de la rue Manet d'un lotissement en particulier situé dans une commune près de Bordeaux, je me trouve bien rue Manet, mais sais ne pas me trouver dans celle recherchée : je suis dans la commune limitrophe. Cette prise de conscience du caractère hautement générique de nos toponymes nourrit l'hypothèse de l'uniformisation des territoires périurbains par le développement pavillonnaire, hypothèse que je cherche à mettre à l'épreuve, très sérieusement, des 24 communes de Nantes Métropole. La recherche avec Manet tourne court, les fleurs, les oiseaux, puis les grands personnages, les dates de début ou de fin de guerre, Hôtel de Ville et enfin République également. Seules les rues avec bois sont présentes sur l'ensemble des communes. La recherche, à suivre, se structure ; l'évidence que ces 24 rues sont un espace prétexte intéressant à investiguer. La création artificielle, *via* le nom, d'un terrain d'enquête permet de déjouer certains présupposés, le modèle radioconcentrique notamment se trouve dérouter. Ces 24 rues, leurs localisations sur un fond de carte de Nantes Métropole ne dessinent pas de figure paysagère empruntée ou (re)connue (voir les cartes pliées jointes à ce document). Ce n'est pas comme Elisabeth qui enquête sur la ligne de TER entre Nantes et Pornic. Ce n'est pas non plus l'exemplarité de ces rues qui conduit à les choisir, visant qu'elles soient proches de futurs projets ou dans un quartier en précarisation sociale... Le territoire enquêté semble ainsi ne se raccrocher à rien. Nul n'a conscience qu'il constitue un tout.

En suivant à la lettre ce mot « bois », nous plaçons-nous alors sous le registre de l'arbitraire, en voisinage de travaux comme celui de Denis Adams et Laurent Malone qui

⁶ Anne Jarrigeon « Projeter, exposer, publier ... Comment montrer ses photographies en sciences sociales? » in *op. cit.* p. 158. Cf. également le livre de photographies *Gerland. État de lieux*, Lyon : ENS Editions, 2012.

⁷ Dans son texte « Sociologie visuelle, photographie documentaire et photojournalisme : tout (ou presque) est affaire de contexte », *Communications*, n°71, 2001, il démontre que l'on peut bien souvent « lire » les photographies de l'une de ces catégories dans les autres suivant le contexte, une manière de se garder du « purisme méthodologique ».

⁸ Selon Papinot, le travail sur la dimension réflexive est à mettre au crédit de la photographie, *op. cit.*

marchèrent de Manhattan jusqu'à l'aéroport J-F. Kennedy par l'itinéraire le plus direct possible en prenant des photographies dos à dos⁹ ? Ou de Sophie Calle s'astreignant à des règles du jeu ? Ces démarches artistiques sont identifiées par le recours à un protocole contraignant¹⁰. Chez Sophie Calle la mise au point de ces protocoles organise un retrait partiel de la subjectivité de l'auteur, mais aussi une mise à profit de l'expérimentation ludique, ouverture à l'imprévu, au concours de circonstances¹¹. Danièle Méaux repère dans ces contraintes d'action, telles celles inventées par Perec notamment, les promesses pour les auteurs d'une production inédite ou d'un renouvellement de l'appréhension de la ville. Certes notre production côtoie ces expérimentations, et ce projet de recherche collectif affirmait qu'une mise en action nouvelle des chercheurs participerait de regards inédits et d'un renouvellement des connaissances. Pour autant, si le lieu de l'enquête, les 24 rues du bois, est créé par un artifice plutôt incongru dans la recherche scientifique¹², il n'est pas arbitraire ou dénué d'enjeux problématiques. Les liens entre toponymes et villes constituent un domaine de recherche en soi abordant l'évolution des manières de nommer des portions de territoire et leurs effets de délimitation, ou travaillant à l'historiographie des toponymes locaux¹³. La toponymie renseigne des mémoires et des pratiques territoriales, permet une lecture sédimentaire d'une histoire urbaine qui laisse des traces aussi dans les mots. Celui de bois introduit plusieurs dimensions. Cette forme de nature associée de manière commune à la nature sauvage construit une dualité avec l'idée de rue. Je visualise des surfaces boisées qui laissent place à l'urbanisation implacable, j'entends les stéréotypes du grignotage et du mitage des terres naturelles par l'étalement urbain. Et pourtant c'est comme-ci j'allais devoir adopter le point de vue du bois. Ces 24 rues seront autant de micro-histoires de l'urbanisation progressive de la métropole, le mot bois permettant de sonder des configurations urbaines spécifiques articulant l'urbain à la nature¹⁴. Il nous amènera à travailler sur la caractéristique morcelé des territoires périphériques devenus les paysages d'une hybridité déjà ancienne de ville et de campagne. Mais je pense aussi à l'imaginaire du bois lui-même, lieu des franges, des limites, associé plus à l'effroi et au danger qu'à un espace de loisirs. Le modèle cinématographique de la forêt au bout de la rue pavillonnaire comme dans *Les habitants* ou *Simon Werner a disparu*¹⁵ est emblématique de cette dimension narrative ou contée du bois que Myriam veut fortement engager dans ce travail.

La mise au point du protocole, l'être deux

La détermination du protocole vise pour moi la mise au point de l'arrière-plan scientifique de cet arpentage photographique. Il se présente sous la forme d'une liste de dix règles afin de constituer, en amont, une position intermédiaire entre subjectivité et

⁹ Adams D., Malone L., *JFK*, Marseille : Editions LMX, 2002.

¹⁰ La récurrence du recours au protocole dans la photographie servait d'interrogation au colloque « Protocole et photographie contemporaine », les 8, 9 et 10 novembre 2012 à Saint-Étienne.

¹¹ Danièle Méaux, « Les effets escomptés de la contrainte chez Sophie Calle », *Nouvelle revue d'esthétique*, n°9/2012, pp. 79-90.

¹² À notre connaissance, seul le livre d'Alain Vulbeau, *Cent huit rues Gabriel Péri*, Sens & Tonka, 2003 renvoie à une tentative de ce genre.

¹³ Cf. par exemple Bouvier, Guillon (dir.), *La toponymie urbaine. Significations et enjeux*, L'harmattan, 2001. Plus récemment la somme dirigée par Topalov, Coudroy de Lille, Depaule et Marin, *L'aventure des mots de la ville. A travers le temps, les langues, les sociétés*, Robert Laffont, 2010.

¹⁴ Relation « éminemment problématique » à l'heure de la métropolisation (Pousin F. « Photographier le paysage urbain », *Ethnologie française*, XL, 2010, 4, pp. 673-684).

¹⁵ *Les habitants*, film d'Alex Van Wanderman de 1995. *Simon Werner a disparu*, réalisateur Fabrice Gobert, sorti en 2009.

objectivité et faire des protagonistes que nous sommes les instruments, pour partie, d'un mode opératoire. Des règles qui sont avant tout des guides pour le regard et l'attention, qui relèvent de la gestion du temps et des distances, et sont aussi des principes photographiques. Nous programmons un voyage de cinq jours consécutifs soit cinq rues par jour ; pour des raisons de météo nous photographierons quatre jours consécutifs et le dernier la semaine suivante. Chaque soir, il est prévu de rentrer ensemble chez Myriam au Pellerin, prévu que j'y loge le temps du travail. Je tiens à ce point du protocole, participant de l'intensification des temps courts de présence sur le terrain comme j'ai pu le tester à deux ou trois reprises il y a plusieurs années. J'aime cette manière de faire, de créer dans le flux de la vie des moments particuliers, jamais étrangers à la qualité du travail produit. Pour Myriam peu au fait de ce type de pratiques cela implique surtout d'introduire un témoin dans son quotidien familial... J'ai repéré les rues sur le plan basique Nantes, complété quand c'était nécessaire avec *Google maps*, mais aucune de nous ne les a visionnées préalablement sur écran. Je prévois le parcours pour économiser les déplacements, au plus simple, assurer des boucles depuis chez Myriam. Si le premier jour, rendues le plus loin de son domicile on fait le trajet prévu sur mon plan, les jours suivants, sa connaissance des manières de contourner le périphérique – alors que moi qui ne le prend jamais je suis contente de l'emprunter, c'est exotique – ou à quelque chose près des endroits où nous sommes, l'impose comme copilote, détrônant les plans embarqués avec nous.

En termes photographiques, on s'est attribué des distances différentes en fonction des capacités de nos appareils : au 24x36 je m'attache aux détails, à ce qui est proche, Myriam elle avec son moyen format s'oblige à des plans plus larges, notamment la vue de la rue depuis chaque angle. Dans chaque rue on fait un aller-retour. Si un carnet de bord est tenu, amendé à la fin de chaque passage, l'enjeu descriptif est essentiellement photographique. On s'impose de photographier beaucoup, sans limite quantitative, car le matériau photographique se récolte en une unique fois. Pour autant, on réfute (peut-être grâce à Myriam) le rigorisme du protocole. Notre visée n'est pas documentaire au sens de l'inventaire imposant par exemple une même distance et une égale répartition du ciel et du sol dans l'image, afin d'induire une représentation objective et rigoureuse¹⁶. Mais ce n'est pas non plus un travail de l'image pour l'image, usant de la mise en scène afin de reconstituer des scènes de contes¹⁷, ou nécessitant d'attendre que dans un cadrage très choisi se présente ce qu'il faut à l'obtention d'une image prévisualisée. Nous nous autorisons au-delà des quelques règles de distance et de production quantitative d'être saisies par ce qui se présente. En ce sens, pour Myriam, il est important d'inscrire à ce protocole que les protagonistes peuvent se trouver dans le cadre, jouant le rôle de personnages qui permettent le basculement vers une dimension narrative, et ce sans être dans la mise en scène.

Plus centralement, afin de veiller en termes méthodologiques aux enjeux du regard sur les espaces traversés, nous souhaitons activer les entre-deux d'une posture de découverte informée, cultiver la disposition à être étonnée, user de l'artifice d'un dispositif offrant une présence opportuniste, viser un regard qui oscille entre impressionnisme naïf et sélection surdéterminée. En soi déjà, adopter la marche dans ce type d'espaces opère un décalage du regard vu qu'on y circule majoritairement en voiture¹⁸. C'est sur le mode de la visite, nous sommes des visiteuses, que se règle pour moi notre présence dans l'espace,

¹⁶ A l'instar du travail des Becher, référence de ce style.

¹⁷ Myriam me montre comme référence le travail photographique de Helen Kooi.

¹⁸ C'est le décalage qu'opère Eric Chauvier pour son enquête sur ses trajets familiers (« Itinéraires dans la périurbanité "molle" : entre tout-fonctionnel et résistance », *Articulo*, n°8, 2012).

avec la mise à profit d'une découverte guidée dont le protocole construit les prises¹⁹. La première des règles s'énonce ainsi « Dans les rues du bois nous cherchons le bois ». Elle crée une attente par rapport aux lieux, une anticipation. D'emblée, le bois réel, factice ou figuré²⁰ fait partie de notre protocole. Symétriquement pourrait-on dire, notre attention à la rue relève du même questionnement, posant que l'observation et la description de leurs morphologies font partie intégrante de cette recherche. Marc Dumont et Dominique von der Mühl nourrissent l'importance d'une réflexion sur la rue dans les débats sur le développement périurbain, ils interrogent les transformations des rues péri/suburbaines au regard d'une gestion renouvelée de la vitesse, transfert au périurbain du modèle de la « ville apaisée »²¹. La structure viaire, l'accessibilité, les formes d'habitations, la qualification de la rue (de route à chemin), mais également le type d'aménagement et la qualité de l'entretien de l'espace public comme la signalétique, ou la présence du service public (et des réseaux d'eaux, d'électricité, ou la Poste) sont des éléments essentiels à documenter, afin aussi de coller aux spécificités de chaque rue. Une des règles du protocole précise que nous restons « dans le domaine public de la rue et ses abords accessibles ». Aujourd'hui je propose de classer ce travail comme un travail sur les apparences, un des usages unanimes de la photographie dans les enquêtes, qu'il s'agisse de documenter le « changement urbain », les « ambiances urbaines », ou « le paysage social » avec des travaux comme celui de Jérôme Krase sur la *gentrification*²² ou celui de Anne Jarrigeon déjà mentionné, d'autres également plus centrés sur la culture matérielle. Ils font des choses photographiables des manifestations des modes de vie, des catégories sociales, des rapports à l'environnement ou encore des configurations sensibles habitées²³, voire avec Isaac Joseph, du civil incarné²⁴. Rester dans l'espace accessible et visible, c'est aussi être dans la visibilité que tout usager expérimente dans ces espaces.

Des travaux précédents, l'enjeu du stéréotype

Le protocole crée les conditions de travail en commun, aussi parce qu'il est construit des intérêts, compétences et enjeux de connaissances de l'une et l'autre. Avec Myriam nous

¹⁹ Mon travail de thèse nourrit cet enjeu d'être guidé pour observer, de « se donner l'environnement comme complice » (règle n°7 du protocole). Le travail comparatif auquel elle donne lieu, du visiteur naïf à l'inspecteur, révèle la logique des prises participant d'une sélection possible en actes dans la matière du réel. Anne Bossé, *L'expérience spatiale de la visite. Engagement dans l'action, épreuve collective et transformations urbaines*, Thèse de doctorat, 2010.

²⁰ Nous réalisons d'ailleurs un travail libre d'associations sémantiques afin d'élargir au maximum les registres, de l'évidence à la métaphore. La liste se veut non exhaustive : Chevreuil, sanglier, chasseurs, loup, champignons, se perdre, course d'orientation, chemin, sous-bois, lisière, senteur, humide, sol meuble, orée, friche, clairière, ONF, abattage, chaumière, tronc, boucle d'or, contes, Bambi, banc, feu, construire, cendre, chauffer, clouter, cailloux, nœud, branche, mousse, ressource, fagot, fougère, tenon mortaise.

²¹ Dumont M., Von Der Mulh D. (2007). « De la rue à la ville apaisée : l'éclairage comparé des expériences péri/suburbaines suisses et françaises », *Flux*, n°66 67, pp. 50-61.

²² Krase, Jérôme, « Visualisation du changement urbain », *Sociétés*, 2007/1 n°95, pp. 65-87. Cf. également Ter Minassian, H. « Le paysage de la gentrification à Barcelone », *Strates* [En ligne], 13 | 2007.

²³ En ce sens, comme notre enquête concerne des espaces habités, les apparences - ou domaine photographiable - s'entendent aussi comme ce qui est placé et arrangé pour être apparent. Cf. avec ce titre explicite le texte de Magali Paris sur une typologie de jardins « Montre-moi ton jardin et je te dirai comment tu habites », in Morel-Brochet, Ortat (dir.), *La fabrique des modes d'habiter. Homme, lieux et milieux de vie*, Paris, L'Harmattan, 2012.

²⁴ C'est à partir d'une comparaison entre deux photographies de John Davies du village de Chaillac prises avec deux années d'écart (1995 et 1997) dans le cadre de l'observatoire photographique du paysage qu'Isaac Joseph développe ses réflexions sur les articulations de ces dimensions, du matériel, aux usages, au civique.

avons déjà eu l'occasion de travailler ensemble au sein d'un collectif de photographes²⁵ mais ni en binôme, ni dans un cadre scientifique. Pour la compréhension de ce travail, je vais revenir sur des éléments antérieurs à l'histoire car dans sa pratique un photographe convoque sa propre culture visuelle, origine d'interprétations, de filtres. Avec cette recherche je complète les facettes possibles d'un travail sur le périurbain, au sens où après avoir surtout occupé jusque-là le rôle d'analyste des images je passe à celui de productrice. Ma première contribution à une recherche collective sur le périurbain²⁶ en 2008 analysait d'une part la production photographique sur le périurbain m'apparaissant émergente depuis le début des années 2000²⁷, et d'autre part un corpus (en cours de constitution) de « films périurbains » - l'hypothèse étant posée à ce moment-là. Je me livre à l'analyse de la construction des photographies et les schématise par des croquis des vues-types, récurrentes, afin de faire comprendre la lecture qu'elles induisent de ces espaces périphériques, notamment par la récurrence du vide et la dénonciation du générique. Les films eux m'amènent à renseigner à partir de leurs trames narratives les sociétés et sociabilités qui peuvent prendre place dans ce lieu-décor qu'est le périurbain²⁸. Au fur et à mesure donc ces travaux me forge une compréhension du périurbain par ses représentations stéréotypées, me fabrique un œil exercé aux photographies-types (comme aux discours récurrents que *Télérama* avait par exemple synthétisés par *La France moche*). Depuis le mémoire de recherche d'une étudiante à l'Ensa Paris-Malaquais²⁹ est allé affiner la démonstration de la reproduction d'images stéréotypées des périphéries pavillonnaires dans les films. Elle a comparé les images filmées et les lieux de tournages *in situ* afin de révéler les choix de cadrages, les arrangements de décor... Ces stéréotypes tournent en boucle, du réel à la fiction on ne sait plus lequel informe et déforme l'autre.

Ces connaissances conscientes et/ou inconscientes se retrouvent-elles dans la prise de vue ? Ci-après quelques exemples d'échanges entre nous et de moments dans les rues vont montrer la manière dont ces connaissances sont actives. Mais ce qu'il faut surtout mettre en avant, c'est la manière dont le *bois* a opéré comme schème interprétatif principal, y compris et surtout en actes, contrecarrant finalement l'enjeu d'avoir à éviter ou à abonder dans le sens des représentations (idéologies) dominantes. D'autant que la responsabilité du chercheur est de garantir la fidélité au réel³⁰. Le travail en binôme a permis également d'écarter l'écueil du stéréotype : Myriam n'a pas de connaissances sur le périurbain, le mot même ne lui est pas familier, même si pour moi elle y habite...

²⁵ De 2004 à 2009, le travail associatif avec plusieurs photographes (formés en ENSBA ou dans des écoles de photographie) m'apprend à regarder l'image pour elle-même et non depuis ce que l'on veut ou croit pouvoir lui faire dire. Cet écueil je l'avais discuté dans un article (Bossé, A., « Un éléphant photogénique », *EspacesTemps.net*, 14.05.2008).

²⁶ Equipe de recherche du Laua : Augustin G., Bertolotti A., Bossé A., Brenon L., Dèbre C., Delile J., Devisme L., Dumont M., Ertaud G., Majoul A. Recherche financée par la DRE Pays de la Loire et le CETE de l'ouest.

²⁷ On trouve dans ce corpus des photographes comme Denis Darzacq, Emmanuel Pinard, ou Jürgen Nefzger.

²⁸ Ce travail avait notamment nourri un article collectif (Bossé A., Devisme L., Dumont M., « Actualité des mythologies pavillonnaires. Le périurbain comme quasi-personnage » in *Annales de la recherche urbaine* n°102, pp.141-152) qui a trouvé un prolongement du fait de l'abondante actualité offerte par le « phénomène » des séries (cf. Bossé A., Devisme L., « Agrestic, ton univers impitoyable. La série américaine Weeds », *Métropolitiques*, 4 novembre 2011).

²⁹ Un résumé du mémoire de Anaïs Outurquin peut être lu dans *Lieux Communs*, n°16, 2013.

³⁰ Albert Piette parle du « pacte photographique » de disciplines moins méfiantes à l'égard de la photographie où la responsabilité du chercheur est engagée, tout simplement (Piette, A., « Fondements épistémologiques de la photographie », *Ethnologie Française*, XXXVII, 2007).

Le truchement du bois

Le protocole établi agit comme un dispositif en actes. Il structure l'arpentage avec un rituel qui se met en place au fur et à mesure, d'entrée dans la rue, de manière d'y être. Je suis plus proche, je regarde plus souvent le sol et ses détails, Myriam prend plus de temps à cadrer début et fin de la rue. Photographier est un adjuvant à la marche, devoir aller d'un bout à l'autre nous oblige et constitue notre itinéraire dans la rue³¹. Zigzaguant beaucoup d'un trottoir à l'autre, attirées par des détails, nous marchons moins vite que des passantes ne le feraient. Myriam me parle très vite de notre présence étrange dans les lieux, un jour elle me photographiera en danseuse ; je cherche à mesurer la lumière avec ma sonde. L'incongruité de notre présence et de nos attitudes corporelles a pleinement participé de l'enquête. Sensation d'être observées, les demandes des résidents croisés sur les raisons de notre présence - qui plus est avec des appareils photographiques - se font plus ou moins inquisitrices et énervées. Percevoir une peur de l'intrusion ou au contraire une absence d'intérêt et de regards est aussi un mode de lecture de la configuration de ces rues, circulantes ou habitantes³², et d'une ambiance de voisinage qui se fait perceptible. Prévoyant ces situations de rencontres, une règle du protocole précise que nous justifierons notre présence par une question sur le nom de la rue. Le truchement du mot bois agit aussi de cette manière. Nous fûmes étonnées de découvrir chaque fois l'implication que provoquait cette question, désamorçant les postures de doutes et ouvrant un espace de dialogue. Tout en ne sachant pas bien souvent l'histoire du nom de leur rue, les habitants rencontrés formulent des hypothèses, s'autorisent un commentaire même fictif, livrent leurs nostalgies. Évoquer le bois, les arbres voire les grands arbres, enclenche en effet un discours rétrospectif, renvoyant les mutations urbaines à ce qu'elles ont fait disparaître. Mais c'est aussi l'importance du végétal, source d'apaisement et de tranquillité, qui est livrée dans ces regrets communs. Dans le travail de montages de photographies nous construirons plusieurs fois à partir d'images pour leurs capacités à transporter dans le temps, afin de rendre une ambiance nostalgique plusieurs fois perçue, que certains signes ruraux tendent à favoriser tels des piquets rouillés pour étendre le linge, des vieux rosiers.

La sensibilité pragmatique de mon approche théorique confère à accorder beaucoup d'importance au déroulement en actes de ce qui opère dans la perception visuelle³³. Le mot bois joue le rôle de guide du regard. En quête du bois, nous ne sommes pas dans un premier temps flâneuses avant que le regard ne s'affine (comme lors de l'expérience de workshop que rapportent May Du et Mickael Meyer³⁴), mais bien visiteuses aux regards plus ciblés sur les lieux traversés, pistant le bois et ses dérivés. Le bois permet d'entrer en familiarité, non pas avec les lieux mais avec ce qui nous y attend comme photographies (à plusieurs reprises nous avons photographié les mêmes choses). C'est au fur et à mesure de cette quête que les ramifications possibles du mot nous apparaissent. Le bois et le regard de datation : photographier une essence d'arbre, c'est donner une idée de la date de création du quartier, c'est vouloir trouver les traces de la campagne sous la ville (puits...).

³¹ Le protocole s'avère essentiel dans le sens aussi où à l'issue de la première journée, Myriam vit un grand écart entre les lieux que l'on avait et allait avoir à photographier, et là où son plaisir et sa logique personnels l'aurait menée.

³² Dumont M., Von Der Mulh D., *Op. cit.*

³³ Et finalement moins nous intéresser à tout ce qui relève des réflexions sur le *punctum* en photographie à la suite de Barthes, réflexions plus centrées sur l'inconscient et le pouvoir émotionnel de la photographie nous semble-t-il (cf. par exemple Garrigues, E., *L'écriture photographique. Essai de sociologie visuelle*, L'Harmattan, 2000).

³⁴ Du M., Meyer M., « Photographier les paysages sociaux urbains. Itinéraires visuels dans la ville », *ethnographiques.org*, 2008.

Le bois et le regard sur ses traductions : quand l'extension ou la construction en bois vient remplacer le bois³⁵. Le bois et l'appréhension de la nature au sens large : en chercher tous les registres ainsi que ses représentations, les animaux (des bois). Le bois et le regard imaginaire, du conte : Myriam note dans son carnet que dans la rue de la Montagne au passage d'une jeune fille avec des longs cheveux blonds bouclés, je lui dis « c'est Boucle d'or ». Nous étions très concentrées, parlant peu, partageant la même histoire (Myriam mentionne cette anecdote des cailloux où que nous voyons comme un chien), même si chacune amorce des ramifications différentes liées à des éléments récurrents qui retiennent son attention et finissent par constituer une manière particulière de lier une rue à l'autre. Des détails par leurs présences régulières deviennent des intrigues. De mon côté les tuyaux d'arrosage dans les jardins, les camping-cars et les caravanes, les cabanes, les animaux en peluche derrière les pare-brises.

Être photographe dans l'espace urbain

Photographier c'est une sensibilité particulière aux ambiances des rues. Elles s'insinuent dans la facilité avec laquelle nous nous autorisons ou non à approcher des façades, à prendre le temps de cadrer une haie et les objets de jardins qu'elle laisse voir. Parfois, l'envie de finir au plus vite tant une rue apparaît peu hospitalière, le bruit d'une voirie invisible mais omniprésente, une sensation d'être observées, une impression d'abandon triste³⁶. Inversement, la visite « tranquille » s'associe vite à des espaces amènes et des gens bien lotis. Le soin, l'entretien sont perceptibles (parfois audibles quand dans une rue chantent sécateur, taille-haie et tondeuse...), leurs absences renvoyant vite à des conflits d'appropriations ou d'occupations. Ainsi le corps du photographe en visite est un informateur : pour cadrer, ajuster, il piétine, recule, se réavance, se baisse. Tout ce qui ressort au tracé de la rue elle-même, sinueuse, distribuant des impasses dans lesquelles on hésite à aller, en pente, goudronnée, longue ou non. La surface marchable est enregistrée l'air de rien, largeur de la rue, matériaux du sol, qualité des bas-côtés ou des trottoirs, circulation. Un photographe se rappelle depuis son expérience de la prise de vue ce qu'il lui aura été possible ou non de photographier. Les clôtures l'ont-elles ou non laissé percevoir les jardins, les intérieurs ? La rue était-elle composée de jardins de devant accueillants ? Ou ne pouvait-on qu'apercevoir au loin les transats au bord d'une piscine supposée ? L'activité du photographe est particulière au sens où il s'interroge sans cesse : ce que je vois est-il assez proche pour être visible dans l'image ? La perception des lieux est un matériau analytique fortement mobilisé dans la suite du travail sur les images. Au sens aussi où toutes ces impressions qui émaillent nos carnets de bord, écarts entre le visible et l'invisible notamment, incitent à poursuivre l'enquête. Par la suite en effet, je mobilise les vues aériennes anciennes comme actuelles pour visualiser l'environnement élargi et faire travailler la perception du piéton avec la vue du ciel, profiter de ces passages entre focales et de leurs effets compréhensifs. Toute cette matière s'invite dans nos échanges sur les images, permettant de sélectionner une image plus qu'une autre, d'infléchir une mise en série ou un montage vers telle interprétation.

³⁵ Regard aiguisé par Eric Chauvier évoquant « l'absurdité proprement philosophique de remplacer un bois véritable (l'expression même est dissonante) par des maisons en bois, et ce pour des raisons écologiques », *Contre-Télérama*, Alia, 2011, p. 15.

³⁶ Au cours de ce périple, le repli sur la voiture familiale entre chaque rue pour la prise de notes et le pique-nique du midi fait partie de notre habiter.

Faire avec à la masse des images...

La seconde phase du travail commence quelques mois plus tard, sur table avec les images imprimées et le mur de mon bureau comme surface d'accrochage. Cette technique renvoie Myriam à ses études, elle évoque une amie spécialiste à l'époque du travail sur mur qui aurait aimé nous voir à l'œuvre (elle est maintenant monteuse d'expositions). Sur le mur on peut visualiser les images toutes ensemble, les bouger et les rebouger. Nous avons un corpus d'environ 1900 photographies. Hors site, le maintien de l'artifice se traduit dans cette phrase « Dans les bois nous étions dans le périurbain ». La confiance dans le protocole se poursuit dans celle sur le corpus d'images : nous avons épuisé le lieu, la matière pour les décrire est entièrement devant nous. Ce travail sur les images se caractérise par une « distance spatiale et temporelle au référent » suscitant en effet comme Albert Piette le met en avant des effets d'étonnement, de révélation menant à voir d'une autre façon ces vingt-quatre rues³⁷. Nous n'avons pas enregistré ces heures d'échanges autour de la sélection des images et leurs mises en montages ou séries³⁸, aussi il est difficile de pouvoir rendre compte de tout ce qui structurerait nos différends ou nos accords³⁹. Assurément c'est dans ces dialogues, dans ces idées avancées en parlant que s'est co-construit le livret d'images. « Les photographies sont alors objet d'une convergence de regards et de commentaires qui les constituent en données visuelles »⁴⁰. Les photographies changent de statut au fur et à mesure, elles se détachent de leurs rues d'origine, évoquent plus largement pour nous ces périphéries visitées et leurs occupants. Elles se détachent parfois même de leurs auteurs : nous ne sommes plus sûres de les avoir prises.

Par le visionnage récurrent des images et de leurs possibilités d'assemblages le sens émerge dans le même temps que la manière de restituer la recherche. C'est un travail d'écramage – diminuer le nombre d'images - puis d'assemblage-réassemblage. Il se fait dans un consensus exigeant, l'obligation pour chacune d'explicitier ses choix de photographies et ses premières idées de montage ou de série. Les différences d'interprétations des images, mais aussi la nature de ce que l'une ou l'autre y investit sont mises en évidence. Je *vois* - nous nous renvoyons souvent la remarque suivante « je ne vois pas pourquoi tu veux sélectionner cette image... »⁴¹. - plus facilement les photographies où le sens sera plus littéral, donné d'avance. Plus intéressée par ce qui évoque des usages de l'espace public (un panneau de signalisation sur lequel quelqu'un a écrit), des signes de changements ou de mutations des rues (des extensions en fond de jardin là où un nouveau TCSP passe depuis peu, un coffret électrique au milieu d'une friche...). Myriam elle retient les images qui mêlent les registres, soulèvent des ambiguïtés d'interprétation ou des potentiels narratifs : deux pignons de maisons couleur crème paraissent épais tels des maisons de jouets ; un personnage qui s'apprête à sortir de l'image (par la gauche).

Certaines photographies et les discussions auxquelles elles conduisent révèlent ces écarts de lecture, la moindre habitude aussi que j'ai à activer et mobiliser les multiples registres

³⁷ Piette, A., « La photographie comme mode de connaissance anthropologique », *Terrain*, n°18, 1992.

³⁸ Nous avons employé le terme de montage quand l'assemblage de plusieurs images n'était pas linéaire (lecture de gauche à droite), dans ce cas nous parlions alors de série manière classique en photographie de nommer une « histoire » complète.

³⁹ On trouve d'ailleurs moins de textes de références sur cette partie du travail, peu dévoilée, par les sociologues ou les photographes.

⁴⁰ Meyer, M. *op. cit.*, p. 138.

⁴¹ Cela rejoint l'isomorphisme caractéristique de la photographie comme le détaille Piette (2007, *op. cit.*), et explique la difficulté à y voir ce que l'on peut exploiter.

de sens entre des éléments présents dans l'image⁴². Exemple. Une cabane au fond d'un chemin entre deux maisons. L'image est pour moi inintéressante, m'apparaît mal foutue. Pour Myriam, tout se tient dans le vent dans les arbres visible dans l'image - ils sont légèrement penchés – il donne une valeur d'étrangeté à cette cabane, l'impose comme inquiétante. Cette photographie, si on décide de la placer au début d'une série d'images sur les sous-espaces des espaces résidentiels, elle confèrera une acuité plus importante au regard porté sur les photographies suivantes, les caravanes ou cabanes y seront moins banales pour le spectateur. C'est là un apprentissage essentiel, Myriam fait toujours la place dans le travail avec les images au spectateur. Invisible, il travaille avec nous. Comment déjouer ses sens ? Tromper son interprétation ? Le troubler ? Le travail de sémiologie visuelle de Benjamin Deroche démontre les logiques communes d'interprétations de photographies de paysages urbains, aussi il est de fait intéressant d'inclure le récepteur dans le travail.

Un travail hybride, entre pensée discursive et pensée du sensible⁴³

Si Myriam « tire » du côté de l'exigence du mot bois pour ses potentiels narratifs, je me fais plus gardienne du lien au terrain (même si pour les deux les souvenirs et les impressions du terrain sont sans cesse dans le faire avec les images). Quand Myriam veut garder « le sens ouvert », non encore défini, j'aimerais être sûre de nos résultats, sûre que l'on va pouvoir écrire. Les photographies pour être sélectionnées, les montages pour être validés, doivent ainsi passer l'étape du double accord. Prenons un exemple. Pour la rue du bois Cholet à Bouaye, nous avons plusieurs images avec une dimension scintillante (trouvons-nous au bout d'un long moment de travail, rien d'immédiat), un miroir grossissant pour sortir de son terrain, la surface d'une mare, et puis un « cavalier » sur un panneau « Attention allée cavalière », un bois mort, une demeure... La série de cette rue se construit avec l'idée de la Belle au bois dormant, non seulement pour l'ambiance, mais aussi parce qu'utiliser le scintillant participe de la notion d'écrin spatial qui permet d'évoquer de manière non démonstrative le niveau social des occupants de cette rue que le bois a préservé. Cette série se construit à l'interface.

C'est aussi dans le maniement même des images, les côtoiements ou les corrélations qu'ils occasionnent que se fabriquent les différentes propositions de montages. Les possibilités d'instituer par exemple un rapport d'échelle étrange ont instauré plusieurs montages : des choses de valeurs distinctes peuvent avoir la même taille quand on rapproche deux images, ce qui peut être un moyen de « dire » un point de vue, survaloriser des choses minorées, rééquilibrer deux visions différentes ou au contraire renforcer leur côté petit. Les montages mettent aussi à profit plus basiquement le fait d'être deux. Plusieurs de nos prises de vue ont un cadrage parfois légèrement décalé, les images alors se « recollent » et constituent une vue plus panoramique. Nous usons ainsi à plusieurs reprises de ce moyen pour rendre compte des espaces traversés, pour reconstituer un seul montage. Ce moyen formel sert à accentuer l'impression ou

⁴² Nous nous rendons d'ailleurs compte que ces écarts liés à nos parcours, disciplines et pratiques professionnelles distinctes jouent dès la prise de vue. J'ai cadré sur une colombe en plâtre sur le muret d'un jardin en cherchant à m'approcher au maximum de l'objet, pour être sûre qu'on le voit. Myriam photographie la même colombe mais en laissant au premier plan, floue, la clôture et ainsi « met la colombe en cage ». Dès la prise de vue, le potentiel narratif, la visée d'une pluralité d'interprétations, distingue nos pratiques. C'est bien là que la photographie, à deux, est réflexive, montrant son regard et ses logiques à l'observateur.

⁴³ Pour François Laplantine en effet la photographie crée une pensée du sensible, elle est strictement de l'ordre du montrer, et non du dire, de l'ordre de la thèse ou du message (« Penser en images », *Ethnologie française*, XXXVII, 2007).

l'expérience d'un espace, tenter de le rendre perceptible. Ces montages peuvent aussi se concevoir comme des synecdoques. Par accollement d'un arbre et d'un chantier de maison les enjeux de la rue sont signifiés : « protégés à l'ombre de son bois, ses habitants prospèrent... » ou « la rue au bord de l'autoroute cachée par des grands arbres ». Le montage photographique peut permettre de condenser l'espace, de condenser des riverainetés, intrigantes curieuses ou éclairantes. Sur trois maisons neuves imposantes « à l'américaine » dans une petite impasse, deux ont un panneau de basket en plastique neuf, l'un debout, l'autre tombé. De l'autre côté de l'impasse, une maison rurale habitée par un couple de personnes âgées. Le montage se construit de cette condensation spatiale. Parfois à l'inverse, les montages démultiplie l'espace pour accentuer la singularité ou la particularité de la rue : insister sur une couleur dominante, sur une époque de pavillons, sur l'ambiance de rues-décor ou sur le mobilier urbain, sur les déchets ou des éléments plus factuels dont nous pouvions faire l'inventaire. Le travail est alors plus proche d'une recombinaison fragmentaire faisant appel à la réflexion et aux interprétations personnelles car l'espace n'est pas désigné dans un lieu complet⁴⁴. Mais nous nous autorisons aussi à déterritorialiser les photographies, à assembler des images qui ne sont pas prises dans la même rue, car au fil de notre expérience de ces vingt-quatre rues, elles constituent une unité, celle permise par le bois, entre le regard porté et l'opportunité des lieux. Le livret d'images opère donc un brouillage volontaire, les lieux de prises de vue ne sont pas légendés. Il emmène le spectateur vers une dimension plus narrative, par le truchement du bois, et le recours au conte qui opère. Personnages, comptines, ritournelles, épilogues. Quelle efficacité du conte finalement ? Outil opérationnel de travail de sélection des images ou enjeu de fictionnalisation du regard ? Quel travail émotionnel cela va engager chez le récepteur ? Peut-il être un outil de réflexivité ?

⁴⁴ Deroche, *op. cit.*

1.2 De l'opportunité de photographier en *terra (in)cognita* et ses conséquences

Photographie et narration

Nous nous étions proposées, Anne et moi, de voyager dans les rues nommées « rues du bois » de Nantes Métropole, d'aller les visiter en les photographiant en partant du principe que de par leur nom, elles contenaient d'avance une source narrative, un antagonisme poétique dans l'opposition du vocable « rue » et « bois ». Si c'est une rue, ce n'est pas un bois et vice versa. Ce territoire factice prolongeait pour nous une démarche photographique engagée depuis plusieurs années via le collectif Iconoverde⁴⁵, ayant déjà entrepris des séries d'images autour de l'idée de frontière, d'autres autour des air(e)s de vacances, ainsi qu'une projection intitulée « États de veille », déambulation photographique et sonore convoquant l'imaginaire des spectateurs. Afin de pousser plus loin la création collective, nous souhaitions depuis longtemps photographier le même lieu, dans le même temps, partager l'expérience de prise de vue et confronter nos regards. Anne m'a proposée de lire *Les passagers du Roissy-Express*⁴⁶ et nous avons préparé notre voyage en rues du bois en mettant au point notre protocole. Dans la lignée de la pensée de Bruce Bégout, nous nous mettions dans la position méthodologique d'*étrangères* et allions chercher, entre autres, la fiction dans ces lieux, pour « essayer de dramatiser la description afin d'exprimer l'histoire passée, présente »⁴⁷. D'emblée le projet fut mené en partie sous l'angle de nos imaginaires mêlés. Qu'allions-nous trouver ? Anne, la chercheur photographe, garderait aussi un œil sociologique, mais moi, j'y allais avec le postulat que ce territoire constitué de toutes pièces était avant tout un lieu de création. J'allais chercher, le bois, le chaperon rouge, l'incongru, le bizarre, *l'inquiétante étrangeté* (Freud), les *anomalies*⁴⁸, l'anecdote dans ces paysages de rues inconnues urbaines, ces rues résidentielles, je serai à l'affût de ce qui pouvait évoquer le conte, l'« histoire ». Nous avons convenu de photographier ces rues de jour, en période estivale avec végétation luxuriante et soleil zénithal, c'est-à-dire dans des conditions lumineuses et atmosphériques optimales pour « bien voir » ou « tout voir », avec de longues plages horaires de photographie (de 10h à 17h) afin d'assurer notre voyage en cinq journées. Ce protocole allait à l'encontre de ma pratique photographique habituelle où je grignote ça et là des images en tirant partie de la lumière pour dramatiser ou scénariser la prise de vue⁴⁹.

Cuisine photographique, comment faire et montrer les images ?

« Le monde entier est un théâtre, et tous, hommes et femmes, n'en sont que les acteurs. »
Shakespeare, 1599 in *Comme il vous plaira*

« Le décor est la toile de fond symbolique d'une personnalité et n'existe pas en soi », Henri
Toulouse Lautrec

⁴⁵ <http://cargocollective.com/iconoverde>

⁴⁶ François Maspéro, *Les passagers du Roissy-Express*, Seuil, 1990

⁴⁷ Bruce Bégout, « *Approches narratives de l'urbain* », conférence à l'ENSAN le 23 mai 2012

⁴⁸ Eric Chauvier, « *Approches narratives de l'urbain* », conférence à l'ENSAN le 23 mai 2012

⁴⁹ Dans la lignée du travail de Luigi Ghirri.

Il y a autant de façon de faire des images que de regards. Pour moi l'acte de photographier demande de la disponibilité et de la tranquillité, j'aime faire des images la nuit avec de longs temps de pose et le mystère de ce que sera cette vue de plusieurs secondes enregistrée par l'appareil, j'aime me servir des lumières présentes, du lieu et des gens qui peuvent se trouver là pour composer. Je puise, dans la réalité qui m'entoure, des scènes métaphoriques qui peuvent cristalliser une vue poétique ou ironique du monde et de l'humain (peut-être devrais-je rajouter personnelles et occidentale ?). Je photographie des moments suspendus, entre deux actions, entre deux « représentations », le paysage devient décor, la silhouette devient le personnage de l'image. J'utilise volontairement ce vocabulaire théâtral car il s'agit de photographier lorsque métaphoriquement les gens ne sont pas *sur scène en représentation*, mais dans leur loge, dans leur intimité. Ces images, dont le point de départ est la série de mon diplôme « l'instant où... »⁵⁰, trouvent aujourd'hui un prolongement sous le titre « Les caméléons - ou petits paysages d'humains ». Je tente de dresser une sorte de répertoire mouvant et extensible, compulsant des situations de solitude, de recueillement ou de confrontation que nous rencontrons face à un lieu-paysage. Le paysage se trouble et devient décor, fondant le personnage dans l'image de sa pensée. Je n'effectue pas de mise en scène, mais je prélève autour de moi, des silhouettes absorbées dans leur pensée ou par leur geste, des lieux et des temps de repos plutôt liés à la nature, des cadrages réfléchis mais souvent rapides, proches de tableaux⁵¹ où la lumière vient trouver sa place sur la scène photographiée. La couleur a aussi une grande importance, tant et si bien que ces images peuvent faire écho à la peinture de genre tel Chardin, ou aux cadrages de Hopper mais aussi à l'écriture de Duras pour ces descriptions de paysage où par exemple la chaleur se mêle à l'état mental des personnages.

Les lieux que l'on habite ou que j'habite sont depuis longtemps aussi l'objet de mes préoccupations photographiques. Etudiante, j'ai réfléchi sur la potentielle mise en image du souvenir et ai tenté des expériences introspectives : une vidéo sur la maison de mon grand-père aujourd'hui détruite⁵² dont « Les images contemporaines tentaient l'inventaire de tous les matériaux bruts dont ce nouvel espace était alors constitué (béton, herbe, trottoir, mur en torchi...) comme une sorte de photographie macroscopique du lieu de ce qui avait recouvert ou remplacé la maison »⁵³, mais aussi un jeu de cartes postales qui mélange les lieux constitutifs de mon enfance⁵⁴ et propose de rapprocher les images entre elles ainsi que des bribes de texte. Enfin, plusieurs essais de montages divers entre images fixes et images en mouvement, emprunt aux formes cinématographiques, ou kakémono, diptyque... Autant de formes mises en œuvre pour tenter d'être au plus près de mes idées⁵⁵. Ces tentatives formelles pour rejouer l'espace, la perception, se retrouvent dans

⁵⁰ « l'instant où... », 2003. Pour tous les travaux cités voir <http://www.myriamheaulme.com/>

⁵¹ Telles les *images tableaux* de grand format et sur caisson lumineux initiées par le canadien Jeff Wall dans les années 70 qui reprend le programme de Manet et Baudelaire pour peindre la vie moderne. Je pense aussi aux images très cinématographiques de l'américain Philip-Lorca diCorcia

⁵² *10, rue Oberthur, le gâteau*, vidéo, 2002

⁵³ Extrait de mon projet de diplôme, ENSP juin 2003

⁵⁴ *Je vous écris de l'autre côté*, jeu de 10 cartes postales épistolaires. Chaque carte est composée de quatre images. Leur agencement ne respecte pas forcément le haut et le bas des images, certaines sont « à l'envers », si bien que les cartes peuvent être envisagées dans plusieurs sens. Au dos de chaque carte, il y a un texte de type récit épistolaire. Les textes, non cohérents au sens strict, peuvent être rapprochés. Les images peuvent également être accolées les unes aux autres (principe du domino) selon l'envie. Chaque carte est un morceau d'espace hybride. Plusieurs lieux sont nommés au dos : Noirmoutier(85), La Garenne Lemot (44), Les bords de Sèvres (44), Nantes (44) Ces dix cartes sont numérotées de 1 à 10.

⁵⁵ « Ce qui demeure décisif en photographie, c'est toujours la relation du photographe à sa technique », Walter Benjamin, in *Petite Histoire de la Photographie*, 1931

les travaux de nombreux artistes comme le livre accordéon d'Ed Ruscha⁵⁶ qui donne une vision linéaire et renversée de Sunset Strip ou les propositions de collages et d'assemblage d'images de David Hockney⁵⁷ ou Jan Dibbets⁵⁸ qui reconstituent des espaces fictifs ou distendus mais aussi parfois des actions, des scènes pour David Hockney (*The scrabble game, Raymond*). On verra que ces principes nous serviront dans la mise en forme de ce travail.

Photographier les rues

Je suis au départ attachée aux maisons, associant depuis l'enfance les façades aux visages, tel que les enfants les dessinent parfois - et je me souviens de les avoir dessinées ainsi -, leur trouvant aussi force de décor lorsque certaines, volets fermés, laissent flotter le spectre d'une vie enfuie ou endormie⁵⁹. J'ai une attirance toute particulière pour les maisons singulières, modestes où un détail viendra m'attirer l'œil sur la façade, dans le jardin, où quelque chose de singulier de ceux qui vivent là sera donné. Nous en trouverons dans les « rues du bois » ; soleil collé au mur, gouttière peinte en trompe l'œil, couple dansant peint sur une boîte aux lettres, libellule sur une autre, petits mots manuscrits « bonjour », « bienvenue », bricolage, assemblage, etc. Autant de détails que je peux aussi associer à un travail photographique réalisé en périphérie de Nantes sur la commune de Sainte Luce. « Comme sur une île »⁶⁰ est un suivi photographique libre de l'évolution du terrain et de ses habitants au cours de la réhabilitation de leur maison, commandé par l'architecte Pauline Barlier. L'univers y est poétique, presque féérique, la maison se cache entre la voie ferrée, les ronces et les prairies maraîchères, alors que le périphérique est à deux pas (« l'allée du bois » de Sainte Luce est juste de l'autre côté d'ailleurs). Le couple retraité s'adapte, invente, emballe, déplace leur nécessaire à vivre d'une cabane à une autre, il est question d'échelle, de monde clos et de poésie. *Via* la création et les commandes d'architectes, j'avais donc déjà photographié l'habitat mais ne m'étais jamais attardée sur les rues en elles-mêmes avant d'entamer ce projet. Sûrement parce que les rues, plus loin de mes préoccupations artistiques sont avant tout des lieux de passage et non de contemplation ou d'arrêt. Et d'ailleurs l'autre jour, en rentrant à pied de l'école avec mes deux enfants - plus d'un kilomètre de trajet entre le haut du bourg et le vieux bourg où nous habitons - ma petite de trois ans fatiguée s'arrête spontanément dans la rue du 11 Novembre, rue résidentielle occupée en partie par un lotissement déjà ancien, et nous invite à s'asseoir sur un petit rebord, seuil fait de pierres qui engage sur un chemin enherbé dont l'entrée est grillagée entre une maison et le mur du cimetière. V., la mère de Jules, copain de mon fils, me voit au loin et me dit « tu traînes, tu fais la manche ?! ». Comme quoi dans ces rues-là, on ne s'arrête pas, est-ce une *anomalie* comme le décrit Eric Chauvier cette spontanéité qui dénote de la fonction a priori impartie par cette dame à cette rue⁶¹ ?

En acceptant cette recherche, j'acceptais donc de changer d'angle de vue et de terrain d'exploration. Le protocole mis en place nous incitait à photographier en déambulation,

⁵⁶ Ed Ruscha, *Every building on the Sunset Strip*, 1966

⁵⁷ Telegraph, *The scrabble game* 1983

⁵⁸ *Horizons*, MaM 2009

⁵⁹ J'ai en cours une série d'images intitulées *La vie fantôme* où ces maisons trouvent place.

⁶⁰ Pauline Barlier s'appuie sur ces images dans son mémoire *Périurbain ou la ville neutre* (DPEA recherche en architecture, 2013 Gerphau-UMR 7218 MCC/CNRS- Lavue, ENSA Paris la Villette) dans son second chapitre « Domestiquer ».

⁶¹ Son mari travaille comme ingénieur à la DCNS d'Indret, ils ont vécu en région parisienne avant d'arriver au Pellerin. Ils représentent une partie des nouveaux pellerinains arrivés là pour le travail.

sans prouesse technique, sans lumière ajoutée, et avec des appareils légers aux temps de poses court, parce qu'il nous semblait bien convenir à ces « rues du bois », territoire modeste, anodin, dans l'ombre de la lumière de la ville (Nantes), de l'agitation. Alors que d'autres photographes comme Ellen Kooi⁶², Denis Darzacq⁶³, Marc Cellier⁶⁴, prennent le temps de cadrer dans les rues résidentielles, de mettre en scène et en lumière personnages et décors, nous avons choisi l'expérience du cheminement comme un jeu de piste où nous cherchions des indices, une rue renvoyant à une autre, les images prises s'ajoutant mentalement à celles présentes dans notre mémoire fraîche des rues d'avant, formant une base visuelle entremêlée où certains ponts commençaient à se former. C'est aussi la quantité qui devrait faire sens pour représenter l'entrelacs de ce territoire et de cette découverte.

J'allais photographier « comme d'habitude », espérant être inspirée par les décors qu'offriraient ces rues et espérant trouver des personnages potentiels. Pourtant je note à la fin du premier jour de prises de vues « Je suis un peu déçue ce soir, ça me laisse une impression de fade »⁶⁵, il y avait bien eu une diversité des espaces traversés, mais il me semblait n'avoir trouvé ni sujet, ni lumière, je n'avais pas eu ma nourriture photographique et puis j'étais fatiguée, un peu frustrée. Je photographiai donc en argentique couleur (comme Anne), au Mamiya 456 qui me permet un cadrage quasi ventral, à la hauteur d'un regard d'enfant, distancié de l'œil. C'était idéal pour des cadrages en plan moyens ou larges, propices aux images tableaux citées plus haut, cadrages plus synthétiques que ceux d'Anne qui, on l'a vu aussi, avait plutôt la charge de photographier en cadrages serrés, les détails. Proposer une représentation d'une rue devait pour nous pouvoir montrer sa longueur, ses habitations, ses caractéristiques propres, son ambiance, sa poésie ou son drame. C'est bien là que prend sens ce travail en double vue ; les détails photographiés allaient pouvoir se mêler au plan plus large, nous allions pouvoir composer.

Découper les images aux ciseaux, leur tourner autour : montage et assemblage

Après la réalisation des planches contacts, nous nous sommes mises à sélectionner les images avec l'assentiment de chacune, comme Anne l'a précisé plus haut, et à les découper. Ce travail de tri a été primordial pour pouvoir les regrouper et permettre de leur donner une forme. La quantité était nécessaire pour donner à voir des espaces distordus, reconstruits qui permettent ainsi de « prolonger le réel par l'imagination »⁶⁶ sans omettre aucune facette de cette visite. Les principes de montage, d'assemblage, d'accolage se sont d'emblée imposés : ils nous ont permis de redonner de la longueur aux rues, d'étirer les espaces désertés, de donner toute l'importance au sol quand cela nous semblait nécessaire, de faire déambuler dans ces espaces les silhouettes qui traversaient quelques images, affirmer complètement notre subjectivité, notre parti pris. À force de travail, nous avons retrouvé sur le mur du bureau d'Anne, support de nos essais de montages, les idées,

⁶² Ellen Kooi, *Out of sight*, Filigranes Editions, 2010

⁶³ En particulier son travail *Nu*, 2003

⁶⁴ « *Sols mineurs* a été réalisé dans les villes minières de charbon des Cévennes du Gard (...), pendant la nuit, à la lumière des réverbères. La source lumineuse arbitraire, fixe et immobile reste hors champ, invisible, comme sur un plateau de cinéma une fois cadré ou dans un studio de prises de vues. L'architecture minière répétitive, encore habitée, se révèle ainsi à la lumière d'une fiction qui s'inscrit dans le quotidien. »

⁶⁵ Extrait de la carte postale écrite chaque soir de prises de vue, ici le 26 juin 2012

⁶⁶ Bruce Bégout, *Approches narratives de l'urbain*, conférence à l'Ensa Nantes le 23 mai 2012

les sensations qui nous avaient traversées lors des prises de vue, mais aussi laisser venir de nouveaux assemblages jusque-là non verbalisés qui laissaient émerger de nouvelles idées comme la nostalgie par exemple. Nous nous sommes efforcées de nommer les genres de montages que nous venions de réaliser dans l'idée que cela nous aiderait peut-être à organiser l'ensemble ; représentation de l'espace traversé, de la narration ou de l'histoire (du bois au conte), du décor, de l'ambiance (idée du constat), de l'inventaire des lieux (détails), du temps passé-présent (imbriqué avec l'idée de la campagne vers la ville), de figure de style type métaphore, synecdoque. Nous nous disions que nous pouvions organiser le livret d'images du descriptif vers la narration.

Pour pouvoir sortir du réel et faire un pas de côté, il faut aider le spectateur à entrer en imagination. En littérature, les auteurs opèrent des glissements de terrains, ouvrent des failles dans le décor. Philémon⁶⁷ tombe dans le puits ou pousse une porte (éléments familiers) et passe dans le monde des lettres de L'Océan Atlantique. Alice⁶⁸ rapetisse et nous entraîne dans un autre monde étrange. Le changement d'échelle est également employé dans le champ de l'art contemporain⁶⁹ ainsi que le rapprochement d'éléments incongrus qui créent l'étrange⁷⁰. Nous avons été attentives aux portes, aux égouts, à toute ouverture qui pouvaient permettre un glissement, nous avons sélectionné les images des petites choses (palmier nain, maison miniature) afin de pouvoir créer un décalage lors des montages, d'introduire du bizarre. Je me suis servie de silhouettes, et parfois de la silhouette d'Anne, pour scénariser certaines images, jouer sur l'échelle du lieu, des objets, de manière à obtenir ce décalage tantôt poétique, narratif, parfois presque burlesque lorsque l'on voit la danse du photographe, gestuelle et position décalée dans une rue où l'on chemine normalement droit sur ses jambes⁷¹. Oui, nous étions en visite exploratoire, actrices de notre histoire en construction et cela devait aussi se voir.

Il allait y avoir de la redondance, de la mise en abîme et j'allais plonger et emporter Anne avec moi dans des principes de montages employés à plusieurs reprises lors des travaux antérieurs cités plus haut (mais ici à une échelle plus importante), jouer sur la récurrence des lieux et objets presque semblables tels les routes, les sols, les maisons, les arbres..., comme éléments moteurs et lancinant de notre voyage. Echo à la lignée cinématographique de *La jetée* de Chris Marker ou de *L'Année dernière à Mariendbad*⁷², où le souvenir et les lieux s'emmêlent, où la répétition des mots, des décors, des travellings est l'objet même de la dramatisation, et permet l'avancée à tout petits pas dans le labyrinthe de la mémoire ou peut-être, de l'histoire, qui pourrait rejoindre notre vision labyrinthique des rues du bois.

Réamorcer le regard⁷³

« Tout ce que l'artiste peut espérer de mieux, c'est d'engager ceux qui ont des yeux à regarder aussi. »⁷⁴

⁶⁷ Série de bandes dessinées réalisées par Fred de 1965 à 2013 dont le personnage éponyme Philémon se promène entre son village français et des îles formées par les lettres de l'Océan Atlantique.

⁶⁸ Lewis Carroll, *Les aventures d'Alice au Pays des merveilles*, 1865

⁶⁹ Par exemple les sculptures réalistes et démesurées d'humains de l'australien Ron Mueck.

⁷⁰ Les mouvements d'avant-gardes du début XXème et notamment le dadaïsme et le surréalisme en sont bien sûr les précurseurs dans la volonté de détourner les objets ou d'associer des objets très différents entre eux.

⁷¹ Erwin Wurm

⁷² Film d'Alain Resnais, sorti en 1961. Le scénario et le découpage sont d'Alain Robbe-Grillet chef de file du Nouveau Roman.

⁷³ Eric Chauvier parle du regard désamorcé dans le périurbain ou rien ne l'accroche.

Ce qui m'importe en photographie, c'est la réception de l'image par le spectateur. Je cherche à provoquer chez lui un état de trouble ou d'absorbement par l'image, convoquant le souvenir, l'imagination, la narration. J'aime lorsque la barrière superficielle du regard tombe et que le dialogue entre l'image et celui qui la regarde s'installe. La photographie d'un lieu, d'un paysage, induit cette question banale d'entrée en matière « *Où est-ce que cela a-t-il été pris ?* » Comme une façon de parler du temps qu'il fait avec son voisin, cette interrogation sert toujours à rassurer celui qui regarde, à rentrer en conversation avec le photographe, à se raccrocher à un lieu géographique afin que ce morceau d'image puisse se rattacher à un territoire, et permette un échange standard avec l'interlocuteur. Pourtant lorsque le doute géographique – ou temporel – s'installe, parce qu'un élément de l'image renvoie au spectateur un souvenir, un décalage par rapport au réel supposé, c'est là que s'opère le glissement de la représentation d'un lieu par une image et que l'image offre toute son ampleur. À cette question rabâchée, je réponds soit « *A votre avis ?* » ou « *peu importe* », ce qui dans les deux cas trouble celui qui regarde et l'incite à plonger dans une autre strate de sa pensée. Une fois dégagée de cette obligation temporelle ou géographique qui est inhérente à l'image, et souvent redondée par une légende, on peut enfin regarder l'image pour ce qu'elle montre, s'éloigner du réel pour rentrer en imagination et voir.

En ce sens, les rues du bois, dont on connaît d'avance leur implantation géographique « réelle », ont été photographiées pour être une proposition d'un territoire, glissant et perméable, et ce travail photographique est une exploration. Aussi, nous décidons de ne pas légendier les images du livret, de laisser glisser le regard à travers les rues et les pages⁷⁵. Pussions-nous par cette proposition réamorcer le regard dans les rues du bois ?

L'espace-temps de la recherche ou comment je suis rentrée en rue du bois

Participer à cette recherche, c'était d'abord rencontrer une équipe de travail, avec de nouveaux codes, de nouvelles références qui tout à coup m'apportaient un langage théorique en réponse à un ressenti personnel de l'habitat, de la ville, du déplacement. C'était bien sûr partir à la rencontre des rues du bois, photographe des espaces publics inconnus, sortir l'appareil photo et la cellule, assumer de s'arrêter pour faire une image, prendre le temps nécessaire, arpenter, savoir aussi se présenter, calmer l'inquiétude des habitants. C'était également être curieuse, avoir envie de découvrir les rues que je n'aurais pas toutes traversées de long en large sans ce dispositif, se perdre dans ce labyrinthe de trottoirs, de bitume, entouré de volets verts, rouges marrons, de volets roulants en PVC, de haies en tout genre, de marcher, de piétiner des kilomètres. Photographe c'était aussi me mettre en danger, faire avec mes *a priori* et mes peurs, les partager avec Anne. Concentrées et silencieuses lors des prises de vue, nos sens étant mobilisés, nos rares échanges étaient plutôt de l'ordre du sensible, de l'anecdote, de l'imaginaire. Ensemble, nous avons pris un tas de cailloux pour un chien, forcément méchant, partageant la même peur des chiens, nous avons trouvé la ruine d'un palais-château, indispensable au bois, rencontrées des sorcières et tout un petit monde, vivant en parallèle aux humains dans ces rues du bois. Participer à cette recherche c'est encore

⁷⁴ « Tout ce que l'artiste peut espérer de mieux, c'est d'engager ceux qui ont des yeux à regarder aussi. Voyez donc la simplicité, vous autres, voyez le ciel et les champs, et les arbres, et les paysans surtout dans ce qu'ils ont de bon et de vrai : vous les verrez un peu dans mon livre, vous les verrez beaucoup mieux dans la nature. » George Sand, *La mare au Diable*, 1848.

⁷⁵ Suffisamment d'indices étant donnés dans ce premier livret

aujourd'hui ouvrir des espaces temps au milieu de mon quotidien, puis les refermer, reprendre les rues du bois après plusieurs mois parfois, après d'autres prises de vue, finir les montages avant l'atelier à la prison⁷⁶, avant les vacances, s'arrêter de travailler pour aller chercher les enfants à 16h20, c'est inclure ces bulles de photographies, retrouver les prises de notes qui sautent d'un cahier à l'autre - décidément je me suis mal organisée - retrouver les dossiers sur l'ordinateur, la logique de montage impulsée la dernière fois, avec la bonne taille des images, caler les couleurs quand même, même si on n'a pas beaucoup de temps et qu'il y a énormément d'images. Imaginer le livret. Va-t-on comprendre nos intentions ?

Cela fait plus de deux ans que les rues du bois me suivent, j'en parle régulièrement, je sais où elles sont, ce sont des repères dans les endroits que je traverse, je vois leurs jumelles tout autour, je passe régulièrement à proximité de certaines, surtout celle de Bouguenais les Couëts, cachée derrière la haie d'arbres qui longe la quatre voies de Pornic à l'arrivée de Rezé, toute proche des fouilles archéologiques, je la devine à toute vitesse des 70 kilomètres à l'heure réglementaires. Au Pellerin, je jette un œil sur l'Allée du Bois Tillac quand je vais chercher des légumes, quand je vais au Canal de la Martinière, je regarde l'éolienne, les maisons neuves, les arbres têtards qui se garnissent en ce moment. Les images me sont familières, je sais presque toutes où elles ont été prises, sauf quelques-unes d'Anne, détails sortis de leur contexte que je n'ai pas mémorisés.

Bref, je « rues » du bois. Et à force d'être imprégnée de ces photos, je ne peux plus souffrir les haies, les portails, les délimitations, tous ces espaces fermés. J'ai comme une overdose de PVC, volets roulants, boîtes aux lettres, salons de jardin, portillons, palissades, portes de garage, grilles, grillages, barrières, canisses, compteur gaz, fils électriques, poteaux, lampadaires, poubelles bleues, vertes, sacs jaunes, panneaux signalétiques triangulaires, attention, attention, ralentir, ralentir, dos d'âne, Stop, cédez le passage, zébras, gravillons rouges, gris, passage à niveau, béton tramway, busway, véhicules, deux roues, grilles, clous, bordure de trottoir, fossés, façades couleur crème, rose, ocre, volets verts, marrons, gris, gris bitume rapiécé, éventré, incendié, lisse, prune, flèches blanches, ça tourne, ça tourne, flèches vertes, petits vélos, petits bonhommes, allez, allez, passage piéton, bouche d'égout⁷⁷.

« J'habite en périurbain !? », quelques notes réflexives sur mon environnement

Je m'en doutais en achetant la maison⁷⁸, j'aurais dû le savoir avec les bus de la TAN qui arrivent là, avec la présence régulière des techniciens de Véolia à réparer la pompe de relevage sur le quai Provost. Les banquiers, les notaires, les agents immobiliers nous avaient dit « deuxième couronne », mais jusque-là, personne n'avait dit « périurbain ». Nous, nous avions vu la Loire, les marées, le bac qui traverse et la maison dans notre budget qui nous plaisait tant. Ça changeait de Nantes, c'était notre maison, c'était calme,

⁷⁶ Je mène depuis plusieurs années en binôme avec Frédéric Genest, psychologue, un atelier thérapeutique à la Maison d'arrêt de Nantes. De six séances par an, il est destiné à un public en situation d'addiction. Les contraintes liées à l'enfermement donnent les règles de création.

⁷⁷ En parallèle au montage et afin de ne rien omettre de nos images, Anne me propose de faire l'inventaire des éléments photographiés en les regroupant dans une grille, je fais cinq communes et je me perds sous ces détails redondants, c'est presque insoutenable pour moi comme exercice !

⁷⁸ Nous cherchions de préférence une maison dans Nantes Métropole, pour obtenir un prêt à taux zéro. Nous avions appris que Le Pellerin était la dernière commune du sud-ouest de l'agglomération.

propice à la création. Le quai a été réaménagé en 2009 par l'agence Phytolab, certains pellerinçais, plutôt les autochtones ont râlé : accès réglementé aux voitures sur le môle, sur les espaces verts de Bikini, plus de parking sous les fenêtres, « une pelouse, pour quoi faire ? ». D'ailleurs les artisans qui mangent à l'hôtel-restaurant de l'Esplanade se sont beaucoup garés dessus, quelques voitures aussi et même sur la passerelle en bois, jusqu'à ce que la commune-Nantes Métropole (on ne sait pas trop) trouvent des solutions ; plots, fossés, fleurs.

Mais c'est peut-être au moment où l'on a commencé à chercher une assistante maternelle pour notre fils, mon compagnon et moi, que nous avons plus globalement arpenté notre commune. Dans ce bourg où nos promenades étaient tournées vers le fleuve ou le vieux bourg, où les courses courantes pouvaient se faire à pied, nous avons découvert que les « nounous » habitaient pour la plupart dans les hauteurs, pour ne pas dire « à l'arrière », aux abords du bourg, à un, deux, ou trois kilomètres de chez nous. Ne sachant trop qui contacter parmi la liste fournis par le RAM⁷⁹, nous avons d'abord rencontré celles les plus près de chez nous, espérant aller chercher notre enfant à pied, une dans un petit collectif HLM tout neuf, au-dessus de l'ancienne carrière, l'autre dans un petit pavillon de lotissement derrière les pompiers. Échaudés par ces expériences- qu'est-ce que c'est dur - nous ne savions quelles questions poser au téléphone pour présélectionner quelqu'un et trouvions le rôle hors de notre portée. Aussi, avant tout autre appel, nous avons décidé (dois-je le dire ?) d'arpenter les rues des autres contacts afin d'avoir une idée de l'environnement, de voir si un endroit nous plaisait plus qu'un autre : toutes les adresses étaient éloignées de la vie du bourg, dans des rues résidentielles très calmes, bref, en périphérie, mais même pas à la campagne. Nous avons choisi de vivre au bord de l'eau, pour cette qualité de vie et de lumière, nous n'avions pas envie que notre fils passe ses journées en dehors de cet environnement. Mais surtout j'étais surprise : pourquoi les assistantes maternelles habiteraient-elles les lotissements plus qu'ailleurs dans ce bourg ? C'est finalement ma vieille voisine qui m'a indiquée Manue dans la rue Bertreux au-dessus de chez nous et l'affaire s'est réglée ainsi ; très bonne accroche, professionnalisme et proximité. Nous avons arrêté les promenades dans les rues résidentielles. Si j'avais su à l'époque qu'elles feraient écho en partie aux rues du bois !

C'est en débutant cette recherche que j'ai commencé à me dire *les autres pensent peut-être que j'habite dans le périurbain*, puis *est-ce que j'habite dans le périurbain ?* J'ai tellement de mal à savoir ce que c'est vraiment. Ici, je me sens ligérienne, de l'estuaire, et pas vraiment métropolitaine. Nantes est à tout juste vingt kilomètres, lorsque l'on regarde la Loire en amont, on peut même deviner de la plateforme des chantiers navals du Pellerin la tour Bretagne. Mais c'est avant tout le fleuve qui borde une bonne partie de la commune qui rythme les journées, au fil des marées, et crée un appel du large. D'autant que les cargos passent sous les fenêtres, colosses rouillés aux pavillons incertains avec parfois des grues dessus, monstres internationaux qui vont décharger et charger à l'abord de la ville, sous le pont de Chevire, grumes, ferrailles, sable, containers, céréales, sucre... Sans parler des barges flottantes où camions et morceaux d'Airbus transitent de Bouguenais jusqu'à Saint Nazaire (ou le contraire ?), des plateformes fantomatiques- à quoi servent-elles ?- parfois anti-pollution qui montent et descendent le fleuve, des petits bateaux de pêcheurs à la civelle à la fin de l'hiver (de plus en plus rares), des voiliers qui commencent à sortir le week-end de Pâques et défilent tout le long du dimanche, du bac qui traverse quotidiennement toutes les dix minutes du Pellerin vers Couëron et de Couëron vers le Pellerin, de la navette touristique Nantes-Saint-Nazaire qui prend du

⁷⁹ Relais des Assistantes Maternelles

service fin avril pour la période estivale, de la baleinière pellerinaise qui s'entraîne⁸⁰, d'un paquebot norvégien à l'occasion, des jets ski qui tournent en rond à la fin du week-end en faisant un bruit de mobylette débridée⁸¹ pour dessaler leur coque, d'un navire militaire parfois, du Belem, des cormorans qui plongent, des goélands et autres oiseaux marins, des cigognes qui traversent le fleuve par les airs, des bois flottés que Marcel ramasse pour brûler dans son poêle l'hiver, des objets non identifiés, et temps en temps un noyé et le Zodiaac des pompiers. C'est tout ça la Loire au Pellerin.

Donc, c'est vrai que je suis à vingt minutes de l'entrée de Nantes, la quatre voies est assez proche mais sans nuisance sonore (une chance comparée à la majorité des rues du bois), mon quotidien est ici dans ce bourg. De temps en temps j'adopte une attitude que l'on peut probablement qualifier de périurbaine, allant rejoindre la ville pour travailler, sortir, acheter. D'autres prennent un bain de mer, moi je prends aussi un bain de ville⁸². Est-ce simplement notre géolocalisation ou nos activités, nos comportements qui nous rendent périurbains ? Ainsi, certains de mes voisins ne le seraient peut-être pas dans ce cas. Leur vie est ici et ils travaillent à proximité⁸³ et la proximité n'est pas forcément la grande ville de Nantes. Ma vieille voisine, la femme de Marcel, ancien marin pêcheur est plus que pellerinaise, elle est de la rue et cela ne lui dit jamais rien d'aller voir ailleurs « tout ce dérangement, ça va bien quand on rentre ! ». Hervé préfère aller à Espace Emeraude près de Sainte-Pazanne acheter des clous plutôt qu'à Leroy Merlin. C'est son pays, c'est pas plus loin, mais c'est moins directe, on ne prend pas la quatre voies. En arrivant ici il y a huit ans, il y a avait la quincaillerie de la ville au Vay à la sortie du bourg et aussi la quincaillerie Parois à Saint-Jean de Boiseau ; vieux hangar resté figé dans le temps où l'on trouvait des dessus de tabouret en formica et des chutes et des moulures de chêne, de hêtre pour bricoler⁸⁴. La boutique semblait vivre sur un vieux stock de produits, puis, ça a fermé il y a quatre ou cinq ans. J'ai retrouvé la vendeuse devenue caissière à Leroy Merlin, épanouie d'avoir quitté ce lieu poussiéreux pour la foule et les néons du grand magasin⁸⁵.

C'est vrai qu'à réfléchir, il y a eu aussi beaucoup de transformation urbaine depuis que nous sommes là, voiries avec ralentisseurs en tout genre, construction de lots. Rue de la Jouardais où se situent des maisons, le Crédit Agricole, une agence immobilière, une mercerie-prêt à porter, un dentiste et la petite surface d'Intermarché, il y a encore les bâtis d'une ferme et un cheval de trait dans son pré. Depuis deux ou trois ans, il a vu sur les lotissements BBC construits sur les prairies qui étaient encore dans le bourg il y a peu et probablement vendues à la cessation d'activités des fermiers. À Sautron avec Anne, nous étions rue du Petit Bois, sur d'anciennes prairies de la ferme Colin et pouvions imaginer recouper l'histoire du lieu avec les derniers bosquets de chêne majestueux en contre bas près d'un rond-point. Mais au Pellerin, rien ne reste de ces champs, pas même un arbre si tant est qu'il y en eut encore un.

À écrire tout cela, à écouter les gens, à regarder, il est clair que la commune du Pellerin est en mutation. Cette rapide transformation a été un enjeu majeur des dernières élections municipales. Alors que la maire sortante PS misait tout sur l'identité de Nantes Métropole : programme, communication... Les autres candidats, droite et gauche

⁸⁰ Jusqu'en 2012, il y avait une course de baleinière le premier mai, seul jour où le bac ne fonctionne pas.

⁸¹ Récemment interdit par un arrêté préfectoral.

⁸² Je croise beaucoup de pellerinais au Super U de la Montagne, quelques-uns dans la zone commerciale d'Atout Sud à Rezé et de temps en temps quelqu'un à Nantes, à un concert par exemple.

⁸³ Entres autres artisans, ouvriers et ingénieurs de la DCNS d'Indret, professions libérales, ...

⁸⁴ Il existe encore les Meubles Parois, fabrication locale de cuisine et mobilier bois.

⁸⁵ Peut-on faire là un clin d'œil contemporain à Zola et à son ouvrage *Au bonheur des dames* publié en 1883 ?

confondues, proposaient de se recentrer et d'être exigeant et critique vis à vis de Nantes Métropole, en soulevant les questions de l'identité de la commune, de la gestion des nouvelles constructions et de son développement en général, ne souhaitant pas devenir davantage une cité dortoir. Bien que le bourg se densifie suite à des initiatives publiques mais aussi privées, les gens vendant leurs parcelles de jardins en second rideau où se construisent de petits pavillons, la critique l'a emportée et la maire PS a perdu. Les pellerinçais ne se reconnaissent pas dans Nantes Métropole. Quand on vit au Pellerin, on ne vit pas à Nantes ! Nous avons également fait ce constat lors des prises de vue des rues du bois, l'identité n'est pas claire. On entend « Nantes » alors que l'on n'y vit pas, on entend « Métropole » et je ne suis pas sûre que cela signifie quelque chose pour les gens et encore moins quelque chose de positif. Aussi, peut-être faudrait-il commencer par renommer cet agglomérat de communes, mais là, ce n'est pas ma partie.

Epilogue

En juillet 2013, un an après avoir photographié les rues du bois, alors qu'Anne et moi sommes en train de réfléchir aux montages des photographies, Pauline Barlier me demande de photographier trois maisons et leurs environnements dans un nouveau lotissement à Thouaré sur Loire. Quel étonnement d'arriver dans ce lieu qui vient tout juste de grignoter le bois encore présent en lisière⁸⁶ derrière la dernière rangée de maisons, et dont le béton est à peine décoffré par endroits. C'est l'extension d'une grande zone pavillonnaire existante. Les îlots sont déjà construits et habités pour la plupart. De larges fossés sont fleuris à la mode des herbes folles : marguerites, coquelicot, graminées... Une piste cyclable les longe, bordée elle-même par une route, toutes deux désertes et rectilignes, elles avortent sur un tas de cailloux qui préserve l'entrée du chemin des voitures. On tourne à droite « Promenade Paul Gauguin », et je m'étonne, la rue n'est toujours pas référencée dans *Mappy* aujourd'hui 23 mai 2014⁸⁷ ! Maisons fantômes. Les arbres et les haies n'ont pas encore poussés en bordure des maisons. Il y a un horizon large sur cette succession de blocs un peu variés les uns des autres, c'est un lot où l'appel aux architectes a été encouragé et parfois suivi. Les maisons de Pauline dénotent en effet des pavillons classiques, bardage bois ou alu, dans les deux cas, elles s'harmonisent assez bien avec le paysage et le ciel. Une balançoire s'envole à côté du fossé, en face, un castor brun (en plastique ?) est posé sur un large regard circulaire au milieu d'un jardin en motte de terre. Deux paniers de basket longent la rue. On est un peu chez soi devant chez soi ici. Il est midi, la lumière est crue, il fait chaud, j'ai comme une impression de déjà vu.

⁸⁶ « Une zone boisée qui devrait le rester » me dit la propriétaire de la maison du reportage *La cabane*.

⁸⁷ *Streetview* n'a pas de cliché, seul *Google Earth* nomme la Promenade, mais la rue Auguste Renoir parallèle, elle n'existe nulle part.

2. Dans les 24 rues du bois.

Ce texte ne respecte pas le parcours tel que nous l'avons fait, l'ordre dans lequel les rues sont décrites est différent. Cette post écriture, qui re-territorialise *a contrario* du livret de photographies lui a-localisé, entremêle les notes de nos carnets, les réflexions engagées par le travail sur les images, toutes les images d'ailleurs et pas seulement celles des montages, le visionnage des vues aériennes anciennes et actuelles (réalisé en parallèle du travail de production cartographique de Céline Cassourret, voir ci-dessous) et des pistes plus théoriques. Ces vingt-quatre rues sont des rues résidentielles, hors des grandes opérations d'urbanisme, dans le diffus. Ce texte rend compte de leurs rapprochements et de leurs différences, époques et histoires de leur urbanisation, présence ou non de « nature » ; s'y révèlent les enjeux de localisation et les effets de contextes.

Une notice des cartes, Céline Cassourret

Alors que le travail photographique et la narration explorent principalement les espaces accessibles et visibles autour de ces 24 rues du bois, la cartographie propose un regard supplémentaire. Elle visite « à vol d'oiseau » des espaces privés comme publics, informe de limites impalpables, dessine des structures urbaines et naturelles, donne des dimensions, voyage entre les temps de la fabrique de la ville... Cette petite enquête annexe parcourt donc l'anatomie et l'histoire de territoires contenant ces rues du bois. Elle s'est opérée de manière presque indépendante et vient peut être plus s'ajouter, compléter cette recherche que l'illustrer littéralement. En effet, les cartes ont été faites parallèlement aux récits et photographies sans chercher à dessiner ou traduire ce qu'ils décrivent. Elles viennent narrer leur propre part de l'histoire. L'une d'entre elles localise les 24 rues dans le tissu viaire et les limites administratives de l'agglomération nantaise. Une seconde replace ces voies dans leurs contextes territoriaux, identifiant leurs environnements. 9 de ces rues, sélectionnées par Anne, sont explorées avec plus d'intensité : des cartes détaillent les étapes de leurs créations, présentent le territoire environnant à une nouvelle échelle ou intègrent une troisième dimension.

Le développement périurbain vu du ciel

Dans cette recherche, je n'ai pas la connaissance physique des lieux étudiés. Je deviens une visiteuse solitaire arpentant la ville par son cadastre et ses documents d'aménagements et déambulant dans ses orthophotographies actuelles et passées. J'adopte la vision aérienne comme lecture principale. L'enquête se fait donc par visualisation et interprétation. Paradoxalement, en redessinant chaque parcellaire, en les assemblant aux autres couches d'informations (système viaire, bâti, structures végétales et sols agricoles) puis en reconstituant leurs histoires à partir des vues aériennes anciennes, j'acquies une connaissance très précise de ces territoires que je n'ai pas visités. Il me manque pourtant de nombreuses dimensions. Je m'en fais un portrait fictif, mêlant mon imaginaire du développement pavillonnaire aux données objectives avec lesquelles je travaille. Il viendra se confronter aux photographies et aux textes par la suite. La planche à dessin d'Autocad devient un exploratoire de ces morceaux de ville, décortiquant leurs composantes. Le fait de retracer à partir de différentes sources d'informations permet de s'appropriier le territoire différemment, de repérer ses spécificités peut-être invisibles *in situ*, ses mesures, ses

configurations, ses proximités... Entrevoir l'envers de la trame. Ces outils d'enquête offrent également une certaine ubiquité, se promener d'une rue à l'autre, les confronter, les mesurer, les superposer, les juxtaposer. Une part de fiction existe dans ce récit que nous font les cartes, de part la réinterprétation des photographies aériennes et des cartographies anciennes, de part la sélection des éléments dessinés.

Cartographeur des rues du bois

Le bois était le fil directeur, le guide, il était donc la première chose que je cherchais dans l'élaboration des historiques. Remonter jusqu'au bois. Petit à petit je découvre que le choix de ce toponyme permet de découvrir des histoires de rues témoignant pour la plupart de la fabrique contemporaine de la métropole nantaise. Les cartographies donnent des fragments du récit global du développement de la périphérie, on y retrouve des structures du territoire et des mécanismes de création de sols urbains communs dans des contextes à première vue pourtant distincts. Les données sélectionnées, les couleurs et les textures associées à ces « collages » sont des choix graphiques essayant de témoigner de l'évolution de cette relation nature/urbain dans la formation des territoires. L'un grignote l'autre par l'urbanisation progressive et on observe la friction entre les morceaux de territoires ruraux et urbains juxtaposés. En dessinant, je me rendais compte que ce travail, à travers ce prétexte choisi par Anne et Myriam, explore bien plus d'aspects de la mémoire vive de la ville que je ne le croyais au départ.

Sources utilisées :

<http://www.openstreetmap.org>

<https://www.google.fr/maps>

<http://www.geoportail.gouv.fr>

<http://www.nantes-amenagement.fr>

<http://vuduciel.loire-atlantique.fr>

Rue du Bois Fleuri, La Chapelle-sur-Erdre

Cette rue est étrange, elle s'enchaîne sans transition dans la rue Anne de Bretagne qui continue jusqu'à un cul de sac desservant quelques pavillons, toitures ardoise, années 80. La rue du bois fleuri elle s'arrête sur une sorte de placette, juste après un croisement où un faux panneau, copie conforme d'un vrai, fait main, en carton, attaché par deux fils de fer indique que la rue du Bois Fleuri est bien celle qui continue tout droit. On imagine des riverains sans cesse dérangés, devant renseigner des individus perdus. Il faut parfois intervenir soi-même quand la signalisation communale fait défaut.

L'entrée de la rue, signalée comme cul de sac, se trouve en face du cimetière, non loin du bourg, on aperçoit l'église, et parallèle à la voie ferrée, les travaux du tram-train en cours vont la rendre à nouveau utile. En 1959 la ligne de train est encore en fonctionnement, sur la vue aérienne on voit le bâtiment de la gare, et de ce côté-ci des voies, un hangar technique. Il n'y a pas de maisons construites alentour, juste le cimetière et des parcelles cultivées. Aujourd'hui tout le côté droit de la rue est occupée par l'entreprise France Boisson. On aperçoit les arrières derrière une très longue haie de thuya : cagettes, futs amoncelés, voitures, portail d'accès pour les camions, il est rappelé que le gilet et les chaussures de sécurité sont obligatoires. La haie est plantée au ras de la chaussée, sur cette rue plutôt routière, il n'y a pas de trottoirs. Les quelques maisons du côté gauche sont situées en contrebas, deux ou trois mètres. Le lotissement s'est construit dans les années 1980, dans un trou laissé libre jusque-là. Les entrées se font depuis une voirie en boucle que l'on ne voit pas d'ici. Nous, on voit les jardins, le mobilier, en plastique, des volets fermés, on s'étonne d'un canoë. Une glissière de sécurité, du type de celle que l'on trouve sur les 4 voies, empêche que des camions finissent sur les tables de jardin. Toute une voie de la route est délimitée et rendue inaccessible aux véhicules par des balises souples auto relevables jaune fluo ponctuant une ligne jaune au sol. C'est un balisage temporaire pour les chantiers ou les gros travaux, on comprend qu'il s'agit d'assurer la sécurité des marcheurs. Aucun camions à l'heure où nous passons, elle mais des piétons. Ils seront 5 ou 6 et puis tout un groupe, des jeunes enfants, une quarantaine, sortis d'un chemin piéton, ils marchent en rang deux par deux. La vue aérienne confirme que la rue fait office de raccourci ou de traverse : depuis ce chemin piéton, on peut facilement rejoindre en contrebas l'Erdre, le port de la Jonelière, la base nautique.

La deuxième partie de la rue, à l'approche de cette placette est boisée, touffue en végétation. Sur le côté gauche on aperçoit peu de choses au-delà de la clôture grillagée, dans laquelle des restes de bois coupés, sont accrochés. Des jeunes ont déclaré leur amour sur un poteau, au blanco. Un dos d'âne limite la vitesse. Le trottoir est enherbé, jauni. A droite, dans une courbe une maison portail ouvert laisse entrevoir le début du jardin, l'accès au garage, la marque des roues est visible, l'usure fait ressortir les petits pavés sous l'herbe. Au croisement, on prend presque la même photographie, une des rares images stéréotypes de notre corpus selon Anne, tant elle lui rappelle des cadrages analysés dans une précédente recherche : la moitié de l'image est occupée par du bitume, l'autre par une haie touffue de thuya qui ne laisse voir que les toitures de deux maisons accolées.

Impasse du Bois Laurent, Couëron

On peine à trouver l'impasse, on la reconnaît par déduction grâce aux plans embarqués avec nous. À la fin on voit le panneau, il est là, mais recouvert presque entièrement par une haie de laurier envahissante. L'impasse, minuscule, s'emprunte depuis un axe passant, la rue du stade, récemment réaménagée pour les modes doux : bitume rosée au carrefour, large trottoir, bandes podotactiles aux passages piétons, piste cyclable balisée. À l'angle de l'impasse, deux choses frappent. De nombreux bacs poubelles et des sacs jaune pisse transparents ont été regroupés sur le trottoir, c'est le jour du ramassage sur cette commune des déchets recyclables. Et puis un drôle de bâtiment, abandonné, à l'architecture décalée, une terrasse et un escalier semblent être tombés (peut-être ont-ils été volés ?), on ne voit plus que leurs traces en coupe sur la façade. Cette impasse fait penser à un chemin de campagne, revêtement caillouteux, bas côtés plantés, à droite une haie, bocagère mélangée de ronces. À part une toiture qui émerge, en se mettant sur la pointe de pieds on voit surtout des champs, des vaches couchées. Un des poteaux du réseau d'électricité est en bois, sur l'autre en béton, un rosier a grimpé. Une camionnette Point S est stationnée. On aperçoit une voiture de sport jaune, couleur rare. Les jardins ont l'air de servir à bricoler. Ici on se sent chez soi. Deux très longs chemins partent à 90 degrés sur la gauche, ils permettent sûrement d'accéder à des maisons au vu des boîtes aux lettres et des portails. Elles ont du être construites les unes derrière les autres, en enfilade, au fil des ventes et sous ventes de terrains. Seules deux maisons sont riveraines au sens strict. Pour l'une des rondins verticaux construisent une jardinière maison, plantée, des petites pierres venant dessiner la bordure de l'autre angle. L'impasse doit être privée, chacun participe à l'aménagement des abords.

On passe du temps autour de ce palais en ruine dit Myriam. Derrière des gravats, une étrange porte jaune et bleue, un tas de bois devant, du liseron grimpe sur les murs de clôture. En 1964 on trouve ce bâtiment sur la vue aérienne. Avant, le secteur autour ce sont des champs cultivés, une cité ouvrière plus au sud. Ce bâtiment est en rapport avec l'activité qu'on finira par réussir à identifier après une incompréhension devant deux hexagones finalement des réservoirs militaires d'hydrocarbures. Ils sont nombreux sur la commune de Couëron, on s'en rend compte ensuite, il y en a un qui est toujours en fonctionnement près de la zone industrielle. Les autres appartiennent maintenant à des particuliers servant pour la vente de fioul, ou de casse auto on suppose, en zoomant sur *Géoportail* l'on voit parfois plusieurs voitures à l'intérieur. Les deux réservoirs en face de l'impasse du Bois Laurent ont été eux détruits vers 1977, libérant un foncier sur lequel il y a aujourd'hui deux très grandes maisons. Les maisons au bord de la rue du stade se construisent vers 1970, dès 74 on voit apparaître celles en second rideau. Au bout de l'impasse des grands arbres. Le panneau « Brico dépôt » posé là, abîmé, le coffret EDF en attente laissent envisager une construction nouvelle. Aujourd'hui cette impasse est une limite de l'urbanisation, au-delà la vue aérienne montre que ce sont des grandes surfaces cultivées et exploitées, des hameaux dispersés. Un camping-car est stationné devant la dernière maison, pergola, parasol, le marchepied en métal est sorti, posé devant la porte. Peut-être ce camping-car fait-il office d'espace supplémentaire, de chambre d'appoint ? Ou les occupants l'installent, le préparent pour les vacances. Deux habitants. L'un, c'est l'appareil photo qui déclenche la discussion qu'il a visiblement envie d'avoir. Il nous questionne, nous aussi « alors le bois ? ». « C'est pas faire preuve de trop d'imagination que de penser que dans le passé, il y avait un bois. C'est plaisant. C'est bien ce que vous faites comme boulot ». Il s'inquiète que tout maintenant soit visualisable, en particulier les terrains individuels. L'autre, une femme, sort chercher son courrier, elle ne semble pas attendre que nous nous expliquions.

Route du Bois Cholet, Bouaye

Cette route est en effet une route, très très longue, la plus longue de notre parcours. Double voie avec bas côtés enherbés, pas de trottoir et beaucoup de trafic, surtout de camions. Il est difficile de marcher. Nous démarrons depuis le Parc d'activités *La forêt*, dans le thème. La route du Bois Cholet est indiquée comme une voie champêtre, « respectez-là », vitesse limitée à 50km/h, attention aux passages d'animaux (des biches), le tonnage est limité. Elle relie la D751A route qui permet de rejoindre Bouaye au sud de Nantes et le périphérique, elle traverse en effet un bois « un bois pour de vrai » « une campagne boisée » disent nos carnets, et rejoint la D11 axe important également entre Bouaye et Saint-Aignan-Grandlieu, qui contourne ou longe le lac (assez vite on passe la limite communale de Bouaye pour être sur Saint-Aignan). À *La forêt* il y a une déchetterie, ce qui nous explique le trafic, ces passages de camions benne et de voitures avec remorques qui se mêlent au côté champêtre. La route de la forêt elle, après la déchetterie, se termine sur un portail fermé, permettant d'accéder aux pistes de l'aéroport. L'accès est interdit, le bloquer aussi. Ce cul de sac est référencé sur Internet comme lieu de drague, « nature » et « gay » : « À ce cul de sac vous trouverez tout ce que vous voudrez » indique un internaute.

Route du Bois Cholet on ne verra que très peu de maisons, quatre ou cinq. Une première à gauche qu'on aperçoit et qui semble être sur un grand terrain. Le passage à niveau croisant la ligne de chemin de fer Nantes-Pornic arrive rapidement, après le premier virage. C'est une trouée transversale dans le paysage, linéaire. À gauche au loin, une autre maison sur un grand terrain à nouveau. Des balises blanches en plastique auto relevable font un rétrécissement avec voie prioritaire, ici la gestion de la vitesse est difficile. Un petit panneau signale un arrêt pour les cars scolaires. La marche est tout de même agréable, champs cultivés avec clôture de fils électrifiés, mare avec lentilles d'eau, sous-bois, champs en friche. Sur les bas-côtés, cannettes de bière basse qualité, chopine de rouge bas de gamme, gobelet Mac'do, on fait nos entomologistes à prendre en détail ces déchets sans doute jetés par les vitres. L'environnement se fait plus strictement boisé. Des chemins, régulièrement, vont à gauche vers la forêt, vers des lieux-dits peut-être habités. À droite, un jardin ouvert, puis un chemin avec une barrière pour animaux part vers les champs.

Entrée du « Haras de la Noé », « écurie de propriétaires, pension, compétition, élevage achat vente ». Un cheval est là dans le champ d'à côté. Un panneau plus loin signale l'allée cavalière, le crottin sur le bas-côté confirme. Longue façade de vieux corps de bâtiments, un grand portail laisse apercevoir une yourte au fond du jardin, dans les rayons du soleil. En s'approchant, une plaque indique qu'ici se trouve l'association *En corps vivants*, représentée par un phénix. Dissoute en préfecture en septembre 2011, il est difficile d'en savoir plus, mais la teneur spirituelle des activités de l'association paraît une hypothèse sérieuse. À la même adresse, en octobre, on trouve la création de l'association *La voie du souffle*, elle ayant un objet : « Proposer à un public divers la pratique d'activités corporelle et artistique permettant de développer les capacités physiques et de valoriser le potentiel créatif ». La propriété est vidéo surveillée et sous alarme, revers de la tranquillité et des beaux coins qui ont réussi à rester à l'écart. Plus loin sur la gauche, un jardinier entretien la propriété « la Buissonnière », il taille la haie au rotofil casque sur les oreilles. Un grand portail avec un lion sculpté en tête des poteaux en tuffeau. Impossible de voir. Décidemment, de très grandes propriétés ici, qui trouvent un cadre particulièrement discret pour s'épancher. Jeux de miroirs et suspicion suspicieuse, un miroir de surveillance pour réussir à sortir en voiture a été accroché dans les arbres.

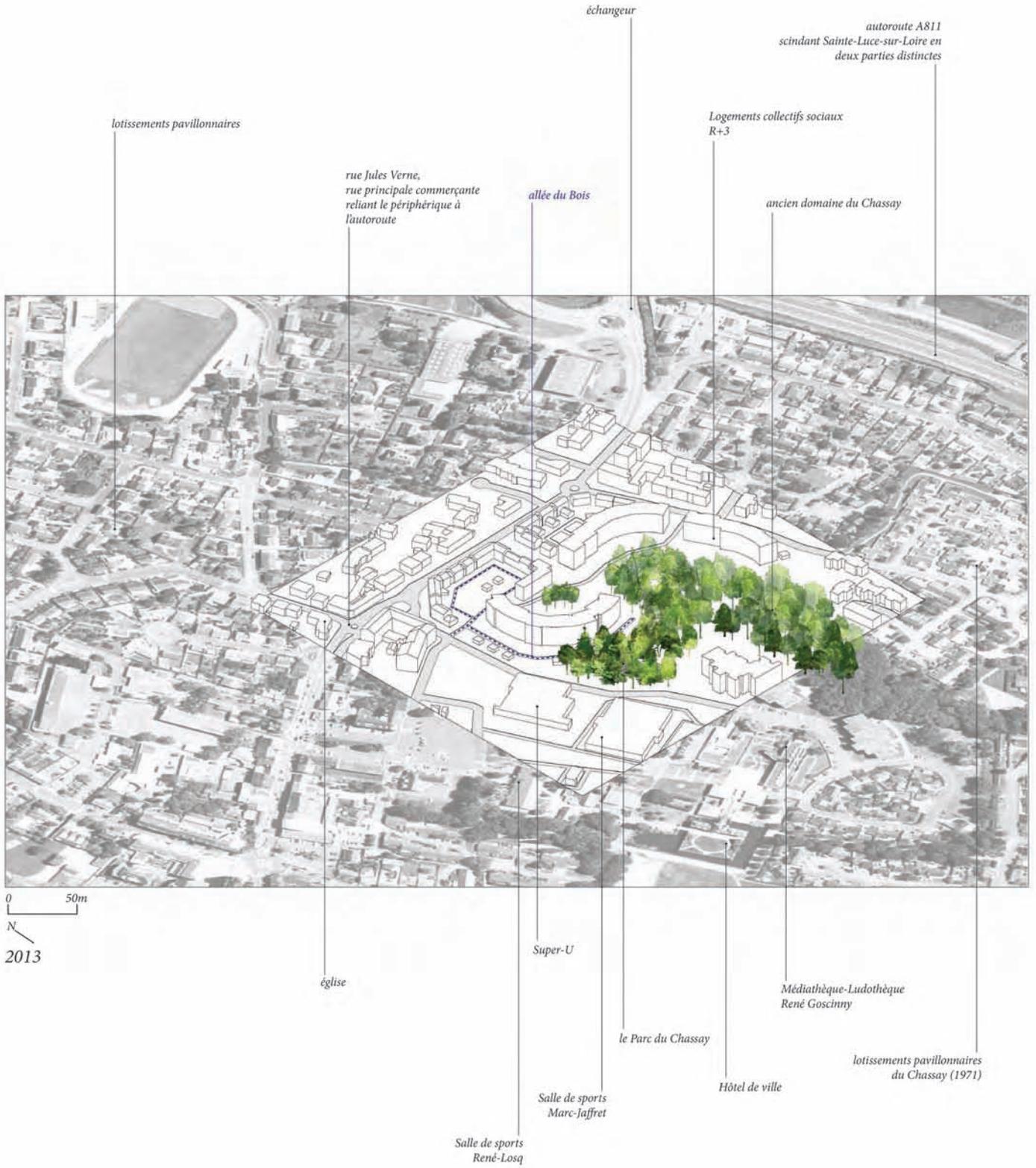
La vue aérienne confirme cette impression paradoxale de très grandes propriétés épanouies au bord du bois et du passage routier avec jets de canettes de bières. Les jardins immenses, avec piscines, s'adossent à un bois conservé. En 1948 on repère les demeures les plus anciennes, un peu à l'est le Manoir de la Souché (du XII^e). Les surfaces sont alors en grande partie cultivées, on voit quelques arbres sur les grandes propriétés. Au fur et à mesure depuis les années 50 les parties boisées se sont densifiées, moins entretenues. La vue aérienne de 1964 montre clairement la densification végétale au nord du Manoir de la Souché, les masses boisées, au départ sur des parcelles isolées, maintenant se rejoignent et forment un tout laissant penser à une forêt. Avec la constructibilité freinée par la présence du lac de Grand-Lieu et de l'Aéroport aménagé entre 1954 et 1960, le maintien patrimonial des grands propriétaires, le paysage de cette route a très peu évolué (en 1974 deux maisons se construisent au milieu du bois, très en retrait de la route). Ces parties boisées participent maintenant de la protection du bâti et de son cadre.

Allée du Bois, Sainte-Luce

L'allée du Bois, sur le plan, est en trois morceaux. On se gare sur le parking de Super U, l'allée débute juste de l'autre côté de la route. Le terme d'Allée est bien trop emphatique pour l'endroit, plutôt dur, triste. On accède d'abord à une sorte de placette parking, desservant des logements de type intermédiaire. Ce petit groupe résidentiel est clos, séparé d'un autre ensemble par l'allée des Martinets dont l'adresse est également allée du bois. Sur cette première placette parking, une plus haute barre de logements donne sur la rue Jules Verne qui rejoint le bourg tout proche. L'immeuble dessine l'angle, sous un porche se trouvent les boîtes aux lettres. Les logements du premier étage sont desservis par une coursive, sous les escaliers des jouets en plastique. Tons crème, rose pâle, un balcon est fleuri, des roses trémières. On s'étonne de ces logements avec vue sur parking. Le bâti se continue par des petites maisons individuelles mitoyennes. Prises entre cet axe très passant et un arrière qui donne sur un parking, presque tous les habitants ont surprotégé le peu d'espace extérieur qu'ils peuvent occuper. Se mettre à l'abri des regards, de tous les regards même ceux d'en haut, par des clôtures en bois légères, à l'intérieur desquelles on met des barnums ou des tentes temporaires qui ici semblent durables. Dans cet endroit on ne trouve que des petites places délimitées, pour les voitures, pour une moto, les locaux pour les poubelles eux sont au milieu. Un habitant dans une logique inverse occupe de bric et de broc son devant de garage, il n'a pas clos entre les coffrets EDF et la façade, a mis un banc, des plantes en pots posées à même le bitume, à côté d'une place qui doit elle être utilisée par une voiture, traces d'huile au sol. On se concentre sur les voitures, elles révèlent leurs intérieurs, les faux sapins accrochés pour sentir bon, des dés de deux sortes, des rouges et un gros bleu en mousse, un panda.

À droite, on peut aller de ce parking vers un espace vert, entouré de trois barres courbes de logement social. Pelouse tondue, au fond des grands arbres. Un chemin piéton bien dessiné sinueux avec des petites bordures y mène puis s'arrête pour devenir un chemin de terre à travers le bois. Ce bois est très ancien. Le domaine de Chassay (un château, un manoir, des douves, une mare) au Moyen Age propriété des évêques de Nantes, leur résidence à la campagne, est vendu comme bien national à la Révolution. L'Hôtel de Ville depuis 1975 y a pris place, depuis étendu. Une des particularités de ce domaine du Chassay est son bois, destiné à être coupé tous les vingt-cinq ans, il avait une forme triangulaire avec une très longue allée visible dès 1830. L'urbanisation des abords du bois à partir de 1970 grignote une de ces pointes, l'allée elle subsiste. Ce projet d'urbanisation du secteur du Chassay comprend le seul prolongement de l'expérience Villagexpo, un

Sainte-Luce-sur-Loire
allée du Bois



lotissement de maisons HLM groupées au plan cruciforme conçues par Georges Evano. Les trois barres courbes de logement social entre la route principale et le bois se construisent à cette même époque. Lors de la réhabilitation de ces barres, elles ont été pour partie raccourcies, et le mélange de voirie et d'espaces verts entre ces barres et la rue Jules Verne a été loti, c'est l'immeuble décrit plus haut datant des années 2000. Installées sur un des deux bancs disponibles, on s'attend à faire un pique-nique agréable, mais non. Entre midi et deux, beaucoup de personnes passent, sortent leurs chiens, notamment un très gros que son maître souhaite défouler. On emprunte l'allée piétonne pour arriver sur la façade avant des logements, à longer le bois il ne paraît pas très accueillant, sombre, peu entretenu. Ces « trois hectares et demi en plein cœur de Sainte-Luce », proche de la médiathèque et de la mairie, sont la propriété du bailleur *Atlantique Habitations*, mais depuis 2011 un bail de trente ans donne l'entretien à la ville qui souhaite réhabiliter le bois. Depuis cette date, des arbres ont été abattus, d'autres replantés, 2014 est l'année de travail sur les cheminements et la signalétique.

Rue du bois de la Musse, Nantes

Ecart au protocole, la seule fois. La rue prévue est bordée d'un mur aveugle sur tout un côté, report sur la rue du Bois de la Musse toute proche. Située juste à côté du lycée Camus, légèrement en pente, elle est ventée, on voit au loin le pont de Cheviré. Son tracé rectiligne date du début du XX^e. La chaussée est complètement raboutée. Côté gauche, on repère tout de suite que ce sont des petites maisons ouvrières mitoyennes, identiques, en bande, loties au début des années 1950. Portail métallique aux couleurs et formes changeantes, vert passé, bleu, bleu vif, orange, rouge, trottoir devant refait ou dégradé, fermetures des entrées au nu de la façade par des vitres, réinterprétations variées... Certaines apparaissent peu entretenues, d'autres vides. Derrière ces maisons des grands arbres, vestiges de l'ancien parc du Château de la Musse détruit pour construire le Lycée inauguré en 1969⁸⁸. « Les grands arbres tombent au fur et à mesure » nous dit une femme rencontrée, au départ inquiète « on fait pas des photos comme ça ! ». Ce mot révèle des formes d'ancrage, déclenche un discours de perte. Myriam reste discuter longtemps au bout de la rue avec elle. Depuis le parc où nous nous installons plus tard pour écrire, des jeunes sont là dans l'herbe ou circulent, on ne voit qu'un mur haut de parpaings, aucun des jardins de ces petites maisons n'est accessible... À droite, les maisons sont plus individualisées, hétéroclites. Notamment une belle « La Musseline » où des plantes grimpantes sont dessinées sur la gouttière, des décorations accrochées sur le mur devant le garage. J'aperçois un jardin qui me fait penser à celui de mon grand-père,

le portail est d'un bleu passé en fer forgé façon enroulé sur lui-même. Des vieux piquets permettent de tendre un fil sur lequel sèche du linge, une petite bordure délimite la partie cultivée en potager du reste, il y a quelques fleurs. Une voiture a collé à l'arrière « Non à l'aéroport ». Une maison plus loin au toit en tuile est plus en retrait de la rue, le jardin de devant fait comme une butte, elle a trois fenêtres qui nous regardent comme trois grands yeux. Un chemin carrossable mais sûrement plus emprunté par des véhicules donne accès à des parkings arrières de barres HLM ou copropriétés privées je ne sais plus, du boulevard Churchill, la partie sud du quartier de Bellevue, côté Nantes et à droite toujours, partie bitumée qui donne accès à sept fois deux garages, puis la rue tourne à quatre-vingt-dix degrés à gauche.

⁸⁸ <http://camus.paysdelaloire.e-lyco.fr/reenseignements-pratiques/historique-du-lycee/> Le Bois de la Musse a été une seigneurie de Chantenay, Saint-Herblain, Couëron et Saint-Etienne de Montluc en 1572, puis un Marquisat vers 1660, quelques vestiges du château seraient visible au lycée.

Nantes
rue du Bois de la Musse



1850

Bois de la Musse

Bois Hardy



1923

rue du Bois de la Musse



1954



1969

- parcelaire
- jardins familiaux
- terre cultivée
- espace boisé
- bâti
- voirie

- boulevard Winston Churchill
- boulevard Bâtonnier Cholet
- jardins familiaux
- rue du Bois de la Musse devenue une impasse
- gymnase
- terrains de sport
- arrêt de tramway
- lycée Albert Camus
- habitat collectif social



2013

Elle se termine sur un terrain de basket et de foot un peu déglingué, marqué au sol par des voitures ou des poubelles brûlées. La vue depuis les terrains de sports est vraiment belle, sorte de souffle dans la ville. D'ici on peut rejoindre à pied par le chemin de la Musse d'autres rues pavillonnaires du quartier, et accéder à la salle de sport du Lycée, architecte Evano à nouveau. Anne sait que la salle est couramment dégradée, un vitrage a d'ailleurs de multiples impacts. Le gardien nous laisse entrer, on a envie de tenter une photo depuis la salle à regarder le parc. La maison qui fait l'angle est pistache, le jardin est extrêmement dessiné, une allée courbe pavée d'ardoises découpe des formes rondes de pelouse, le tout sur six mètres carrés. Sur la partie arrière, un tuyau d'arrosage est sur un chariot dévidoir, de bonne taille. Il rappelle à Anne la maison secondaire de ses grands parents à Saint-Brévin. À droite, c'est l'entrée des jardins familiaux du Bois de la Musse, Nantes Métropole, chien en laisse, scooter interdit. Un monsieur à vélo se dirige vers les jardins. Un petit chien sans laisse y traîne. La rue est passante. On voit deux femmes la remonter, des jeunes sur un scooter, et une voiture de police, en ronde, faire l'aller retour. On se demande si c'est pour nous, si la vieille dame a appelé. La pente fait ressortir le paysage des poteaux électriques, à moins que ce ne soit la photographie, les fils dans beaucoup de rues se détachent sur le ciel comme des toiles d'araignées.

Rue du petit bois, Sautron

La rue du petit bois a une allure d'allée, espacée, généreuse, droite, 250 mètres environ. On se gare tout près d'un espace vert planté de grands chênes, la rue commence ou finit ici, face à ce bosquet qu'il faut contourner en voiture. Au fond une autre rue, des Noués, très peu fréquentée. C'est calme, hormis un léger bruit sourd, la quatre voies qui permet de rejoindre Vannes passe au sud. On reste un long moment sous ces arbres, le sol est humide, boueux, il y a un hérisson mort. On s'amuse de poils de chien amoncelés comme si l'animal avait été brossé ici il y a peu de temps. Un transformateur EDF a été tagué d'une marguerite souriante et de deux bonhommes tristes qui se suivent les épaules basses. La présence de l'eau s'impose avec plusieurs plaques d'égouts et de grilles d'évacuation. Le tracé du lotissement a conservé en partie celui existant, notamment une très très longue allée plantée appelée le chemin du diable qui part en transversale du bosquet pour rejoindre la route de Nantes au nord. En 1964, rien n'est construit. L'urbanisation de ce secteur débute à partir de la construction de la quatre voies vers 1975. 1981, le lotissement est entièrement construit, depuis entre la rue des Noués et la voie rapide quelques parcelles ont été loties.

À gauche, au début de la rue, un large chemin piéton interdit aux deux roues par des potelets bois ; un homme arrive au loin. Logeant chez une amie, il se rend à pied au bourg chercher le pain, poster un colis. Les haies de ce côté gauche sont épaisses. On se doute qu'il y a peu de maisons mais qu'elles sont cossues, que les parcelles sont grandes. Aucune voiture sur la chaussée, toutes sont dans les jardins ou les garages, protégées. À droite un chemin piéton également de trois à quatre mètres de large là encore. La rue du petit bois dessert une très courte voie en cul de sac arrondi permettant d'accéder à quatre maisons. Grandes, les greniers sont amples, les toitures ardoise pentues. Celle dans l'axe est drôle, la niche du chien posée au ras de la façade semble trôner, c'est la deuxième aperçue. S'approcher des portails est intéressant, on voit qu'il faut taper un code, que les ouvertures sont automatisées. Un homme puis une femme sortent de chez eux, en voiture. Ils ne semblent pas inquiets ni trop intrigués par notre présence. Elle, répond au bonjour de Myriam par un « Bonne photo ! », étonnant vu parfois l'accueil qui nous est fait. Elle ne demande pas nos intentions c'est Myriam qui l'interroge. Elle a « vu se construire les

maisons », « il y avait une ferme, la ferme du Bois Colin, qui a vendu au fur et à mesure ses terres » - la rue du Bois Colin fait l'angle avec celle où nous sommes. Lui, dit qu'« ici ça s'est construit il y a trente ans », qu'il « est là depuis quatorze ans ». On perçoit qu'il sait son environnement privilégié et contrôlé même s'il glisse dans l'échange que certains de ses voisins, disant ne plus pouvoir entretenir, divisent leurs parcelles pour en revendre un morceau constructible. Lui, il veut garder son grand terrain.

Une maison vient tout juste d'être achevée, le jardin porte encore les traces du chantier, tas de gravats, de terre, rondins de bois fendus pour la cheminée, plaques de sol, du carrelage peut-être, sont entassées. Le trampoline avec le filet de protection lui est déjà là. Des jeux comme ça ont été individualisés, fabriqués en petit. On aperçoit aussi un tracteur en plastique, dans la haie de laurier on trouve des restes de ballons de baudruche éclatés, l'anniversaire a du avoir lieu tout récemment. En face, de l'autre côté de la rue une grande maison s'ouvre généreusement, on aperçoit l'accès au sous-sol ouvert sur le pignon, le jardin en butte encore, des hortensias roses et bleus, une petite clôture basse en PVC blanc, un sac de terreau, un chariot dévidoir lui plus design - il tient debout tel un personnage. À l'angle avec la rue du Bois Colin, une construction récente dans un autre style, compacte avec un étage et œil de bœuf au milieu de la façade, la couleur rose de l'enduit et les deux oliviers plantés de chaque côté de la porte d'entrée semblent d'inspiration italienne. La pente pour accéder en voiture au sous-sol sécurisé est hyper raide. Une clôture de l'autre côté est intrigante. Un portail en bois marron est très certainement inutilisé, la haie qui avant était à sa gauche et à sa droite, là, le surmonte d'un bon mètre. Porte d'Alice.

Rue des petits bois, Les Sorinières

La rue des petits bois aux Sorinières est une impasse, elle s'annonce comme une rue de lotissement pavillonnaire classique s'il en est. L'arrivée est un peu étrange, la rue se prend à droite dans une courbe de la rue de la cave, qui finit elle-même en cul de sac un peu plus loin. Une sorte de gros massif végétal est planté au milieu de l'entrée de la rue, bouchant l'accès, visuel tout du moins. À droite un espace boisé, interdit aux voitures et aux deux roues motorisés. Le panneau de la rue est très abîmé. Dès l'abord, on ressent une ambiance étrange. La première maison à l'angle a le jardin en friche, des montants verticaux de la clôture sont cassés, la boîte aux lettres est un peu déglinguée. L'impasse à gauche s'enroule autour d'un petite aire engazonnée de forme triangulaire, deux bancs y sont posés, quelques buissons. Le bitume est tâché. Au dessus d'une haie de canisses on aperçoit le filet de protection d'un trampoline. Les maisons sont des petits pavillons, modestes, de plain pied. Ici on ne sent pas la nécessité de présenter, ou l'envie de trop travailler les apparences, les choses sont plus déjetées, les poubelles restent sorties, les jardins font le strict minimum. Une remorque, un camping-car. Seule une maison tout en longueur avec une barrière en bois très fine évoque une ambiance de ranch, quelques fleurs. Les vis-à-vis sont lâches, la rue ne compte qu'une vingtaine de maisons.

Très vite le bruit assourdissant explique notre malaise. La chaleur aussi peut-être, tout a l'air étouffant, étouffé. Les volets des maisons sont un peu fermés, peut-être pour la sieste. On ne croise personne. Au bout de l'impasse à droite, il y a une plus grande maison, fermée par un portail métallique plein, gris, assez haut. Les maisons de gauche on peut en fait les contourner, au bout des jardins on découvre un fin court d'eau. Des petits ponts ont été bricolés afin de passer au dessus. Dur aujourd'hui de visualiser une ambiance de jeux d'enfants profitant de ces arrières moins visibles pour s'aventurer. Le sentier, balisé comme chemin de petite randonnée, mène à une grande clairière,

Les Sorinières
rue des Petits Bois



1962



1979



1985



1993



boisements créés en protection phonique et visuelle de l'autoroute

boisement créé, en cours de formation

boisement pré-existant à la création du quartier

Route des Estuaires A83 / E3

GAEC l'Endruere
groupement agricole
d'exploitation en commun

champs cultivés

rue des Petits Bois

0 100m



2013

ensoleillée, plantée dans la pente vers l'autoroute située plus en hauteur. Sans le son, l'endroit paraîtra agréable sur les photos, mais c'est infernal. Anne pense au film *Home* où la famille devient folle quand l'autoroute auprès de laquelle elle habite est finalement mise en service. L'impression avec la quatre voies de la rue à Sautron est si différente, la distance conservée par rapport à la route n'a rien à voir, ici les lieux subissent l'infrastructure, quand l'espace ou la capacité d'espacement renvoie au niveau social... On ne peut qu'être intriguées sur place, persuadées que l'autoroute est arrivée après, mais le détour historique montre le contraire. Au début des années 1990, l'autoroute fonctionne déjà, la rue vient achevé un lotissement entamé vers la fin des années 70 sur des parcelles cultivées et quelques terres boisées. Depuis la zone n'est plus lotie, on boise dans l'espoir de protéger les habitations, une continuité végétale se crée le long de l'autoroute, le bois au milieu s'épanche.

La visite se poursuit par cet espace boisé entretenu « sans phytosanitaires ni pesticides » « pour notre santé » explique le panneau de Nantes Métropole. L'impression d'abandon est redoublée. Les tables de pique-nique en bois typiques des aires de repos sont cassées, entourées de déchets. Les pistes pour la pétanque sont recouvertes de végétation, inutilisées depuis trop longtemps, des bouteilles plastiques vides de sodas laissent penser à des soirées d'ados, des mouchoirs à un coin pipi. Même ceux qui occupent parfois les lieux manquent de soin. Ce bois aurait pu être référencé comme lieu de rencontres illicites sur ce site Internet, quoiqu'un peu trop éloigné peut-être. Heureusement qu'il y a les périphéries pour que s'ébattent ces pratiques, dans les terrains vagues, les « interstices de dissonances » des adolescents ou de colère sourde des périurbains⁸⁹, lieux de cérémonies religieuses (cf. Bouaye) ou cachettes secrètes nécessaires à certains⁹⁰. La question de l'espace public monte. On en a vu si peu jusque-là, à part les terrains de sports, de domaine public accessible potentiellement espaces d'un public, qu'on oublierait presque qu'il pourrait/devrait y en avoir. Est-ce absurde et non nécessaire quand on a son jardin ? Pourquoi partir à pied se promener depuis chez soi ?

Rue du Bois Chabot, Bouguenais

La rue du Bois Chabot est située tout à l'est de cette grande commune. Elle est très passante, très fréquentée, une des plus agitées que nous ayons visitées. Elle démarre depuis un carrefour avec la rue Pasteur, un axe important reliant Rezé à Bouguenais Les Couëts, carrefour autour d'un rond-point où sont installés, dans d'anciennes maisons, un salon de Coiffure, un tabac presse PMU qui vend aussi des grandes bouteilles de gaz, une pharmacie, et une boulangerie occupant d'anciens bâtiments ruraux se met aux pratiques urbaines : près d'un ancien puits sont installées quelques tables en plastique, on peut manger son sandwich ou son goûter avec une boisson en cannette. Un mât métallique est placé sur le carrefour, il affiche les logos des commerçants, et éclaire les lieux, il fait beau. On passe du temps dans cette rue, elle est longue, et surtout pleine de détails différents, d'éléments drôles qui soutiennent la prise de vue. Repérage du panneau pédibus. « Ecogeste » le pédibus selon Nantes Métropole. C'est l'heure des retours de l'école, on voit des parents aller chercher leurs enfants, d'autres rentrent en groupe, une enfant plus âgée, longiligne et filiforme, hors temps rentre chez elle, baguette sous le bras. Les types de constructions et les époques paraissent variés. Dans la première partie de la rue, rectiligne, les portails sont métallique avec des détails de décoration, rouge torsadé ou bleu, ou en bois, plus traditionnels : tous ouvert et laissant circuler librement le

⁸⁹ Chauvier, E., *op. cit.*

⁹⁰ Vasset, P., *La conjuration*, Librairie Arthème Fayard, 2013.

regard. Myriam, par habitude, dit bonjour à une personne à sa fenêtre nous observant du coin de l'œil, pas de réponse, ici on passe, on circule, on ne s'attend pas à connaître tout le monde. Maisons à étage, de plain-pied, les jardins sont de devant sont fleuris, les garages parfois ouverts, comme celui qui laisse voir une voiture ancienne rutilante. Anne s'amuse de retrouver cet usage de la nature pour calfeutrer, à nouveau un ancien portail a été absorbé dans une haie haute et épaisse. Un chat tranquille passe sur la chaussée. Des maisons crémeuses.

Après le premier virage sur la gauche, on arrive face à un étrange bâtiment, haut, deux étages et très étroit. À cet endroit la rue s'évase pour former comme une cour, un camping-car est garé. De toute évidence, la fin du mois de juin est une période entre-deux, la préparation du séjour long de l'été dans un espace secondaire est souvent visible. Chaque fois l'idée qu'il s'agit de retraités survient, le stéréotype est fort. Sur cette partie plus large, un massif de roses, un triangle de pelouse avec un ancien puits, encore, trois jardinières sont posées dessus, des géraniums. Depuis cette courée on peut accéder à un chemin, un panneau fait main indique que le vingt et le vingt-deux se trouvent dans cette direction. On est frappée pour une fois de la présence de symboles religieux, deux voire trois niches en plâtre dans des façades accueillent des statuettes de la vierge. La rue descend, invite à suivre sa courbe. Les avions passent bas, on les entend sans que le bruit ne soit pesant. Les oiseaux chantent. Un chemin part sur la gauche. Le bâti s'y resserre, les maisons deviennent plus basses, le pied des façades est planté de fleurs des champs. Depuis la cour il n'y a plus de trottoir, les portes fenêtres ouvrent à même le chemin, les chaussons ou chaussures sont laissées sur le seuil, objet transitoire du dedans au dehors, d'un dehors ici très lié au dedans. On avance doucement, on est si proche des fenêtres que l'on peut voir les intérieurs, c'est rare, la seule fois peut-être. Deux hommes bricolent une voiture. On continue jusqu'à un grand mur, à droite, une haute bâtisse, un chemin descend le long du mur. En contrebas il semble que l'on puisse se promener, on entend un chien aboyer. Le bruit nous fait comprendre que nous sommes tout près être de la quatre voies Nantes-Pornic, jusque-là nous ne l'avions pas perçu. À nouveau une frange boisée se forme entre une infrastructure et des quartiers résidentiels. À travers un trou dans le mur à la Tati de *Mon oncle* Myriam aperçoit un clocher d'église, elle le photographie.

La rue se poursuit ensuite en pente douce, ce tronçon est limité à trente kilomètres heure. Une longue bâtisse se détache, haute sur deux étages, elle a des arcades à la modénature travaillée avec des briques. En face s'ouvre un grand portail coulissant sur roulette donnant accès à un garage, le jardin potager dans la continuité. L'ambiance est définitivement rurale. Une girouette en métal dépasse d'un mur. On entend et voit des oiseaux, des pies. Un jardin est au cordeau, la terre retournée, les rosiers taillés, la clôture est en grillage basique. La rue se termine, impression de passer à autre chose. L'histoire de cet ancien village rural de Bois Chabot est pour une fois documentée⁹¹. Jusqu'en 1950, il est « constitué de maisons modestes souvent composées de 2 pièces étroites avec dépendances, il compte 80 habitants pour 25 feux, 3 borderies et 2 maisons bourgeoises ». « La vie est organisée autour du commun, la cour du village », pour partie donc encore visible. Au loin l'ancienne Chapelle est aujourd'hui le lycée professionnel privé des Orphelins Apprentis d'Auteuil. L'urbanisation progressive de cette zone s'entame avec la construction de la route de Pornic dont les travaux débutent au milieu des années 50. Elle prend la place du lit du Seil, de la Loire au nord au Seil on trouvait en effet une succession d'îles, terrains marécageux plus ou moins immergés, un pont était situé juste à

⁹¹ Cf. le livret Chronique n°3 de Juin 2010, exemple du travail des «Chroniques de villages» réalisé par l'association AIREs de Bouguenais, mis en page par le service communication de la Ville. http://www.ville-bouguenais.fr/index.php?option=com_docman&task=doc_view&gid=2472&Itemid=1539

côté de la Chapelle. Le terrain entre la route de Pornic et le bas du hameau du Bois chabot est vendu en quarante-sept lots à la Société Nationale de Construction Aéronautique du Sud-Ouest (SNCASO) pour ses salariés. La voirie en H et les pavillons ouvriers viennent juxter le tissu plus tortueux du hameau. La densification s'opère ensuite vers le début des années 60, le long de la rue Pasteur. Entre cette route et le hameau les parcelles se lotissent maison par maison, les angles et le côté gauche étant les ultimes parcelles à se construire, en 1974, 1977, puis au début des années 80. Entre le hameau et le lycée la zone reste non urbanisée et cultivée comme à l'est *a priori* pour des raisons de richesse archéologique. On comprend dans nos carnets l'insistance sur le « suranné » ou le « vieille France », finalement de nombreux éléments patrimoniaux réfèrent à une histoire ancienne, aujourd'hui comprise dans l'urbanisation qui tend à apparaître continue.

Rue du bois des faux, Saint-Sébastien sur Loire

La création *ex nihilo* à partir de 1960 de ce petit lotissement autour d'une impasse est assez fascinante. S'enroulant en deux grandes courbures, elle dessert des petits pavillons identiques, de plain pied, souvent mitoyens deux à deux. L'urbanisation de Saint-Sébastien s'est faite à partir d'anciennes tenues maraîchères, dont celle de la Jaunaie sur laquelle se trouve la rue du bois des faux, les lotissements plus à l'est, et la zone commerciale au sud. Le tracé de cette impasse, visible dès 1959 se fait vraiment au milieu d'un très grand ensemble de terres sans aucune construction, alors que plus à l'est quelques petites maisons sont construites le long des axes. C'est à l'ouest en fait que les terres se libèrent, le groupe scolaire La Profondine est déjà construit, juste à côté de la cité des Castors du même nom où quatre rues sont loties. Actuellement on l'appelle toujours le quartier de la Profondine (avec son stade le long du périphérique). Au carrefour on croise beaucoup de monde. Le centre social, la halte garderie, l'école produisent du trafic. Une jeune femme fait l'aller-retour pour déposer son enfant. Les jardins de devant sont très fleuris, entretenus, certains peut-être moins vers la fin de l'impasse. Ils sont petits, les fenêtres proches de la rue. Il y a une homogénéité un peu drôle, une homogénéité de tons notamment, des façades claires ou pastels, des rosiers et des buissons. Une femme nous interpelle d'une maison où un arbuste est complètement mort, roussi ; Mécontente, elle est au téléphone et parle très fort, demande ce que nous faisons-là. Il y encore eu un cambriolage la semaine passée, et comme par hasard juste avant des témoins de Jéhovah « trainaient », « ils repèrent ». Nous soupçonne-t-elle d'être déguisées en photographes pour repérer les maisons vides ? Quand la jeune femme passe avec son enfant, elle commente « ce sont les jeunes de la rue, ils nous protègent ».

On poursuit notre visite, sensation d'être observées. Dans un jardin, un camping-car est garé. A notre passage, le portail automatique se referme. Un autre camping-car est stationné dans la rue, ses propriétaires le préparent, ils ont une cinquantaine d'années. Des maisons sont fermées, les gens déjà partis, sur la côte peut-être. Un vieux monsieur arrache à la binette les mauvaises herbes qui poussent au pied de son muret, le long d'un chemin qui part vers le fond des parcelles, il n'a peut-être pas de maison dans cette rue juste le terrain au bout de ce chemin. C'est la seule particularité de la morphologie de la rue. Dans l'angle trois poteaux électriques dans les parcelles, imposants. Sur la placette de l'impasse, une caravane, en attente, de marque Brasilia. 5 petits arbres, protégés en pied. Dans l'angle, à 90 degrés, deux garages sont accolés, derrière on voit le haut des boîtes de la zone commerciale. Les garages sont tous petits, aujourd'hui hors d'échelle, tous ont été réappropriés, intégrés à la maison. Un est réinvesti en toit terrasse, le garde-corps est en terre cuite rouge ajouré, à motif alternés, ronds et rectangles incurvés. Il fait

Saint-Sébastien-sur-Loire
rue des Bois des Faux



1923

rue des Plantes

rue des Gripots



1959

rue des Bois des Faux



1970

Théâtre du Reflet

La Profondine
 école maternelle

Bois des Gripots



1986

La Profondine
 salle de sports

périphérique en construction
 N844

- parcellaire
- terre cultivée
- espace boisé
- bâti
- voirie

- forêts
- prés et champs cultivés
- espaces communs et prairies
- eau
- zones tertiaires et commerciales
- rues étudiées
- limite communale



2013

point de rencontre de la Route de Clisson, du Périphérique, de la voie ferrée
limite communale entre
Saint-Sébastien-sur-Loire et Vertou

voie ferrée :
route de Bordeaux

zone résidentielle,
principalement
d'habitat
individuel

rue des Bois des Faux

Route de Clisson

zone commerciale

cité des Castors
de la Profondine
créée au début
des années 1950

périphérique

logements
individuels dans
les bois

zone tertiaire

limite communale entre
Saint-Sébastien-sur-Loire et
Basse-Goulaine

Bois des Gripots,
déjà présent sur la
carte de Cassini

champs cultivés et friches

rue du Petit Bois
Basse-Goulaine

0 200m

territoire élargi
2013



beau, on voit le ciel bleu à travers les motifs et aussi quelques hautes branches d'arbre, un cerisier peut-être. Ce détail de la rue transporte Myriam dans un souvenir de voyage, Cameroun, Yaoundé, le lieu est décalé.

Rue du Bois Hardy, Vertou

La rue du Bois Hardy est la plus longue, elle fait 1,100 kilomètres pendant lesquels l'absence d'arbre et de végétation et donc d'ombre se note facilement, le soleil chauffe tellement que Anne n'en sort pas indemne, Myriam, même si elle se trouve moche, plus prévoyante, a mis son chapeau bleu qui lui donne l'air d'une anglaise. Le blason communal un arbre millénaire visible sur le panneau de la rue fait sourire. Le tracé sinueux, nous met à nouveau dans les pas d'une histoire longue comme à Bouguenais. C'est en effet un tracé ancien, le bois Hardy apparaît sur les cartes de l'Etat major (vers 1840). Cette rue permet encore aujourd'hui de rejoindre le village de Beautour, créé autour d'un accès à la Sèvre, à la route de Nantes à Clisson, axe majeur au nord. C'est ce trajet que nous allons faire, d'autant que nous avons pique-niqué ce jour-là sur l'espace de loisirs de la cale de Beautour. On remonte la rue. A droite une école, un post-it indique aux parents anxieux que « Les classes de CE2 et de CM2 sont bien arrivées au Futuroscope ». Principal changement, récent, la rue est maintenant coupée par un bus à haut niveau de service, le *busway*, en circulation depuis 2007, qui part du centre-ville de Nantes jusqu'au périphérique, à la porte de Vertou où a été aménagé un parking relais. Le *busway* emprunte vers le périphérique la rue de la Grand Maison, très large, et ici habilement mise à profit. Il est drôle de constater que cette rue surdimensionnée est construite en 1978 du fait de la création de l'échangeur, et à l'opportunité de traverser à cet endroit occupé par des terres maraîchères offrant une grande surface « libre ». La vue aérienne révèle l'énorme impact dans le paysage de cet échangeur et de cette large rue rectiligne disproportionnée par rapport réseau auquel elle se raccorde. La rue donc traverse une très grande parcelle maraîchère repérable sur les vues aériennes comme la dernière « résistant à l'urbanisation » depuis la fin des années 60, époque où les abords de la rue, voire le deuxième rideau de parcelles accessibles par des venelles sont presque entièrement construits. Cette nouvelle rue libère deux sous parcelles où se construisent deux lotissements en « raquette », laissant un peu de terrain autour de ce qui semblait être la demeure du domaine initial. Le réseau et ses logistiques propres participent à dessiner des configurations locales, d'emblée refermées. A l'emplacement des anciens bâtiments d'exploitation un grand pylône électrique dans un jardin privé est aujourd'hui la trace la plus évidente de l'activité agricole.

Au carrefour avec la rue du bois Hardy, le mobilier urbain et la signalisation sont sur présent. Le panneau publicitaire quatre par trois est l'occasion en ce début d'été de faire de la publicité pour un poêle à bois. On s'amuse du nombre de panneaux, de feux, de surépaisseurs de sols, d'éléments d'éclairage. D'autant que dans cette rue c'est la première fois que des choses sont « dites » par une intervention « vandalisant » le mobilier urbain. Sur un panneau « Stop » on a écrit *Why Us Com*, sur un « Sens de circulation obligatoire » une flèche dessinée rajoute un sens, même chose sur un panneau « Attention rond-point », les trois traits circulaires ont chacun une flèche à chaque bout. Perte de sens, de repère, ironie sur l'injonction, le conformisme... On est interpellé, effet réflexif de ce geste ambiant⁹² dans l'espace public. Le *busway* a inscrit cette rue et les territoires autour dans la métropole. La pression foncière est visible, des mutations

⁹² Thibaud, JP. « La fabrique de la rue en marche : essai sur l'altération des ambiances urbaines », *Flux*, n°66-67, 2006-2007.

récentes : deux extensions de *gentrifieurs* à l'architecture contemporaine au fond des parcelles, une peinte en bleu clair, l'autre faite de petit lattis de bois ; un petit collectif récent avec parking commun où une pergola en bois mal proportionnée fait de l'ombre à un palmier nain fiché dans un trou carré au milieu du bitume ; rez-de-chaussée qui deviennent d'activités professionnelles libérales, un dentiste, qui demande à ce que le vague espace libre lié au retrait du bâti par rapport à la rue soit laissé à la « clientèle. La rue du bois Hardy est très hétéroclite, on voit de nombreux rapprochements liés aux époques et aux échelles qui se croisent. Des cabanons de campagne avec de vieux rosiers côtoient des portails PVC gris, plein, à déclenchement automatique ; des maisons balnéaires à étage avec balcon aux barreaux ondulants font face à des poules élevées au grand air. Le bâti rural le plus ancien est situé au carrefour juste après celui du *busway*, il y a maintenant un rond-point matérialisé par un grand cercle blanc. Ensuite la rue s'élargit, de grands trottoirs, des maisons qui vont des années 50 aux années 70, toutes au milieu de leurs parcelles, avec leurs styles propres. On voit passer un bus Lila qui rejoint la route de Clisson.

Cette rue renforce notre « bestiaire » des rues du bois et donne à voir un condensé des rapports à la nature : un sac jaune dans les arbres pour piéger les insectes, un faon en plâtre, un arbre taillés taillé en cornichon, un autre en personnage grognon de dessin animé, une plante accrochée à la marquise au dessus d'une porte d'entrée se superpose parfaitement à la glycine dessinée sur cette même porte. On copie le vivant par des faux, et le faux est anthropomorphisé, personnifié. On préfère le canard accroché à son pare-brise que de s'en occuper pour de vrai. Anne est interpellée par les pare-soleil pour pare-brise, deux voitures ce jour-là en sont munies. Cela renvoie à ce rapport désiré à la nature, à l'envie d'un monde climatisé. Elle se souvient que sa mère mettait ça, ça l'énergait. Avec Myriam on échange sur notre ressenti d'une volonté de laisser parfois les choses à l'extérieur de l'habitable (l'insecte, l'air chaud, l'air froid, on évoque les volets roulants...) ou de passer par une succession d'habitables.

Rue de Bois Colombes, Orvault

Nous avons choisi cette rue pour son nom poétique, Orvault est une de ces quelques communes où un choix était possible. En approchant, les rues d'Enghien, de Vincennes, d'Auteuil et du Parc des princes finissent pas nous mettre la puce à l'oreille, de cheval ! L'urbanisation de la commune d'Orvault se fait dans la continuité de Nantes au sud dès les années 20. L'histoire locale⁹³ raconte qu'Alexandre Goupil, un homme d'affaires malin, passionné des chevaux et de Paris, achète en 1923 une demeure bourgeoise pour aménager sur les terrains le lotissement du Petit Chantilly. Echec commercial, les parcelles ne sont construites qu'à la Reconstruction, elles restent longtemps des parcelles de jardins nourriciers ou de plaisance. Un couple, sorti de chez eux pour s'enquérir de la raison de notre présence, nous raconte leur version de l'histoire. Dans cette dernière, c'est Jules-César Decré qui possède toute la zone⁹⁴ - « ils étaient horriblement riches » précise la femme - et qui aménage ce lotissement dans l'entre-deux guerres. Ces habitants nous confirment que les parcelles ne seront loties qu'après la seconde guerre, longtemps il n'y avait que quelques cabanes. La vue aérienne de 1954 montre en effet le parcellaire très fin

⁹³ http://www.orvault.fr/download/culture/celebre/Alexandre_GOUPIL.pdf On aperçoit en effet le tracé du lotissement sur la vue aérienne de 1923, les rues de Bois Colombes, Enghien, Vincennes sont au milieu de champs cultivés. Il fit construire plus tard un hippodrome qui n'existe plus aujourd'hui.

⁹⁴ Si Jules-César Decré intervient c'est plus tard, pour construire le premier Hypermarché *Record* en 1968 route de Vannes, juste au sud de la rue de Bois Colombes, à l'emplacement de l'actuel Auchan, la galerie commerciale du secteur

Orvault

rue de Bois Colombes

-  forêts
-  espaces communaux et prairies
-  bois
-  parc
-  eau
-  zones tertiaires et commerciales
-  espaces verts liés au sport
-  rue d'habitat
-  lotissement le Petit Chantilly
-  limite communale
-  tramway

0 250m

territoire élargi
2013

zone commerciale se développant le long de l'axe route de Vannes depuis les années 80

les lotissements mitoyens au Petit Chantilly se sont construits dans les années 80

rue de Bois Colombes

1er lotissement créé de la zone : le Petit Chantilly dont le tracé apparaît dès 1923, au milieu des champs, rattaché à l'avenue Felix Vincent et l'avenue de la Morlière

place d'Auteuil

ancien grand domaine de la Haie Morlière divisé depuis les années 30

avenue Felix Vincent axe le long duquel se développe cette partie de la ville
-dans les années 20, mitage
-dans les années 50, constructions le long et des rues perpendiculaires commencent à se créer

Vallée du Cens

dernières zones de terres cultivées restantes et urbanisées dans les années 90

Parc de la Gaudinière



N

Sillon de Bretagne

ligne de tramway prolongée en 2004

lotissement construit dans les années 60, durant cette période, on observe un archipel de lotissements entre les champs cultivés sans liens entre eux et rattachés aux grands axes

immeubles d'habitats collectifs construits dans les années 70

limite de la ville de Nantes

quartier Breil-Barberie : quelques lotissements apparaissent dès les années 20 dans la ville de Nantes le long des grands axes mais les grands domaines et les terres cultivées restent très présentes dans cette partie de la ville jusque dans les années 60

limite communale entre Orvault et Saint-Herblain

un des premiers lotissements après le Petit Chantilly construit hors des limites de Nantes, en 1949

au milieu des champs et quelques petites constructions. « Ça c'est solidifié au fur et à mesure », « en 1968, il y avait encore les vaches au bout du champ ». Le tram passe non loin, il s'entend. Dans l'axe de la rue, se dresse le Sillon de Bretagne, premier Immeuble Grande Hauteur d'habitation HLM construit en 1974 qui vient de connaître sa seconde réhabilitation.

Au début de la rue, un vieux monsieur discute avec une dame âgée venue lui rendre visite, ils parlent par-dessus le portail. On se dit que de mémoire de premier propriétaire les changements ont dû paraître rapides et impressionnants. Sa maison est petite. En face, un cabanon type bord de mer avec pignon en triangle et faux colombage, il s'appelle « jour d'avril ». Derrière, accolée, le début d'une construction plus récente. Deux femmes sortent en robe de printemps, se demandent si l'on vient pour verbaliser car elles ont laissé leurs voitures garées sur le trottoir. La rue n'est pas une rue passante, ça ne circule pas, elle semble dévolue aux riverains, mais la commune serait-elle plus regardante ? Après la maison du vieux monsieur une autre, minuscule, puis une parcelle qui est toujours un jardin ; Il est beau, des fleurs, des arbres fruitiers, on voit une belle pomme rouge, de la vigne. De nombreuses maisons dans cette rue ont un cylindre pour recevoir la presse locale, Ouest-France ou Presse-Océan. Une plaque en bois chez le vieux monsieur précise Presse-Océan. Vieux rosiers, rideaux aux fenêtres, chat derrière la fenêtre, les occupants semblent être là de longue date. Un antivol de vélo ferme un portail, on est loin de l'automatique. Une maison avec un étage, années 50. Une en retrait, années 80. Une loin derrière un jardin potager très fourni est à peine visible. Plusieurs de la même époque ont sur leurs façades un escalier extérieur donnant sur un balcon filant. Aucune « cohérence » d'aménagement de la rue n'est visible. Les clôtures de tous types rivalisent d'originalité. Toutes sont fleuries au pied. Des maisons ont les devants carrelés, avec banc et plantes en pot, d'autres pavés avec un moulin miniature, des arbres nains bien coiffés ou des plaques savamment placées en pas japonais. Il y a quelque chose ici du mini golf, manière de dire peut-être le goût populaire, l'origine modeste des lieux. Le trottoir est fait de morceaux de revêtements distincts, suivant chaque parcelle privée avec laquelle il est en continuité. Ici on entretient au-delà de sa clôture, ici on décore. Notre bestiaire se complète, les dessus de poteaux sont définitivement des emplacements privilégiés pour les statues d'animaux, sauvages comme domestiques.

Une mutation récente marque la physionomie de la rue et n'est pas du goût du riverain d'en face. Quasiment à l'angle, une maison a été remplacée par un petit immeuble collectif à deux étages, plutôt bas de gamme, enduit rose, du linge aux fenêtres. Le voisin travaille de nuit, il parcourt beaucoup Nantes et les communes alentours, pour lui on voit ça partout « la moindre maison qui change est écroulée et ils font deux trois maisons. De toute façon, c'est rendu obligatoire, mais ça change hein ! Pour beaucoup, on a connu que des champs ici ».

Chemin du petit bois, Rezé

Le chemin du petit bois est très pentu et court. Bitumé, il fait un virage à gauche à 90 degrés pour déboucher dans la rue Georges Crétin qui à droite se finit en impasse sur la plaine de la Sèvre, espace public de déambulation piétonne ou plus sportive. Quelques maisons ont un portail leur offrant la possibilité de sortir directement de ce côté, ils semblent pour la plupart inutilisés. Ce réseau de voies dessine un îlot carré, bordé de maisons presque toutes mitoyennes. À droite du chemin du petit bois l'angle est ouvert sur un grand jardin en pente, au loin une barre d'immeuble imposante. La pente fabrique des jeux de hauteurs, l'ensemble est varié. Détails de sol marquant les entrées de garage

sont situées sous le niveau de la rue. Les fils électriques eux tissent le ciel. Un vieux camping-car est stationné dans le chemin, il est à vendre. Les entrées des jardins, chemins de pelouse, laissent apercevoir ce qui semble être à nouveau des toutes petites maisons cabanons comme à Orvault. Ici aussi, les portails sont fermés aux antivols de vélo... Autre modèle de tuyau d'arrosage, un coin est aménagé à gauche du garage : robinet extérieur, bac pour se rincer les mains, les produits sont posés dans un petit reposoir en métal, au dessus l'enrouleur automatique mural. Certains avec verrouillage sécurisé peuvent apparemment coûter jusqu'à quatre cents euros, la distance est trop grande pour le vérifier, peut-être celui-ci est-il plutôt de « Mr Bricolage » à quatre-vingt dix euros. Valeur l'automatisme. Quoi de plus chiant que remballer ces rallonges ou fils d'aspirateurs qui toujours s'emmêlent, coulissent mal. Dans un jardin, il y a cet arbre étrange, l'araucaria du sud du Chili et du sud ouest de l'Argentine, surnommé le désespoir du singe depuis son importation vers l'Europe⁹⁵. Le premier en France fut planté en 1837 au Jardin des plantes à Paris. La nature rappelle les imports et les exports des cultures. Il vient d'être classé dans la catégorie « En danger » de la liste rouge de l'UICN (Union Internationale pour la Conservation de la Nature). Sur son tronc, trois traces de tailles dessinent comme un visage avec des dreadlocks. On ne sait plus si on l'a vu, cet arbre personnage, sur place ou si la photographie le révèle, il y paraît si expressif.

On rencontre un vieux monsieur, il nous parle aussi par dessus le portail. Il y a cette attitude caractéristique - sur les images elle devient visible, cette similitude des postures des corps - d'une discussion menée comme ça, à la volée par-dessus le portail on se dit deux ou trois banalités d'usage. Ce monsieur est devant sa maison, toute petite, il vient chercher le courrier. Il est né dans le quartier, a habité la rue perpendiculaire juste plus haut quand il s'est marié, et est ici depuis 1942. C'est à l'origine une maison d'urgence préfabriquée en bois. Depuis il l'a bien isolée avec de la laine de verre. « Avant le chemin était en terre, il y avait de l'herbe ». Ce passage de l'herbe au bitume synthétise deux époques, maintenant c'est le tout imperméable. En 1923, on voit que la rue de desserte, la rue Jean-Baptiste Vigier, structure le début de l'urbanisation, il y a quelques constructions éparses le long de la rue et du chemin. En 1954 le tracé est celui actuel, début 60 presque toutes les constructions sont présentes. En 1968, la barre de logements est construite. Juste après la maison du vieux monsieur un coin comme resté de ces années 50, un morceau en friche avec un hangar agricole, un vieux puits. En face deux constructions toutes récentes. Celle de l'angle est une maison individuelle, grande, haute, avec une terrasse derrière un muret de clôture enduit rehaussé d'une palissade bois de un mètre environ. L'autre opération, séparée par l'accès au garage dans la pente en demi sous-sol, est similaire dans l'architecture, toiture tuile plate, enduit blanc. Construite en alignement de voirie, en R+1, elle semble abriter deux appartements. La densification s'opère par « casement » de ces boîtes plus hautes et plus grandes. Ce n'est pas la première rue où nous pouvons observer ces jeux de monopoly. Juste devant le portail une moto est stationnée, à poste, attendant que son propriétaire qui fait sa pause de midi (on l'a vu passer juste avant) reparte. Si ce n'est pas vraiment une impasse, on sent que la présence est habitante, et non passante ou circulante.

Rue du bois Rouaud, Indre

C'est peut-être la plus ancienne des rues. La carte de l'Etat Major montre qu'à la moitié du XIX^e une longue bande en bord de Loire est déjà construite autour d'un port. Basse-

⁹⁵ Un importateur ayant imaginé que les piquants dissuadent ces animaux d'y grimper, même s'il n'y a pas de singes au Chili http://fr.wikipedia.org/wiki/Araucaria_du_Chili

Indre comme on l'appelle est une ancienne île, émergence du Sillon de Bretagne dans le lit de la Loire. Sur la rive d'en face l'île d'Indret, château fort, puis arsenal d'Etat au XVIII^e, fonderie en 1777, aujourd'hui « unité propulsion » du groupe DCNS spécialisé en navale de défense et dans l'énergie. Toujours une île selon Myriam, croisant parfois au Pellerin les cadres de cette usine. Le bac passe toujours la Loire à cet endroit. Habiter cette partie de Basse-Indre est donc chose ancienne mais l'aspect insulaire n'est plus visible aujourd'hui, reste cette particularité de rues à forte déclivité perpendiculaires au quai. La rue du Bois Rouaud est en sens unique. On l'arpente depuis le quai. À l'angle un camion intervient sur le réseau électrique. La rue est vite parcourue, il n'y a pas grand-chose à se mettre sous la dent, en fait on ne peut presque rien voir. À droite un grand mur de pierres laisse deviner un jardin, apercevoir quelques arbres. Pour l'écoulement des eaux du fait de la pente, à gauche et à droite de la chaussée il y a un caniveau assez profond. Les sorties de garage comme de maisons doivent faire avec, les gens ont souvent placé des plaques de tôles. Les façades sont très peu ouvertes, hautes, empilées, difficile de comprendre par où les gens rentrent chez eux en fait. Sur le haut d'un mur on a placé des tessons de verre. Une maison a été refaite ou juste repeinte récemment. En bleu ardoise. Une venelle. On a laissé devant une porte des gamelles pour un chat déjà passé par là. Au bout un jardin, de la vigne. Deux voitures sont stationnées dans l'impasse ainsi qu'un camion de baroudeurs, vers le haut c'est interdit sous peine de fourrière. Ce jour-là, les bacs poubelles et les sacs jaunes transparents sont déposés, une petite partie plate semble créée à cet effet. On croise un homme, il n'a aucune idée sur l'origine du nom. Son voisin sort, ils commencent à discuter et reviennent vers nous, l'autre est là depuis plus longtemps. « Le bois Rouaud, ça vient du nom du propriétaire, le bois s'arrêtait juste là, à ce mur, chez moi entre parenthèses, mais il y a de ça deux cents ou trois cents ans ».

Une fois redescendues, on arrive sur les bords de Loire. À cet endroit elle n'est pas visible, seule l'usine d'Indret surpasse la végétation haute qui coupe l'horizon. Du haut de la rue d'ailleurs l'eau n'est pas visible non plus. Le long de cette promenade Anne prend une photo qu'elle va conserver longtemps accrochée au mur, un banc placé face au paysage. Elle est marquante car unique, nous n'aurons pas d'autres images d'un espace public au paysage qualifié, valorisé. L'habitant qui nous a fourni les informations nous rattrape sur le quai : « il n'est pas sûr, il ne faut pas tenir ça pour vrai ». Voulant fortement nous aider, il a du inventer, pas de trace pour une fois d'un propriétaire terrien du nom de Rouaud. Cette question semble mettre nos interlocuteurs dans la nécessité de répondre. Politesse ? Civilité minimale dirait Goffman ? Ou estime de soi à ne pas admettre qu'on ne sait pas ? Cette question tombe tellement sous le sens qu'on s'autorise, quoi qu'on en dise, à répondre.

Allée du Bois Tillac, Le Pellerin

L'Allée du Bois Tillac fait un carrefour avec la rue de la Jaunaie, principale route d'accès par l'est au Pellerin. Deux petits panneaux superposés indiquent le Lycée d'enseignement agricole privé « Saint-Gabriel Nantes Océan ». Il est sur deux sites depuis 2010, dont le Bois Tillac spécialisé en chevaux. Au bout d'une longue allée rectiligne, on arrive sur l'entrée du lycée, des bâtiments très en longueur à droite, apparemment habités, à gauche les installations équestres, tout autour des champs cultivés. Ce terrain est en promontoire sur la Loire, juste en contrebas passe le chemin de la Martinière. Le Lycée s'est construit sur un ancien domaine seigneurial dont le château a été détruit à la Révolution. Fondé par le Frère André Durand il a ouvert le 15 septembre 1955. De nombreux panneaux rappellent qu'il s'agit d'une propriété privée, l'un deux prévient qu'il « est interdit à

toutes personnes étrangères au lycée de se promener sur les terrains de la propriété sous peine de poursuites ».

L'allée est coupée en deux parties. Entre le lycée et deux anciens poteaux en tuffeau la voie est privée (Google Street View s'arrête à ce niveau). Deux voisins sortis nous interroger sur nos intentions nous l'expliquent clairement « on ne devrait pas être là », les bas-côtés, au moins, appartiennent aux Frères Saint-Gabriel. Avant il y avait la grille donc c'était plus clair, mais ils l'ont meulée. Ils n'aiment pas voir fureter, des promoteurs sont venus leur acheter des terrains... On ne comprend pas tout. Leurs maisons sont les deux seules construites au bord du chemin presque invisibles derrière la haie (l'une date du milieu des années 70, l'autre des années 90). Le facteur passe en scooter. Pour une fois, un de ces habitants est très au point sur le nom de la rue. Le Tillac est un morceau de bateau, c'est la plateforme à l'avant du pont des toues où montaient les bêtes qu'on emmenait sur les îles ou traverser la Loire. Lui, était menuisier charpentier dans la marine. À l'époque ils faisaient tout – comprendre manuellement - y compris couper les arbres. Il revendique d'avoir participé à couper quelques-uns des arbres de cette propriété pour construire des navires. Le nom de la rue raconte le lien à la Loire, à l'activité du Port du Pellerin et de l'Atelier des Coteaux juste à côté à l'est⁹⁶. Comme à Indre ou à Vertou, la présence de l'eau influe sur l'histoire de la rue.

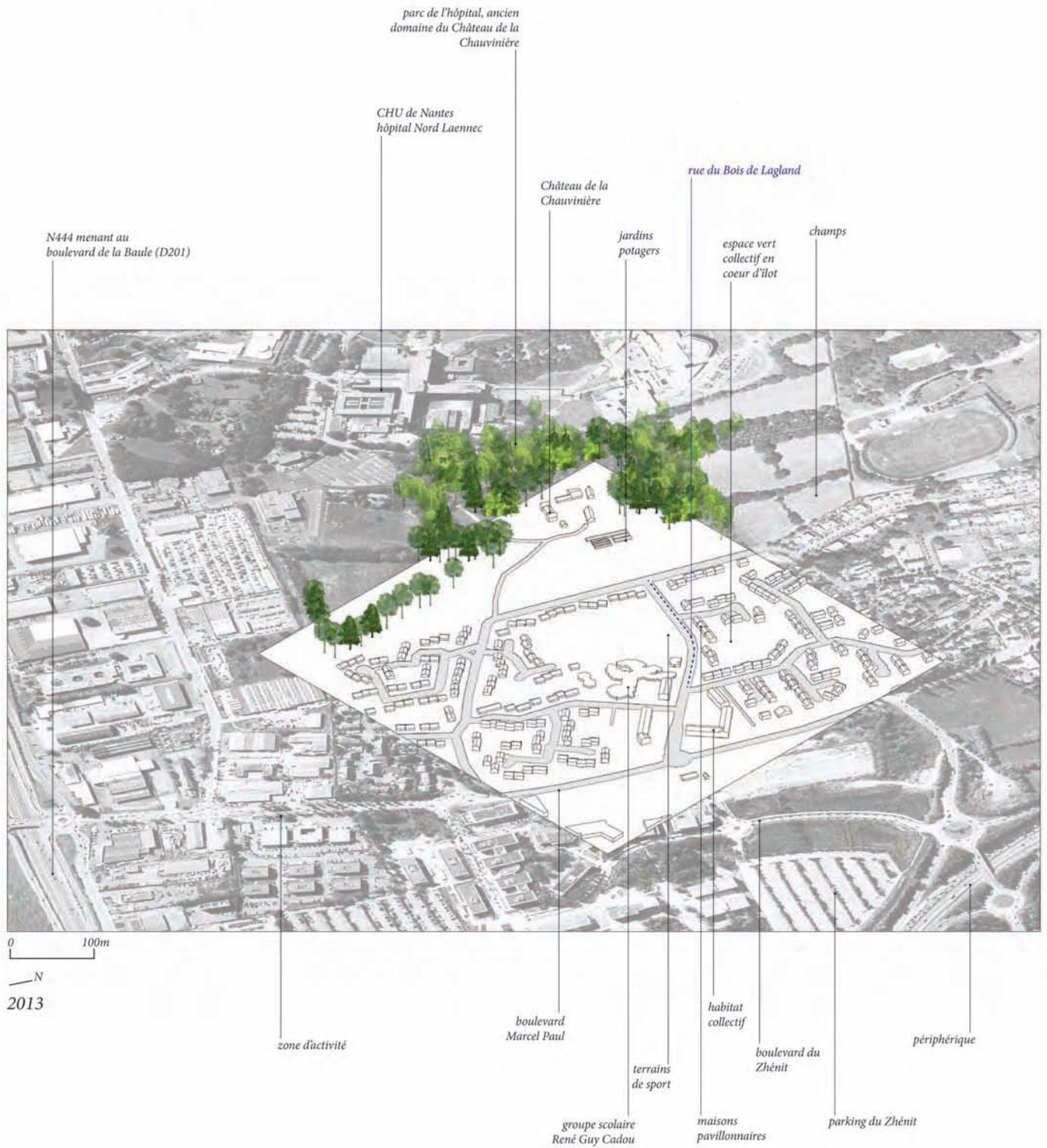
Sur les cartes du XVIII^e, la mise en scène de l'allée par deux pièces d'eau de chaque côté du portail ouvrant sur deux cours plantées est manifeste. Les deux pièces d'eau sont là, l'une est couverte de lentilles d'eau on entend des grenouilles, la petite maison dans le fond fait penser à un lointain gardien. De l'autre côté sa jumelle est plus dissimulée dans la végétation. La seconde partie de l'allée commence ici, toujours rectiligne plus large, elle est bordée d'acacias taillés très courts. Sur cette partie en 1959 une seule maison est construite un peu en retrait de la voie. C'est cette étrange maison que l'on repère tout de suite, elle s'appelle « laissez les dire ». Dans le jardin c'est Tati démultiplié, rien que la vue aérienne est cocasse. Entièrement minéral, des petits cailloux blancs découpent des emplacements pour des plantes en pots ou des éléments de déco comme une grosse cloche de verre. Le mur de la maison pain d'épices est travaillé avec des pierres fichées dans l'enduit, le pignon et la cheminée sont de couleur bordeaux. Récemment l'angle de l'allée et de la rue de la Jaunaie a évolué. À la fin des années 80, une première maison est construite ; orientée vers la rue de la Jaunaie elle ne montre à l'impasse que son pignon aveugle. Sur la parcelle mitoyenne se termine le chantier d'une maison cube à toit terrasse, des tubes PVC et un tas de terre sont visibles derrière la clôture. En face, on aperçoit à travers le feuillage une grande éolienne. Revenues sur la grand route, on croise une vieille dame. Elle habite un peu plus loin et s'oblige à marcher, pourtant ce n'est pas facile ni agréable ici. Elle s'arrête, nous parle un peu et aussi sec nous remercie pour la caouette : « les gens ne prennent plus le temps de se parler ». Elle a connu cette rue sans trafic !

Rue du bois de Lagland, Saint-Herblain

Cette rue est assez différente de la plupart de celles visitées. Elle s'emprunte depuis le boulevard Marcel Paul, boulevard communal de desserte nord-sud. Le début de la rue est très large, parterre central planté, les immeubles HLM sont très en retrait. R+2, toitures ardoise, les volumes des entrées sont sous porche ou au contraire ressortis en petite guérite. Le bailleur est *Atlantique Habitations* comme à Sainte-Luce. La présence d'une

⁹⁶ <http://www.shpr.fr/?Ateliers-et-magasins-des-Coteaux>

Saint-Herblain
rue du Bois de Lagland



double barrière levante (une pour chaque voie) est intrigante. Une femme bossant à la cantine de l'école située plus loin nous renseigne. À cause du Zénith, il y avait des voitures qui se garaient les soirs de concert, entraînant de la gêne pour les riverains, alors il a fallu interdire l'accès. Nouvel effet de localisation défavorable. D'autres détails renvoient à une situation périphérique. Les lieux sont assez détériorés, sûrement car très utilisés et pas strictement par les riverains comme dans de nombreuses rues traversées : pieds de lampadaires cassés, lampadaire arraché, traces de voiture brûlée sur un emplacement de parking, déchets de Mac Do à coté de la poubelle à la sortie de l'école, panneau stop plié en deux ; la chose publique est malmenée. Des écrits : « la pute du 44 c'est Maiwé, elle susse forre », « ta race ».

Dans cette rue une aire de jeux entourée d'un petit muret ; cheval à bascule, toboggan, tape-cul. Un point d'apport volontaire de déchets, le camion passe récupérer le verre, le bruit est assourdissant. L'école à gauche, on entend le nettoyage des verres et le bruit des machines de la cantine, des personnels discutent. Les enfants sont dans la cour et se demandent ce que font ces photographes. Ecriture au sol, panneaux, la présence d'enfants nécessite de faire ralentir. Depuis cette dernière partie de la rue on accède à deux municipaux, un panneau précise les comportements et les publics autorisés. À gauche un peu dissimulé avec un grand terrain de foot enherbé. À droite un espace libre au cœur d'un groupe de maisons pavillonnaires. Assez vaste, les jardins donnent dessus, on aperçoit surtout des haies épaisses. La rue se termine face à un espace vert imposant, en partie des champs cultivés peut-on distinguer à travers la clôture. C'est le parc de l'Hôpital Laënnec. À l'angle, une maison fait chambre d'hôtes (elle est référencée sur Nantes-tourisme.com), on voit le panneau « Gîtes de France, 3 épis ». L'Hôpital s'est implanté sur le domaine du Château de la Chauvinière (du XVIII^e). En 1960, on voit des champs, le boulevard Marcel Paul et le très long chemin menant au château. Avec la construction de la quatre voies vers la Baule et Saint-Nazaire au milieu des années 60, la construction de la zone d'activités entre cette route et les limites du parc débute. L'aménagement de la rue du Bois de Lagland est le fruit d'une opération unique datant du milieu des années 80, école, collectifs, pavillons et espaces verts sont conçus ensemble.

Rue du Bois doré, Saint-Aignan-Grandlieu

Nous voici le plus au sud de notre parcours. Dans un virage une placette parking « paysagée » ; lavande, graminées diverses. Un panneau annonce l'entrée dans la *Résidence* – c'est tout de suite plus porteur – de la Gendronnerie. Sur le panneau un plan indique les noms des rues et en rouge les maisons, en vert les parties végétales, en jaune les espaces piétons communs, soit des traverses qui permettent de couper le lotissement soit des espaces carrés. Le système de voirie est une double raquette, une boucle plus courte se greffe sur une première boucle. Le lotissement a fait l'objet d'un réaménagement récent, on trouve le dernier cri niveau voirie : du bitume rose pourpre et bleu afin de distinguer les trottoirs de la chaussée et signaler les carrefours avec priorité accordée soit aux piétons (le rose couvre alors le carrefour légèrement surélevé) soit aux voitures ; l'utilisation d'une signalisation de couleur verte au sol pour la piste cyclable, avec un cycliste peint régulièrement, la continuité de la piste étant marquée aux carrefours par un damier. La commune de Saint-Aignan réfléchit particulièrement à son étalement urbain, le projet communal s'axe sur les déplacements doux vers le bourg. Il est à un kilomètre à vol d'oiseau, on entend l'église sonner midi. Le bruit des avions aussi.

Au début de la rue, un panneau « Interdit au camion » est surmonté du panneau « Pensez à nous, Roulez tout doux »⁹⁷. La rue est très large à cet endroit, les bas-côtés sont séparés de la chaussée par des parterres de pelouse accueillant des arbres. Un abribus sans indication de numéro, pour le ramassage scolaire. Au premier des nombreux virages de cette rue, la configuration est particulière. Une maison semble posée là, au ras d'une partie bitumée avec l'emplacement pour la voiture signifié par un carré au milieu de la pelouse. La boîte aux lettres décorée indique que la famille Youpi habite ici. Juste après un grand arbre semble prêt à tomber son tronc parallèle au sol, la maison semble n'avoir pas pu de ce fait installer le portail prévu, préférant laisser cette partie du jardin en friche. La maison d'à côté est fermée, le jardin non entretenu traduit le départ pour durée indéterminée des occupants. Des plantations domestiques surgissent au milieu de plantes sauvages. Les maisons ne sont pas très grandes ici. Peu de perspectives. Le muret bas enduit surhaussé de petites barrières PVC ou de mini haies végétales devait être imposé par le règlement. La voirie et sa sophistication contrastent avec une déprise un peu globale, certaines maisons ont les clôtures qui s'émiettent, des murets se fendillent. À droite, dans un virage, un espace libre délimité par des barrières en croisillons bois. On ne se sentirait pas ce jour-là d'aller s'asseoir sur un de ces bancs. Un carrefour. Il est aménagé en place, des bordurettes en brique délimitent des parterres remplis de graminées et de petites fleurs orange. On entend un gros chien aboyer. Le panneau de la rue des Quarterons, perpendiculaire, a des petits impacts de balles. Décidément l'ambiance est étrange. Sur un poteau, un aigle sculpté, une tortue aussi. Elle son propriétaire doit particulièrement bien l'aimer, à la base elle est censée servir à frotter ses chaussures. Voilà nos représentations animales ! On doit pouvoir marcher dessus mais coupable, on les remet en bonne place. Un petit arbuste et un plus grand taillé arrondi sont coincés côte-à-côte entre le portail et l'entrée du garage, « c'est moi Laurel », « c'est toi Hardy », « c'est toi le gros et moi le petit ». Risibilité du travail humain de mise en forme de la nature⁹⁸. La dernière partie de la rue s'enfile toute droite, plate. C'est plat ici de toute façon, on est proche du lac. On est dépassé par le facteur à moto avec trois grosses sacoches. Un habitant sort chercher son courrier. Tout ce qu'il sait c'est que quand il a fait construire « c'était un bois », il a trouvé plein de racines dans le sol. « Doré ? ». « C'étaient des chênes ». La vue aérienne montre qu'à l'emplacement actuel de ce lotissement construit entre 1985 et 1990, depuis 1945 au moins ce sont des parcelles cultivées. Les rares maisons ou bâtiments ruraux se trouvent le long de la rue principale. Seule la parcelle cet habitant en limite du lotissement est mitoyenne d'une parcelle en effet boisée.

Anomalie. Concentrées sur la question des noms de rue, on repère dans un jardin bien en vu un panneau accroché à un poteau bois surmonté d'une petite cabane à oiseaux : rue de la promenade. Comment comprendre ce geste ? Doit-on envisager un décalage ironique visant à dénoncer le fait que les rues du lotissement ne sont en rien ni promenables ni promenées ? Ou s'agit-il de revendiquer son appartenance à la catégorie des propriétaires méfiants (voire méchants) certes par l'ironie mais pour dire « ne vous avisez pas de vous promener par ici⁹⁹ » ? Attachons-nous aux images. Dans le cadrage de Myriam le panneau se retrouve en second plan derrière un portail en fer forgé d'environ deux mètres de haut à bouts en pointes... L'interprétation est d'emblée induite, assez claire. Dans le

⁹⁷ Dans une des versions les moins misogynes selon olivier Razemon <http://transports.blog.lemonde.fr/2012/08/30/devant-lecole-attention-panneau-misogyne/>

⁹⁸ Peut-être aussi que la photographie, par le cadre qu'elle découpe autour des choses souligne les géométries, les lignes parallèles entre elles.

⁹⁹ J'ai déjà eu l'occasion de voir une version plus trash de ces pratiques. Dans un jardin du Villagexpo le propriétaire avait installé un panneau de signalisation sens interdit où il avait écrit « terrain miné ».

cadrage de Anne le panneau est juste au dessus du second portail, plus étroit, plus petit, bien moins démonstratif. C'est par contre le rajout sur le poteau d'un « Attention au chien » qui oblige à considérer en effet que ce panneau s'inscrit dans les techniques dissuasives de registre ironique. Ou bien est-ce que le chien se promène...

Avenue du Bois, Carquefou

Le chemin de Sainte-Luce à Carquefou coupe dans la métropole : surprises d'arriver par les arrières de la route Nantes Paris, de rouler dans des zones d'activités inconnues, puis de longer le terrain militaire vaguement connu, d'arriver enfin avenue du bois. Sensation de n'avoir empruntées que des marges, des franges. L'avenue du bois est un lotissement dans un bois. Bas-côté de pelouse bien tondues avec noues. L'avenue est longue et sinueuse. La largeur de la voirie est presque indécente tant elle semble dire « ici on ne fait pas les choses chichement, on prend nos aises ». Les arbres, des grands conifères, sont très hauts, la végétation fait masse et étanchéifie les maisons entre elles. Tout est très vert, « ça déborde de vert » a noté Myriam dans son carnet. Les sons sont un peu étouffés, on se demande si le soleil arrive jusqu'au sol (la vue aérienne montre que les seuls à avoir coupé leurs arbres ont construit leurs piscines, de fait peu nombreuses dans cette rue). On est proche d'un grand axe mais impossible ici de le percevoir. Peu de haies hautes, les jardins sont le plus souvent visibles par les larges accès aux maisons, portails ouverts. Certaines sont parfois si loin de la route qu'il est difficile de toute façon de les distinguer vraiment. Les maisons cossues, toutes individualisées semblent aussi uniformes : toitures ardoise hautes avec des chiens assis - les maisons ont des greniers et des sous-sols - style néobreton de rigueur. Le lotissement date du début des années 70, les cadres supérieurs s'autorisent la construction de leurs maisons.

Au début de la rue, à gauche, une maison est en travaux. La voiture, belle, propre, est garée dans le jardin. Une boîte à oiseaux sert de boîte aux lettres. La haie de laurier vient d'être coupée « nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés, la belle que voilà ira les ramasser... ». L'entretien est partout manifeste, les haies sont droites, l'herbe vient d'être tondu sur les parties communes créées par les déhanchements de voirie aux carrefours. Il s'entend aussi. En cet après-midi nous entendons les oiseaux et en voyons les plumes, mais également un taille-haie, une tronçonneuse, une tondeuse autoportée où on s'assoie dessus. La nature il faut la mater. Le seul déchet à rejoindre notre collection est un bouchon de champagne. C'est fou comme le capital paysager structure socialement ces périphéries que l'on traverse. Ces rues, on les observe pour la plupart au sein d'un environnement qui a bougé. Habiter en périphérie, la maîtrise que l'on peut avoir de son cadre de vie est si variable. Il semble impossible de jouer les prophètes des trajectoires de valorisations des lieux, on peine à « voir venir » (c'est peut-être le travail à cette échelle qui le dévoile, quand, de plus loin, les zones riches et pauvres sont plus facilement assignables). On repense au lotissement amorphe des Sorinières où le fond sonore de l'autoroute est si assourdissant que même pour le visiteur les lieux sont à peine habitables. Situation subie, sentiment d'abandon, le sentiment d'être en périphérie devient assentiment périphérique, ou quand une situation de dominé semble redoubler une domination sociale. À l'inverse à Carquefou le capital paysager initial a permis de conserver les nuisances comme les autres, à distance¹⁰⁰. Une maison est posée sur une butte, le chemin bien dessiné serpente jusqu'à une terrasse, le mobilier de jardin est sorti, le store à rayures orangées prêt à dérouler. La suivante a une grande entrée, son allée

¹⁰⁰ Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot montrent très bien ces stratégies dans *Les ghettos du Gotha. Comment la bourgeoisie défend ses espaces*, Paris : Le seuil, 2007.

ondule jusque vers le fond du jardin. Sur la gauche, une aire pour se stationner, de 2,50 mètres par 6 voire 7. La délimitation, acte fondamental de l'habitant : nos images regorgent de délimitations privé/public, de fils, de haies, de murs, de grilles, de grillages, de portails. Dans ces rues, on finit par être impressionnées de cette logique de spécifier des emplacements, des choses à soi, déploiement d'arts de faire du petit dans du grand : le cabanon miroir de la maison placé le long de la haie, l'auvent du garage sous lequel rentre tout juste le camping-car, la maison miniature comme niche pour chien. Vie contenue. Il y a quelque chose de la taille, des jeux d'échelle, qui nous autorisent à travailler avec le conte.

On remonte le long de l'avenue de Nantes par curiosité pour ce bois aperçu, il fait l'objet de travaux, des engins orange se détachent au loin sur le vert. Ce site du Champ de manœuvre du Bêle, ancien terrain militaire pollué et maintenant dépollué, fait partie du projet de la ZAC Erdre Porterie, une des dernières possibilités d'urbanisation sur la commune de Nantes. Plus loin dans cette rue, une drôlerie. Dans une haie un bidon de plastique coupé est accroché. Il est tout près de l'arrêt de bus¹⁰¹. Pas difficile de comprendre que l'attente à l'arrêt engendre des mégots jetés sur la chaussée, et peut-être même de l'autre côté de la haie. Le portail de cette maison est situé à trois mètres environ du potelet de l'arrêt de bus et à quatre de la poubelle. Ce riverain a décidé d'inciter à la dépose des mégots dans la boîte prévue à cet effet, tentative privée de réguler des usages publics liés au réseau de transport. Acte d'énervement ? L'autre est-il toujours déjà trop proche malgré la haie ? Acte écologique (on connaît le coût de ramassage des mégots) ? Volonté de participer à la gestion d'un cadre de vie vécu comme familial ? Ce que font les riverainetés au domaine public on l'a croisé à d'autres reprises : morceaux de trottoirs refaits aux couleurs de l'entrée de garage, panneaux écrits manuellement quand les lieux manquent d'indications... Autant d'actions individuelles participant à façonner l'espace commun.

¹⁰¹ Il s'agit du bus n°95, une des trois lignes de bus qui dessert Carquefou, en plus de l'express, celle-ci est « utile pour les étudiants, puisque l'IUT de Carquefou et l'ICAM sont desservis » explique ce site <http://www.evous.fr/Ligne-bus-nantes-95-Haluchere-Souchais,1163035.html>

Carquefou

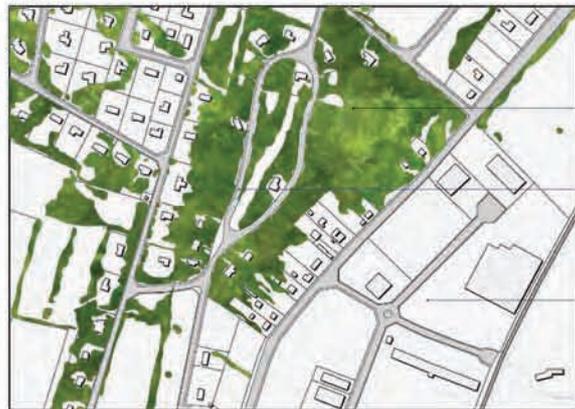
avenue du Bois



Avant 1964 : terres agricoles parsemées de quelques boisements denses, outre le bourg de Carquefou, quelques grands domaines éparpillés dans le territoire et des constructions le long des deux axes majeurs : route de Paris et route de Carquefou.



1964



1971



1981



1992

Bois visible sur les cartes depuis 1850

premières constructions observables à proximité du bois, le long de la rue de la Mainguais

avenue de Nantes

rue de la Mainguais

territoire entre la rue de la Mainguais et la voie de chemin de fer commençant à être occupé par des industries plus au sud

voies de chemin de fer

début de la construction du quartier, les habitats viennent « manger le bois »

création de l'avenue du Bois au coeur du bois existant

zone tertiaire

boisement progressif des parties du quartier construites dans des prairies

suite du « mitage » du bois, reboisement de certaines zones « après-travaux »

développement de la zone tertiaire, créant une enclave dans le territoire

- parcelle
- terre cultivée
- espace boisé
- bâti
- voiries

- forêts
- espaces boisés autour de l'avenue du Bois
- prés et champs cultivés
- espaces communs et prairies
- bois
- golf
- parc
- Erdre
- zones tertiaires et commerciales
- espaces verts liés au sport
- rues étalées
- limite communale
- périmètre projets de ZAC : "Erdre Proterrie", "Bêlé Champ-de-tir"



2013

« habiter le bois »

Les zones déboisées pour les besoins des constructions se sont peu à peu reconstruites autour de celles-ci, les zones non-boisées dans lesquelles le quartier s'est invité ont été quant à elles plantées.

Le bois est ici son propre jardin, autour de sa maison, il est la qualité essentielle du quartier et est partagé entre les différentes propriétés privées.

Le quartier ne comporte que peu voire pas d'espaces publics. Le bois est quasi-exclusivement privaté. Ces rues ont peu de lien avec le tissu urbain de Carquefou ou de la ville de Nantes.

Ce quartier, construit au milieu des champs dans les années 70, est maintenant entouré par 2 autoroutes, un échangeur, une zone industrielle, un golf.

Une enclave boisée.

équipements universitaires

création de l'A11 en 1992 ensuite accompagnée du boulevard des Européens la longeant

apparition de l'avenue du Bois et du quartier auquel elle appartient au début des années 70 superficie : 1/4 de l'île de Nantes

avenue du Champ de Manoeuvre

route de Carquefou (visible dès 1850)

avenue de Nantes

ancien terrain militaire projet de ZAC

ICAM

centre de Carquefou qui s'est développé durant les années 1970, dans le même temps que le quartier de l'avenue du Bois

golf de Carquefou visible dès 1992 sur les photographies aériennes, été auparavant un grand domaine dont la construction principale est restée

zone commerciale

route de Paris (au nom et tracé identiques que sur les cartes de 1850)

zone industrielle et tertiaire dont les premières constructions apparaissent dès 1964 entre la route de Paris et la ligne de chemin de fer

0 500m

territoire élargi

2013



Rue du bois Roux, Mauves-sur-Loire

La rue ou plutôt la route monte depuis la route de Thouaré¹⁰², elle est assez fréquentée, les voitures roulent vite. La Loire n'est pas loin. On est en campagne, pas de trottoir, pas de bas-côtés, du bitume, des talus. La chaussée vient peut-être d'être refaite, un panneau temporaire prévient « Projection de gravillons ». À sa droite, un panneau « rue à sens unique », dessous un plan des lieux dits. Quatre points sont placés autour d'une route qui tourne à 90 degrés : le Bois Roux, le Bois Blot, Gobert et la Métairie. On attaque le dénivelé de cette rue aux talus humides, ça sent la terre. Présence de fougères. En levant la tête, à travers les arbres coupés en têtards, on aperçoit un hangar récent. Nos photos dans ce premier morceau de la rue sont entièrement vertes sauf quand Myriam a mis Anne dans le cadre avec sa veste bleue. On arrive sur une partie plus plane, à droite un champ dans lequel il doit y avoir des chevaux, la clôture est faite de rubans blancs. On passe très vite du sol visible à un muret de pierres sèches puis une clôture de grillage sur potelet bois à la une végétation différente ; du sauvage au domestique : trois mètres. La rue part sur la droite, en face elle se poursuit plus rétrécie vers l'impasse du bois Roux. Cette sorte de carrefour triangle met six maisons en vis-à-vis. Tout à gauche la maison est trop loin, planquée. Deux pavillons sont visibles, un a une longue barrière rouge en bois, l'autre un muret avec des hortensias un peu fanés, dans le jardin une citerne pour le gaz. Derrière on devine d'autres maisons. Des hangars bricolés, des abris en parpaing, une remorque bâchée. Une Peugeot 205 avec des barres de toit. En avançant dans l'impasse on voit qu'une maison longue et basse en pierres a été rénovée récemment. L'impasse d'ailleurs n'en est pas une, elle débouche à droite sur la continuité de la rue du bois Roux. Dans ce petit réseau de venelles beaucoup des maisons semblent récentes. Ce qu'on aurait pu prendre pour une structure de hameau ancien n'en est pas un : les maisons sont arrivées au coup par coup, au gré des repérages de particuliers. Deux au milieu des années 60, une à la fin, deux au milieu des années 70, trois au début des années 80, etc. jusqu'à la dernière début 2000.

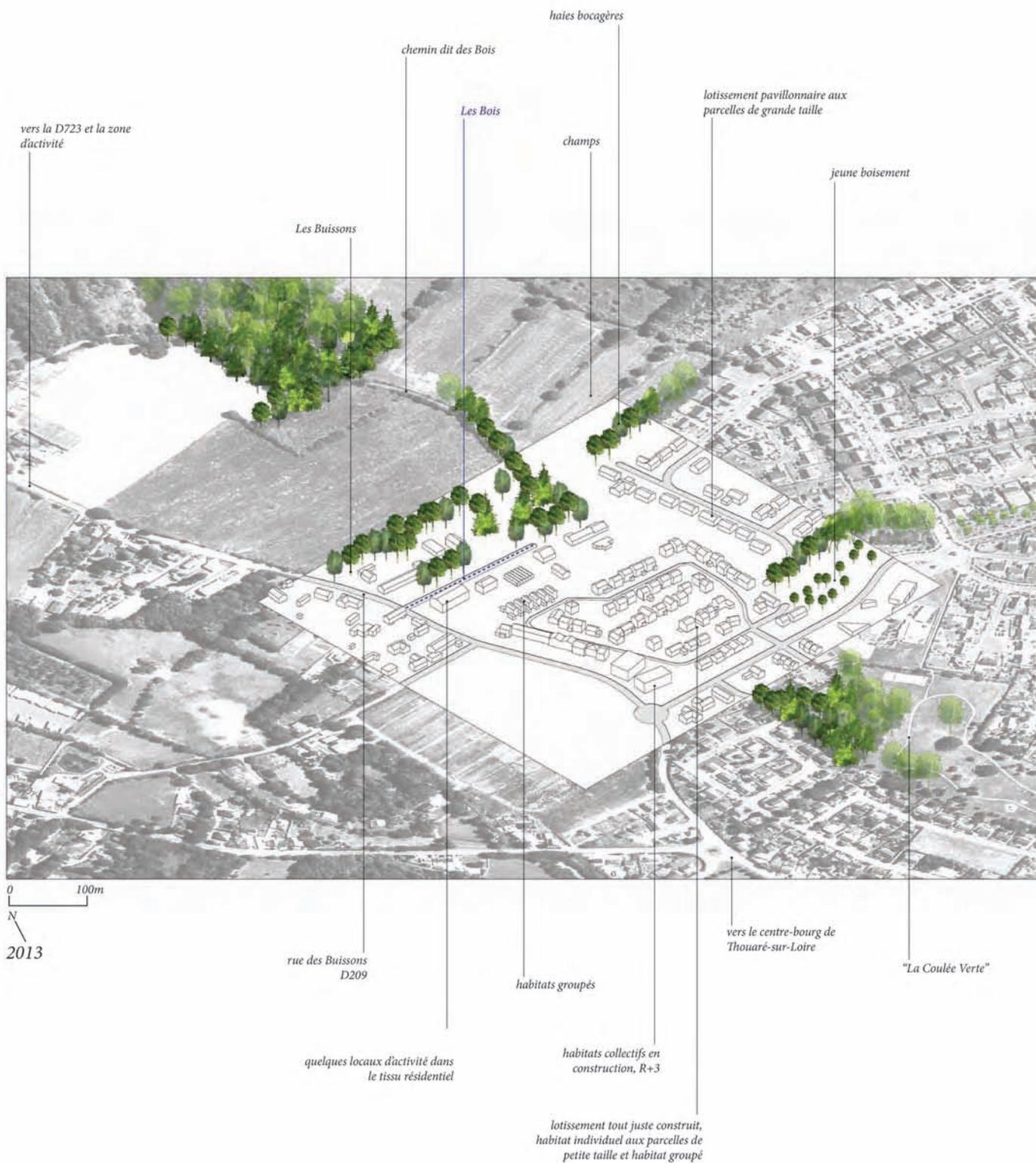
Sur le côté droit la vue est très dégagée, on perçoit la hauteur de ce petit mont en bord de Loire. Deux maisons au milieu de leur parcelle. Une dans un champ, a un muret très bas avec des jardinières, elle est accueillante. Deux chaises en plastique bleu sont posées côte-à-côte devant la baie vitrée de ce qui doit être le salon, elles regardent vers la rue. La seconde, la plus récente, provoque une certaine rupture de style. Plus haute, les volumes sont imbriqués, la toiture tuile a des poinçons de toit. Ce n'est pas la première fois que l'on voit ces éléments de décoration sur les maisons récentes et aux toits en tuiles. Devant, alignement d'arbustes et de jarres, des pots de terre amoncelés forment un bonhomme près de la porte d'entrée. Deux fenêtres rondes avec des petits carreaux encadrent la porte d'entrée légèrement désaxée pour créer un auvent protecteur. La sonnette n'est pas encore installée. Au pied du mur de clôture un tas de bois de longues branches. Plus loin dans la rue, un portail en plastique nous guide le regard vers une belle toiture qu'on aperçoit à peine. La rue du Bois Roux se poursuit dans l'impasse du Bois Blot vers le château du même nom qui date du XIX^e, bordé d'un bois ancien qui s'est formé le long de vallées humides. Elle permet surtout de rejoindre en trois minutes la D723 entre Nantes et Angers, route très empruntée, notamment par tous ceux qui ne veulent pas prendre l'autoroute.

¹⁰² Qui apparaît sur la carte de Cassini (XVIII^e).

Les Bois, Thouaré

Les Bois c'est un lieu-dit, un chemin impasse conduisant à une propriété privée particulièrement signifiée, le panneau de « Voie sans issue » est redoublé par « Accès interdit, propriété privée ». Le chemin vers ce lieu-dit donne sur la très longue route des Buissons, très circulante qui va de la D723 vers le bourg de Thouaré (puis un des franchissements de la Loire). Cette route est large, basse, hétéroclite de maisons travaillées, Anne trouve qu'elle a un côté bord de mer. Presqu'en face de l'impasse, on repère un camion rouge avec une pub Halal *Baker viandes* derrière un grand portail métallique blanc. À cette adresse est répertorié le gérant de la société *Rungis halal Food* créée en juillet 2013 et spécialisée dans l'import export de viandes et de volailles. Anne pense évidemment à la recherche avec Elisabeth, elles ont croisé ce nom au *Baker market* à Saint-Herblain. Il n'y a pas que les petits lieux de prière qui trouvent à se placer dans le périurbain, les entrepreneurs musulmans aussi. À l'entrée du chemin, une ancienne maison de campagne en pierres avec des volets rouges. À droite, un hangar avec du matériel de maraîchage. L'impasse est bordée de deux haies de chaque côté. Plus loin au travers du feuillage on aperçoit une piscine, quelqu'un joue de la guitare. Au bout de l'impasse, le regard peut errer sur un grand champ. Une ambiance de jardins de paysans. Un abreuvoir pour vaches en béton fait office de jardinière, une ancienne charrue, quelques parpaings, des briques, des palettes de pierres, des tubes PVC et un gros tas de souches. Le long d'un mur de parpaing une camionnette et un camion, des utilitaires. Par dessus on aperçoit des toitures toutes neuves de petites maisons identiques collées serrées. La densité est un peu dure sur la vue aérienne. Un homme arrive vers nous, il n'a pas très envie que des gens viennent se promener par là. Notre question, comme chaque fois, adoucit les mœurs. Il nous dit qu'ici c'était une seule ferme celle de ses parents, ils l'ont découpée pour construire trois nouvelles maisons, dont une pour lui. Avant « c'étaient les bois de Bel Air » et puis « on a raccourci le nom ». « Il y a dix ans autour il n'y avait rien, après ça c'est construit ». « On était tranquille ». « Mais c'est obligé, c'est ce qu'il faut se dire ». De fait des lotissements mitoyens se sont construits à l'est et au sud de leur propriété jusqu'à venir l'encercler. À l'est il doit dater de dix ans, au sud il est à peine terminé. En 1948, il n'y a que la ferme et deux maisons au croisement avec la rue des buissons. Tout autour des terres de maraîchage ou pour l'élevage. Au milieu des années 60, le hangar et les locaux de travail du maraîcher sont construits. Pendant quarante ans l'exploitation agricole a empêché la progression de l'urbanisation qui explose au début des années 80 autour du bourg. Aujourd'hui ceux qui habitent dans le chemin ont des piscines... Pour cet habitant c'est un changement de niveau social, et avec un rapport à l'environnement extérieur et à la nature, du travail aux loisirs, du corps actif au corps allongé.

Thouaré-sur-Loire
Les Bois



Impasse de la Vigne du bois, Saint-Léger les Vignes

Une petite impasse à nouveau. Elle est toute proche de la limite avec la commune de Bouaye et de la voie ferrée Nantes-Pornic. Elle dessert quatre maisons. La première à droite est très basse, toute petite. Des vieux rosiers grimpent à la façade. Un petit passage en arche permet d'accéder entre deux corps de bâtiments. En face, un terrain avec deux beaux pommiers, une voiture est garée là. Une belle glycine couvre l'entrée de la maison, à l'intérieur un potager bien tenu, rangs serrés de poireaux, de salades, des culottes sèchent sur le fil à linge. Une vieille femme sort, elle ne tient pas à ce qu'on prenne sa haie en photo – il y a une haie de thuya qui sépare deux parties du jardin – elle n'est pas belle son mari vient de la tailler mais il n'a pas fini, il lui a dit que « c'était une haie punk », on sourit. Son mari il s'affaire, on le voit tourner autour de la maison, il marche légèrement courbé. Le train elle ne l'entend plus depuis l'temps, elle est ici depuis son mariage, au contraire ça lui donne l'heure, le premier est à 6h30. Le nom de la rue a été donné quand la route a été refaite. Peut-être que les quelques nouvelles constructions ont obligé à ce qu'il y ait un adressage plus calé. La vigne, « il y en a eu beaucoup d'arrachée ». Elle nous dit qu'elle va se promener au bord de l'Acheneau qui coule un peu plus loin. Anne ne connaît pas mais Myriam oui, ils veulent aller s'y balader. Dans cette partie du sud Loire, Myriam évoque souvent la proximité de « coins de balade ».

En 1975 une première maison arrive tout au bout de l'impasse. Sur trois côtés de sa parcelles il y a de la vigne. En 1995 une maison se construit en face. Au milieu des années 2000, une sur la parcelle mitoyenne. Voilà peut-être une raison à la méfiance de l'homme à la maison de 1975, sorti de chez lui s'enquérir du fait qu'on ne soit pas des agents immobiliers. « Non parce qu'on est pas mal dérangé, mon voisin là-bas, il fait le gendarme ». Les deux maisons côté gauche ont un portail automatique, l'un bleu clair, l'autre bleu foncé. Celle du fond a la végétation la plus importante : deux cyprès et un bosquet plantés au milieu de l'asphalte. Deux grosses voitures sont garées, un tableau de basket sur pied est posé dans l'angle. La comparaison des vues aériennes de *Google maps* et de Géoportail est très drôle. Ces deux maisons ont chacune une piscine qui s'est faite dans les deux dernières années voire à l'été 2013 (non présentes sur *Google maps*, elles sont bien visibles sur Géoportail plus à jour). La compétition entre voisins est lancée, ou peut-être se sont-ils aidés pour mutualiser leurs efforts et expériences ? La première on la devine, des transats ce jour-là sont installés en rang. La maison de l'autre côté de la rue vient tout juste de faire sa clôture sur trois faces en grillage doublé de parois de branchage (en gros en deux ans ils se sont tous clôturés...). Dans le jardin un tableau de basket également, le même mais tombé à terre. Impression américaine¹⁰³. Au bout de l'impasse, une barrière en bois, l'horizon est dégagé, quelques parcelles de vigne, un bosquet de grands arbres. Le chemin tourne après la dernière maison pour rattraper la rue des colverts.

Rue du bois, Saint-Jean de Boiseau

La rue du bois de Saint-Jean de Boiseau on l'emprunte depuis la commune de la Montagne. C'est une route étroite bitumée qui descend vers un bois. À droite, un poulailler, à gauche une extension de maison en bois se construit. La limite communale se traverse au passage d'un petit ruisseau, support à la limite administrative. À partir de là c'est vraiment un bois, le bois des Fous, Myriam le connaît on peut s'y promener depuis

¹⁰³ Anne repense à ce film *La famille Jones* (film de 2009 réalisé par Derrick Borte) où une fausse famille est engagée pour paraître super heureuse et donner envie à tous leurs voisins d'avoir les mêmes objets qu'eux. Les marques concernées financent cette opération marketing très spéciale...

un autre accès. Un groupe d'adolescents nous dépasse. Le temps que nous arrivions à leurs hauteurs, ils ont roulé leurs joints, ils nous abordent un peu se marrent et finalement prennent la pause. Nos photos à chacune sont ratées, sous exposées, c'est compliqué la lumière dans les bois. On traverse le bois, c'est beau. Il est touffu, on l'éprouve. À gauche un cheval, première fois qu'on est si proche d'un animal. Le bilan des rues du bois est sans appel, bien plus de faux animaux que de vrais. Faux, voici la liste complète : biche sur un panneau, canard en plastique jaune, canard en peluche derrière un pare-brise, chatons sur des rideaux, cheval en médaillon, cheval à bascule, chouette en porte clef, chouette en plâtre blanche, cigale en céramique, cheval sur panneau, coq en girouette, colombe grise en céramique, colombe en plâtre, écureuil en céramique, faon en plâtre, flamand rose, girafe en peluche (pare-brise), héron en plastique, héron en fer, lapin en plâtre, libellule peinte sur une boîte aux lettres, lion bleu en plâtre, lion doré en heurtoir, moineau aux rideaux, mouette, oies peintes, oie cendrée, oiseau sur vase en métal, oiseau échassier sur girouette, panda pare-soleil, panda en peluche, papillon en rideaux, pigeon sur cheminée, renne en peluche, tortue décrotte pied sur pilier. Vrais, voici la liste complète : ânes (deux), canard blanc, chats (deux), chat noir et blanc, chevaux marrons (trois), chien blanc genre Bichon, hérisson mort, lapin blanc sur balcon, moineau sur un toit, pigeon sur fil électrique, pigeon sur toit, plumes de pigeon, plumes de pie, poules en cage, poules et coq en liberté dans un jardin, tourterelles. On est sur un sentier pédestre balisé. Chemin de terre, pierres, fougères, petits tas de terre laissés par des animaux. Un coffret Véolia. Sur un arbre, clouté, affichette manuelle « chemin privé ». En 1948, on repère quelques constructions. Les maisons plus récentes semblent avoir souvent récupéré un abri ou un bout de corps de ferme à côté duquel construire. Des travaux de surélévation sont en cours. Une maison aura bientôt une façade avec des plantes grimpantes. Si vers la fin des années 70 le bois a été un peu grignoté par les constructions, il s'est surtout densifié et a gagné sur les surfaces qui ne sont plus cultivées.

Au sortir du chemin, juste à droite, fiché au bord du bois, un petit collectif très récent a la forme d'une très grosse maison. Trois boîtes aux lettres, quatre garages, huit places de parking. La clôture a dû être finie avant que n'arrivent les premiers arrivants. Un peu après, une maison est en travaux, la bétonnière et le tas de sable sont laissés là, sur la route. Les jardins tendent à se déverser sur la chaussée : des objets, une bâche, plusieurs bidons récupérateur d'eau. À gauche, un portail ouvert, il laisse voir un tuyau d'arrosage, jaune, à même le sol déployé tel un serpent, sans enrouleur. Le caractère d'impasse, ne circulent pas de passants ou très peu, participe de la possibilité de s'appropriier les extérieurs, d'être dans un rapport familier à la rue. Pour autant personne n'est sorti nous interpeller. C'est l'inverse de l'impasse de Saint-Léger où être dans un rapport lâche et un peu hybride entre public et privé semblait impossible. Un camion de dépannage est garé au bout de l'impasse, on est à la pause de midi. Depuis cette extrémité de la rue le bois occupe tout l'horizon, les fils électriques dansent au premier plan. On interpelle une habitante qui prend des choses dans sa mini cooper. Elle est arrivée récemment, se trouve très bien. Elle vante la proximité de Nantes « on est tranquille mais près de tout »¹⁰⁴, d'autant que le bois est classé dit-elle dans un grand geste à 180 degrés autour de sa maison, « ça ne bougera pas ». Serait-ce la seule rue dont la maîtrise de l'avenir est possible ? Il est tellement question chaque fois de voir les choses changer autour de soi...

¹⁰⁴ Un échangeur pour accéder à la quatre voies desservant Nantes est à deux minutes au sud.

Rue du bois Joli, Brains

Depuis le début de la rue du Bois Joli on aperçoit l'église, la rue est très proche du bourg. Dans un jardin non loin, une éolienne. Son mouvement avec le temps de pause de l'appareil photo est pareil à un oiseau. La première maison à droite, une belle maison rurale, a un grand arbre dans son jardin. En face quelques petits bâtiments anciens modestes, les fenêtres sont basses, de la vigne grimpe le long de la façade. En 1948, seul ce carrefour situé à quatre cents mètres du bourg concentre quelques maisons. Dans la rue, il n'y a que deux maisons au milieu des années 50, et ce devaient être plutôt des cabanons, l'une a une façade sur rue triangulaire semblable à une maison de garde-barrières, l'autre peinte en deux teintes rosées différentes a une toiture une pente et une forme de L. Au début des années 60, il y a le stade de foot, depuis un autre a été construit à côté. Si on trouve des éléments qu'on pourrait visuellement associer à la campagne, la plupart des maisons sont donc assez récentes. À la fin des années 70, elles se construisent irrégulièrement sur des parcelles en longueur au bord de la rue. En 2000, un mini lotissement d'une quinzaine de maisons se construit derrière, il est desservi par une impasse depuis la rue du Bois Joli. Aujourd'hui le bout de la rue semble la fin de l'urbanisation, on ne voit que de grands champs cultivés. La rue rejoint au nord l'échangeur de la quatre voies de Nantes à Paimboeuf créé en 2006. « Brains, au vert et près de tout ». L'ancien maire fer de lance sur la question du maintien de l'agriculture périurbaine était en charge de cette question à Nantes Métropole.

La rue est très ouverte, plate, tous les jardins sont visibles. Le numéro d'une maison est écrit sur un vieux panneau à moitié cassé avec une tête de cheval peint faisant penser à un vieux livre pour enfant. Les devants et les entrées peuvent être particulièrement travaillés. En enrobé, de différentes qualités ou de couleurs avec des découpes triangulaires ou des parterres de petits cailloux. Dans une autre la séparation des cailloux blancs et de la pelouse est soulignée par une bordure en béton, la maison elle a un soubassement terrasse en briques. Une autre, grosse et haute, a fait sortir l'enrobé depuis son entrée sur les bas-côtés jusqu'à l'abri au fond du jardin, devant lequel est stationné le camping-car. À côté, le siège d'une entreprise de réparation de bateaux, dans le jardin traînent des voitures, un camion, une moto... Une table de jardin en plastique est collée aux capots. On trouve aussi une brouette renversée, un jardin rempli de fleurs, un vieux vélo servant de jardinière tenu par un épouvantail peut-être de sexe féminin, une charrue retravaillée en œuvre d'art au milieu d'une herbe tondue ras. Il y a un côté ras, sec, dans cette rue. Il y a encore peu de temps elle devait être identifiée par tous comme une route, toute droite en sortie de bourg aller vite devait être tentant. Aujourd'hui sur le côté gauche, une série de potelets bois sécurisent le bas-côté. Un rétrécissement et passage sur une voie avec vitesse limitée à trente kilomètres heure sécurise les entrées et l'accès au stade municipal Julien Michaud. Il est entouré par une haute haie. Près du vestiaire, on voit un groupe d'adolescents. Il y a du trafic, un jeune garçon à vélo, une moto école. La dernière maison à droite semble arrivée du sud de la France, sous une arcade la voiture est garée bien axée, en évidence. Le rond-point est récent et complètement disproportionné, les piétons qui voudraient tourner autour seront en sécurité, ils pourront respirer la lavande dans les bosquets.

Rue du petit Bois, La Montagne

La rue du petit Bois de la Montagne est sur les hauteurs, la Loire est en contrebas mais on ne l'aperçoit pas, la densité boisée sur les coteaux est trop importante. Les personnes que l'on rencontre font des travaux dans leurs maisons, elles nous disent que ça a toujours été

des prairies, « il n'y en a jamais eu de bois ». L'une d'elle explique que de l'autre côté de la rue habitait son grand-père, alors elle le sait que c'étaient des prairies. Il y avait par contre un très vieux mur, Charly l'occupant actuel l'a pété. En 1948, cette constitue la limite du bourg de la Montagne. A l'époque toute la rue, pourtant longue participe à délimiter une grande surface de terres bordée par quatre rues, construites sur son pourtour de petites maisons non accolées, non régulières. Vraisemblablement des maisons ouvrières avec parcelles de jardins, la main d'œuvre est nombreuse dès le XVIII^e siècle à venir travailler à Indret. Cette structure parcellaire fait la transition avec des ensembles de terres encore plus grands autour. À l'est, le Château d'Aux, construit en 1764 par le Chevalier François-Vincent d'Aux du Bournay sur l'ancienne propriété de La Hibaudière. Une très longue allée cavalière y mène. Ce château est pris dans les guerres de Vendée¹⁰⁵, puis sert de prison pour les allemands pendant la première guerre. Depuis 1923, il est propriété de la ville de Nantes. Le visage de la rue a donc peu changé depuis 1948, quelques maisons ont pu se construire ici ou là mais très peu. Le changement est introduit par deux nouvelles rues perpendiculaires, poursuites des rues venant du bourg à la conquête de l'ouest elles lancent l'urbanisation de ces terres cultivées, et font croire maintenant à une structure parcellaire ancienne quand il débute en fait vers le milieu des années 50.

La rue au nord a un tracé un peu sinueux. On perçoit un mélange entre des maisons de type rurale plus anciennes, des hangars ont des grandes portes pleines coulissantes, et des maisons d'emplées d'habitations. Dans le premier virage, une boîte La Poste, une publicité pour la crêperie pizzeria « Au vieux pressoir ». La rue à droite pour accéder aux trois barres d'immeubles collectifs HLM datant des années 60. On lit un paysage un peu hybride, des vieux portails métalliques, des murs de pierres, des anciens puits, une maison à oiseaux bricolée au milieu d'un rosier en fleurs, un 4x4, des panneaux de palissades en bois (en faisant une recherche sur Internet pour se faire une idée de la diversité des modèles de palissade, on tombe certes sur tous les magasins de bricolage, de plantes, animaleries ou autres, mais surtout sur nombre de petites entreprises de paysagisme, petit aménagement et entretien), une piscine en plastique bleu, un tas de bûches, un jardin potager avec un panneau de basket en bois fixé au mur. Il devient impossible d'associer un objet à un type d'espace. Anne évoque l'énorme succès du barbecue installé l'été en bas de l'école d'architecture. Le barbecue sort des jardins, la piscine en plastique également, elle devient spa en bas de l'école d'architecture. Les balcons d'immeubles chics peuvent avoir une maisonnette de jardin en plastique de toutes les couleurs pour enfants, et le camion pizza traditionnel de la campagne fait des burgers et circule en ville. Peut-être que la différence c'est l'enjeu de l'espace public, le barbecue nantais du centre-ville est commun même s'il est surtout bobo. Le barbecue périurbain lui reste dans les limites des propriétés privées.

La rue est très passante, beaucoup de gens l'empruntent à pied, adulte seul, adolescent seul ou enfants à deux, à vélo. C'est l'heure de midi, des personnes déchargent leurs courses, voiture coffre ouvert dans la rue. Un livreur La Poste à scooter. La rue au sud se termine sur le carrefour ancien avec la route permettant de rejoindre Bouguenais à l'est et Saint-Jean de Boiseau à l'ouest. A ce carrefour la maison qui fait l'angle a une allure de chaumière. C'est celle d'un médecin. Un voisin nous dit qu'avant c'était une ferme. « En 1845 le gouvernement de l'époque décida d'améliorer le réseau routier composé de chemins comme celui-ci, peu praticables l'hiver, et le classa "chemin de grande

¹⁰⁵ Occupé par les Républicains pour sa position stratégique sur la route d'Indret, des insurrectionnels vendéens tentent de s'en emparer sans succès, les représailles ont pris le nom de « massacre du Château d'Aux » en 1794 http://fr.wikipedia.org/wiki/Massacre_du_ch%C3%A2teau_d%27Aux

La Montagne rue du Petit Bois



1948

îlots de grandes tailles dont les coeurs sont constitués de lanières de terres cultivées

Château d'Aux



1959

rue de Verdun, créée en 1948

rue de l'Union



1968

rue du Commandant de l'Herminier créée dans les années 60 subdivisions successives des îlots et disparition progressive des terres cultivées

immeubles d'habitat collectif

terres cultivées en coeur d'îlot restantes

bois



marécages

rue du Petit Bois

Foyer Félix Guillou

Château d'Aux

Ecole Élémentaire Jules Verne et Centre de Loisir

Ruisseau de l'Étier



1986

création de lotissements



2013

communication n°66" »¹⁰⁶. Ce carrefour il faut du temps face aux photographies pour en comprendre l'importance. Un abribus y est placé, pas un cabanon comme à Brains ou juste pour un circuit scolaire, celui-ci est semblable à ceux de Nantes. La ligne est la 99. Elle est typique du réseau métropolitain, elle va du Bac du Pellerin à Neustrie, le terminus du tram ligne 3 permettant de rejoindre le centre de Nantes. Ce site de la Ville de la Montagne qui retrace l'histoire des noms de rue signale que la route de Bouguenais « c'est l'artère principale de notre ville avec un trafic routier très important, surtout avant la construction de la voie rapide : nos voisins pellerinçais et boscéens l'utilisaient pour se rendre à Nantes en voiture ou par les cars Brounais, tout comme les cars Citroën qui assuraient la ligne de Saint-Brévin à Nantes ». À ce carrefour, il y a une grande publicité accrochée à la façade, un panneau bois un peu jauni « Bernard HILLEREAU », installé à Bouaye, « MENUISERIES BOIS ALU PVC » « FERMETURES ISOLATION PARQUET ». Logo de maître artisan. Régime de visibilité spécifique, cette publicité confirme l'importance de ce carrefour tout en révélant son aire de chalandise, le pavillonnaire de particuliers propriétaires.

Rue du petit Bois, Basse-Goulaine¹⁰⁷

Ce court chemin desservant une dizaine de maisons se termine sur un très grand champ d'herbes folles au milieu duquel est planté un poteau et un coffret EDF, annonce ou arrêt dans l'œuf d'un lotissement. On entend des voitures au loin, des oiseaux surtout, un avion. Elle croise la rue des Landes de la Plée qui rejoint le bourg de Basse-Goulaine plus au nord. Elle semble avoir deux côtés, à droite des maisons basses, petites et plus anciennes. À gauche, des maisons récentes « m'as-tu vu » mais qui se montrent peu. La première est perdue au milieu des arbres, on aperçoit tout juste la toiture, de tuiles, avec un poinçon décoratif. La seconde juste à côté derrière un portail bleu en bois ne se laisse pas plus voir. Elle s'est mise derrière une première maison construite sur l'impasse, fermée elle par un grand mur rose rehaussé d'une palissade bois. Trois volumes tournés à 45 degrés entourent la piscine. La troisième maison on ne peut la voir d'œil de piéton, la vue aérienne la révèle, ainsi que sa piscine. Peut-être qu'il y a un rapport avec les piscines *Vinet* dont les locaux sont situés juste à côté rue des Onchères. *Vinet* a eu la palme d'or de la piscine par la Fédération des professionnels de la piscine. Cette entreprise familiale qui existe depuis 1966 a construit plus de 1600 piscines¹⁰⁸. On est presque sûr de trouver dans les photographies des réalisations sur le site Internet la piscine de la première maison. En fait les vues aériennes visionnées en boucle depuis plusieurs mois ont révélé énormément de piscines. En 2010, la France est le premier marché européen de la piscine si l'on en croit ce site des professionnels concernés¹⁰⁹. Le taux d'équipement pour 1000 habitants est de 22% (!) et le parc français équilibré entre béton et préfabriquées et polyester (c'est beau les questions des professionnels), sachant que les hors-sol représente 30% de ce dit marché. Depuis le marché en Espagne, quasi équivalent à celui français, s'est écroulé...

Dans la rue à droite on aperçoit un monsieur âgé qui peint ses volets posés précautionneusement sur des tréteaux dans son jardin. Il a entouré sa maison d'un petit muret coiffé de briques. À l'intérieur allée pavée, vasque sur pied servant de jardinière, colombier sur un ancien puit. Il est là depuis plus de quarante ans et semble dire qu'avant

¹⁰⁶ <http://www.ville-lamontagne.fr/module-Contenus-viewpub-tid-2-pid-94.html>

¹⁰⁷ On peut retrouver cette rue sur la carte du territoire élargi de la rue du bois des Faux, Les Sorinières.

¹⁰⁸ <http://www.piscines-vinet.fr/>

¹⁰⁹ <http://www.actu-piscine.fr/dossiers.php?Action=Article&Id=147>

il y avait un bois et que on a construit dessus. « Et on va pas rester tranquilles longtemps, au bout ils vont construire ». En 1956, l'entrée de la rue est construite sur ses abords, enfilade de petits bâtiments mitoyens, deux petites maisons dans le virage. À côté un parc boisé avec une belle demeure aujourd'hui devenu centre de formation de la société *Qualix* cabinet de conseil et d'audit. Autour des petites parcelles cultivées. Aujourd'hui encore, au sud ouest de la rue, au-delà de la partie boisée, on trouve de grandes parcelles maraîchères. Les anciens bâtiments d'usages agricoles sont en transformations : deux portes-fenêtres ouvrant sur l'impasse sont devenues des fenêtres, un petit bâti vient d'être détruit, une construction en parpaing a démarré. La première grosse maison date de 1968, elle accompagne la viabilisation du chemin. À l'époque on voit qu'elle a un très grand jardin dont l'aménagement paysagé vient tout juste d'être terminé, la végétation est complètement rase sur la vue aérienne. C'est sur une partie de son terrain que se construit la seconde maison entre 1989 et 1990. En 1990 d'ailleurs, au bout du chemin il y a trois hangars agricoles ou des serres peut-être. En 1998, la troisième grosse maison est construite et les hangars démontés. La surface boisée elle, depuis 1948 ne cesse de gagner sur des parcelles dont on abandonne l'exploitation. En face de chez lui ce vieux monsieur n'a pu que constater le changement d'environnement et l'embourgeoisement, mais le nom traduit bien l'évolution du paysage proche, inverse de sa sensation ou de sa manière d'en parler.

3. Annexes

	Localisation de la commune (def INSEE)	Nombre d'habitants	Longueur de la rue (m)	Date ancienneté de la rue	Distance au bourg (vol d'oiseau) m	Distance à un bois (m)	Présence activités, (commerces d'équipements collectifs, sports, école)	Niveau social	Particularités de situations	Etat de la rue (valorisée, aménagée...)
Nantes Rue du bois de la Musse	Urbaine Nord Loire	290 000	350	Tracé début XXe, lotie 1950		A 100m des grands arbres visibles	Lycée, Gymnase, jardins familiaux	Petites maisons moyennes accolées	+ Horizon dégagé vers le pont de Cheviré	- Trottoirs abîmés, bitume recomposé, maisons vides
Saint-Herblain Rue du bois Lagland	Urbaine Nord Loire	43 153	280	Aménagement type ZAC, 1985	2 600	210m bosquet et champs cultivés (non visible)	Chambres d'hôtes, école, terrain de foot extérieur	Pavillons, collectif logement social	- Présence d'une barrière au bout de la rue abaissée les jours de concert au Zénith (situé à 700m)	Beaucoup de détériorations (a priori actes de vandalisme)
Rezé Chemin du petit bois	Urbaine Sud Loire	38 569	170	1950	1 540	50m (vallée de la Sèvre) (éprouvé)		Pavillons disparates (époque et tailles), R+2 récents	+ Bords de Sèvre	Travaux d'extension, de clôtures, récents Plus chemin, caniveau
Saint-Sebastien sur Loire Rue du bois des faux	Urbaine Sud Loire	26 024	200	Lotissement 1960	1 100	250m quelques arbres (non visible)		Petits pavillons moyens identiques. Maisons fermées pour départ en vacances, retraités (camping-car)	De l'autre côté de la clôture au bout de l'impassée une zone commerciale	Entretenu habitants présents bitume, trottoir

	Localisation de la commune (def INSEE)	Nombre d'habitants	Longueur de la rue (m)	Date ancienneté de la rue	Distance au bourg (vol d'oiseau) m	Distance à un bois (m)	Présence activités, (commerces d'équipements collectifs, sports, école)	Niveau social	Particularités de situations	Etat de la rue (valorisée, aménagée...)
Orvault Rue de Bois Colombes	Urbaine Nord Loire	25 000	200	Tracé 1923, cabanons après-guerre, constructions successives	2 750			Petits pavillons, habitants depuis l'origine	+	Fréquenté par les habitants, le privé entretient
Vertou Rue du bois Hardy	Urbaine Sud Loire	21 000	1 100	Tracé XIX, de 1950 à 1980, maraîchage jusqu'en 80	3 500		Ecole Cabinet médical	Variée Constructions neuves densifiant les parcelles, potagers, Pavillons années 50	+	Rue large, aménagée, passage du bus Lilas
Carquefou Avenue du bois	Urbaine Nord Loire	18 725	600	Lotissement 1970	2 000	Rue très boisée (terrain militaire à 650m)		Grosses demeures style bretonne	+ Vert	Très large rue bitumée, bordée de fossés
Coueron Impasse du Bois Laurent	Urbaine Nord Loire	18 591	75	A partir de 1970 constructions individuelles	3 700	Champs cultivés tout autour (vaches) Trois terrains de sport stade plein air	Stade juste derrière mais non visible	Maisons bricolées	+	Gravillons Aucun aménagement

	Localisation de la commune (def INSEE)	Nombre d'habitants	Longueur de la rue (m)	Date ancienneté de la rue	Distance au bourg (vol d'oiseau) m	Distance à un bois (m)	Présence activités, (commerces d'équipements collectifs, sports, école)	Niveau social	Particularités de situations	Etat de la rue (valorisée, aménagée...)
Bouguenais Rue du bois Chabot	Urbaine Sud Loire	17 622	300	Tracé du village rural ancien, urbanisation lots privés début 60 à début 80	3 000	A 200 m d'un bois (non visible)	Rond-point extrémité rue, pharmacie, boulangerie, tabac presse	Anciennes maisons rurales et plus récentes	+ Chemins en impasse, grands murs, domaines derrière Passage d'Avions	Bitumée, trottoirs, points déchets,
La Chapelle sur Erdre Rue du bois fleuri	Urbaine Nord Loire	16 805	500	Tracé XIX lié voie ferrée, lotissement 1980	400	400m d'un bois, parcelles cultivées (non visible)	Entreprise en activités (France Boissons)	Difficile de se faire une idée	- Travaux tram train, Erdre, présence de camions	Glissière sécurité, potelets, régulation des usages en cours Environnement peu entretenu
Sainte-Luce Allée du Bois	Urbaine Nord Loire	12 187	200	1970 collectifs HLM, puis 2000 construction réhabilitation	450	A 100m, un bois Accessible, reste du domaine du Chassay	Super U	Petit individuel groupé, collectif logement social	- Bord de route, Supermarché de l'autre côté de l'avenue de desserte + Calme (débouchant sur axe très passant)	Peu aménagé
Basse-Goulaine Rue du petit bois	Urbaine Sud Loire	8 189	100	Tracé 1950, bâti bord de route, années 1990 intérieur chemin	1 600	A 50m petit bois (non visible)		Maisons disparates, petits pavillons, maisons cossues (piscines)		
Thouaré sur Loire Les bois	Urbaine Nord Loire	7 825	200	Tracé rural chemin de ferme, bâti agricole, lotissement derrière 2000	800	A 400m d'un petit bois touffu, parcelles cultivées (non visible)	Hangar maraîchage	Propriétaires d'une ferme redécoupée, belles maisons	- Lotissement neuf juste à côté	Chemin, appropriations privées

	Localisation de la commune (def INSEE)	Nombre d'habitants	Longueur de la rue (m)	Date ancienneté de la rue	Distance au bourg (vol d'oiseau) m	Distance à un bois (m)	Présence activités, (commerces d'équipements collectifs, sports, école)	Niveau social	Particularités de situations	Etat de la rue (valorisée, aménagée...)
Les Sorinières Rue des petits bois	Urbaine Sud Loire	7 350	130	Lotissement 1990	1 500	A 50m d'un bois (visible)		Petits pavillons un étage même époque	- Bruit assourdissant de l'A8, route des estuaires	Sentiment de périurbain Maisons vides, clôtures cassées.
Satron Rue du petit bois	Urbaine Nord Loire	6 800	220	Lotissement 1980	1 200	au bout de la rue quelques grands arbres 300m un petit bois (visible)		Maisons coscues (//Carquefou), petit collectif R+2 récent	+ Vert, calme	Entretenu Rue large, trottoir, aménagé
Bouaye Rue du bois Cholet	Périurbaine Sud Loire	6 172	1000	Tracé ancien, des propriétés XIX et XX	2600	A 500m un bois (visible, environnement boisé et cultivé)	Cultures agricoles, domaine de chevaux, secte (!)	Maisons très peu visibles, hauts murs de grands domaines (piscines sur Internet)	++	Route étroite, pas de place pour marcher en tant que piéton
La Montagne Rue du petit bois	Urbaine Sud Loire	6 156	250	Début XXe	950	A 300m de l'espace boisé des bords de Loire (promontoire)	Médecin	Maisons diverses, anciennes fermes, plus récentes	Deux carrefours importants, bien desservie (bus)	Pb d'entretiens (selon habitants), rue bitumée, trottoirs

	Localisation de la commune (def INSEE)	Nombre d'habitants	Longueur de la rue (m)	Date ancienneté de la rue	Distance au bourg (vol d'oiseau) m	Distance à un bois (m)	Présence activités, (commerces d'équipements collectifs, sports, école)	Niveau social	Particularités de situations	Etat de la rue (valorisée, aménagée...)
Saint-Jean de Boiseau Rue du bois	Urbaine Sud Loire	5 200	370	A partir de 1950, tracé ancien	2 500	Une partie de la rue devenant chemin passe à travers le bois (éprouvé)		Quelques maisons Extensions, certaines retapées, du soin	+ Environnement protégé, bois classé	Gravillons, ambiance campagne
Indre Rue du bois Rouaud	Urbaine Sud Loire	4 000	85	XVIII	600	A 100m d'un bois (non visible)		Rue urbaine, maisons moyennes, extension travaux,	+ Donne sur un quai de Loire	aménagée
Le Pellerin Allée du bois Tillac	Urbaine Sud Loire	3 905	450	Tracé XVIII, constructions depuis 1960 parcelles privées	1 400	Reste structure allée menant à un ancien domaine boisé (maisons symétrique au portail d'entrée) (non visible)	Lycée, Ferme	Quelques rares maisons	+	Chemin de campagne (pas de trottoir)
Saint-Aignan de Grand lieu Rue du bois doré	Périurbaine Sud Loire	3 522	425	Lotissement 1985	1000	A 1000 le même petit bois que celui de Bouaye (le lac à 900m) (Non visible)		Pavillons modestes, lotissement nommé résidence	+ (pas d'éléments négatifs en soi)	Récemment aménagée, piste cyclable (rejoindre le bourg), marquage au sol, Projet exemplaire pour la ville

NANTES



97120001.JPG



97120002.JPG



97120005.JPG



97120003.JPG



97120010.JPG



97120014.JPG



97160012.JPG



97160010.JPG



97160004.JPG





SAINT-MERBLAIN

REZE





SAINT-BASTIEN

ORVAULT



97100008.JPG



97140007.JPG



97140006.JPG



97100010.JPG



97140005.JPG



97140002.JPG



97100011.JPG



97100012.JPG



97170013.JPG





97050014.JPG



97050011.JPG



97050011.JPG



97050004.JPG



97050001.JPG



97040003.JPG



97040009.JPG



97040014.JPG



97040014.JPG



97040015.JPG

CARQUEFOU



96710015.JPG

96720009.JPG

96720008.JPG

96720004.JPG

96720005.JPG

96700004.JPG

96710011.JPG

96700011.JPG

96710002.JPG

96720006.JPG

96700015.JPG

chemeron



SCUGUEMATS



97130012.JPG



97130009.JPG



97130008.JPG



97130007.JPG



97150001.JPG



97150008.JPG



97150003.JPG



97130003.JPG



97150014.JPG



97150013.JPG



LA CHAPELLE / ÉRORE



D:\f\10069996

D:\f\12069996

D:\f\60069996

D:\f\50069996

D:\f\90069996

D:\f\900004.JPG

D:\f\900002.JPG

D:\f\10080014.JPG

D:\f\90080011.JPG

D:\f\90080002.JPG

D:\f\90080009.JPG

D:\f\90080005.JPG

STE WCE



96760008.JPG



96760007.JPG



96720014.JPG



96760004.JPG



96610003.JPG



96760002.JPG



96610007.JPG



96610011.JPG



96610012.JPG



96610014.JPG



96720012.JPG





97020012.JPG



97020014.JPG



96930001.JPG



97020010.JPG



96930008.JPG



97020009.JPG



97020008.JPG



97020007.JPG



96930015.JPG



BASSE-GOULAINÉ



96780013.JPG



96730014.JPG



96730013.JPG



96730008.JPG



96750014.JPG



96750012.JPG



96730007.JPG



96750010.JPG



96750015.JPG



96730001.JPG



96730002.JPG



LES SORMIERES



BOUAYE



97310013.JPG



97310014.JPG



97310001.JPG



97310010.JPG



97310006.JPG



97300014.JPG



97300005.JPG



97300009.JPG



97300002.JPG



97300002.JPG









97280005.JPG



97280004.JPG



97190012.JPG



97280009.JPG



97190010.JPG



97190003.JPG



97190002.JPG



97190009.JPG



97190006.JPG



97280010.JPG

INDRE

97200014.JPG



LE PELICERIN



97200013.JPG



97200011.JPG



97200004.JPG



97200002.JPG



97240010.JPG



97240008.JPG



97240005.JPG



97240003.JPG



97240002.JPG



ST AIGNAN



97290015.JPG



97340002.JPG



97290011.JPG



97330011.JPG



97330013.JPG



97340010.JPG



97290010.JPG



97290009.JPG



97290003.JPG



97290002.JPG



97290005.JPG



97340015.JPG

NAUVE/LOIRE



96740012.JPG



96740005.JPG



96740004.JPG



96740003.JPG



96740001.JPG



96770014.JPG



96770015.JPG



96770004.JPG



96770006.JPG



96770007.JPG



96770011.JPG



96770013.JPG



naive



96770009.JPG



BRANS

ST LEGER LES VIGNES



97330005.JPG



97330007.JPG



97330007.JPG



97320015.JPG



97320003.JPG



97320014.JPG



97320002.JPG



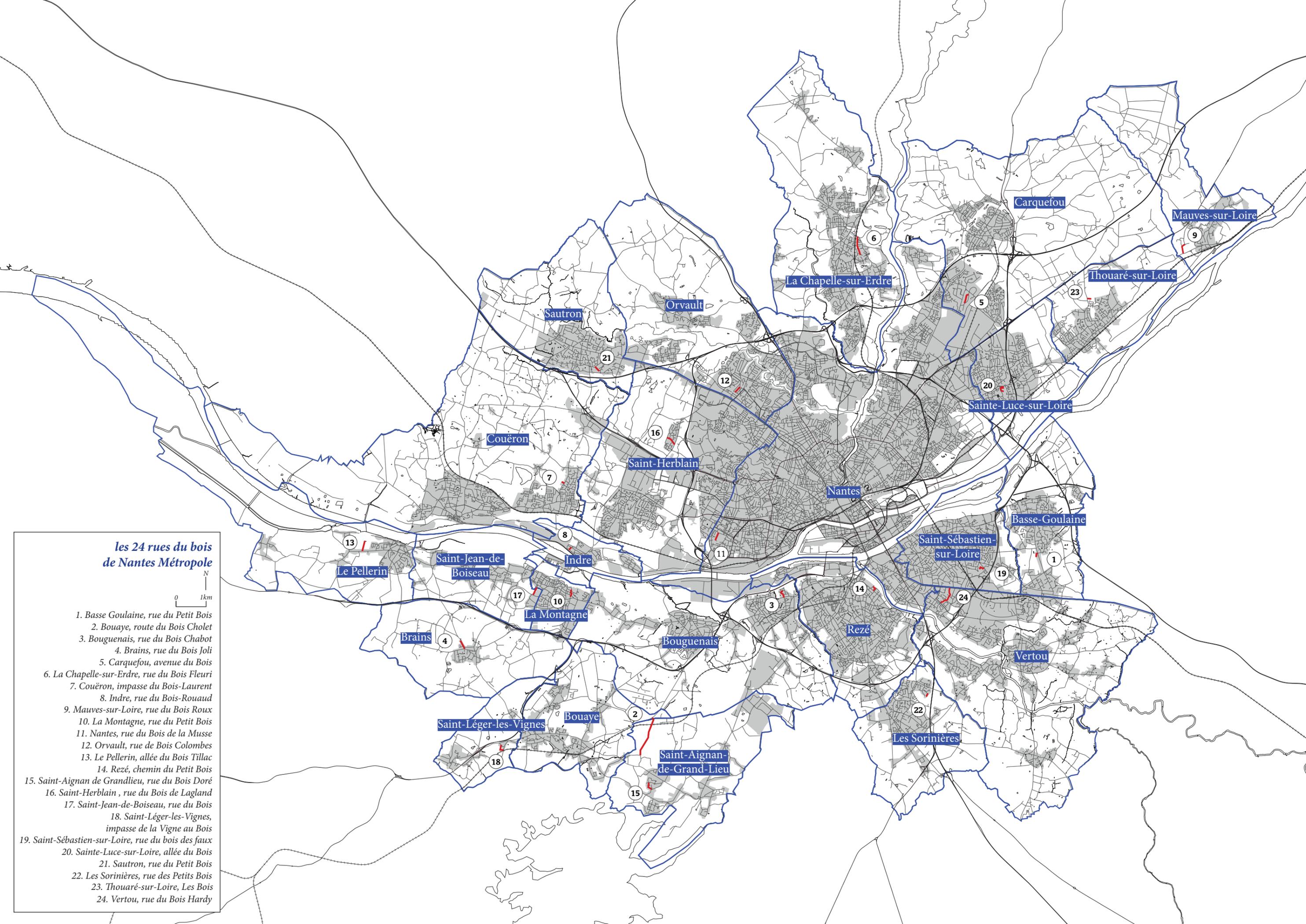
97320004.JPG



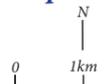
97320009.JPG



97320007.JPG



**les 24 rues du bois
de Nantes Métropole**



1. Basse Goulaine, rue du Petit Bois
2. Bouaye, route du Bois Cholet
3. Bouguenais, rue du Bois Chabot
4. Brains, rue du Bois Joli
5. Carquefou, avenue du Bois
6. La Chapelle-sur-Erdre, rue du Bois Fleuri
7. Couëron, impasse du Bois-Laurent
8. Indre, rue du Bois-Rouaud
9. Mauves-sur-Loire, rue du Bois Roux
10. La Montagne, rue du Petit Bois
11. Nantes, rue du Bois de la Musse
12. Orvault, rue de Bois Colombes
13. Le Pellerin, allée du Bois Tillac
14. Rezé, chemin du Petit Bois
15. Saint-Aignan de Grandlieu, rue du Bois Doré
16. Saint-Herblain, rue du Bois de Lagland
17. Saint-Jean-de-Boiseau, rue du Bois
18. Saint-Léger-les-Vignes, impasse de la Vigne au Bois
19. Saint-Sébastien-sur-Loire, rue du bois des faux
20. Sainte-Luce-sur-Loire, allée du Bois
21. Sautron, rue du Petit Bois
22. Les Sorinières, rue des Petits Bois
23. Thouaré-sur-Loire, Les Bois
24. Vertou, rue du Bois Hardy



- zone résidentielle
- zone agricole
- zone de commerces
- zone industrielle
- zone tertiaire

- autoroute
- voie express
- route principale
- route secondaire
- rue
- rue des bois

- espace commun et prairie
- forêt
- bois
- autres espaces verts

